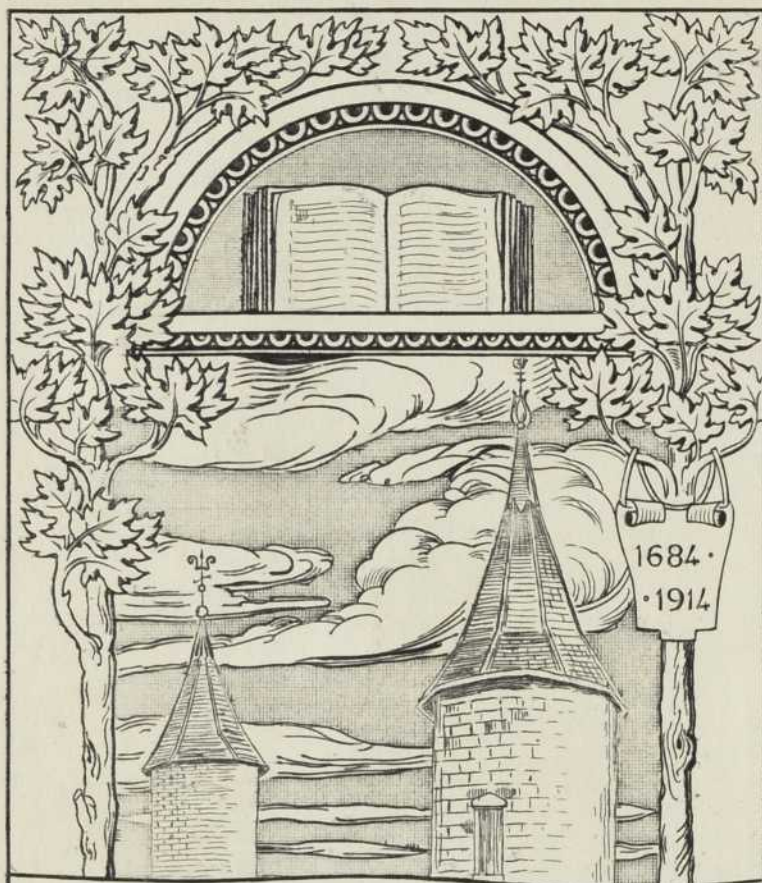
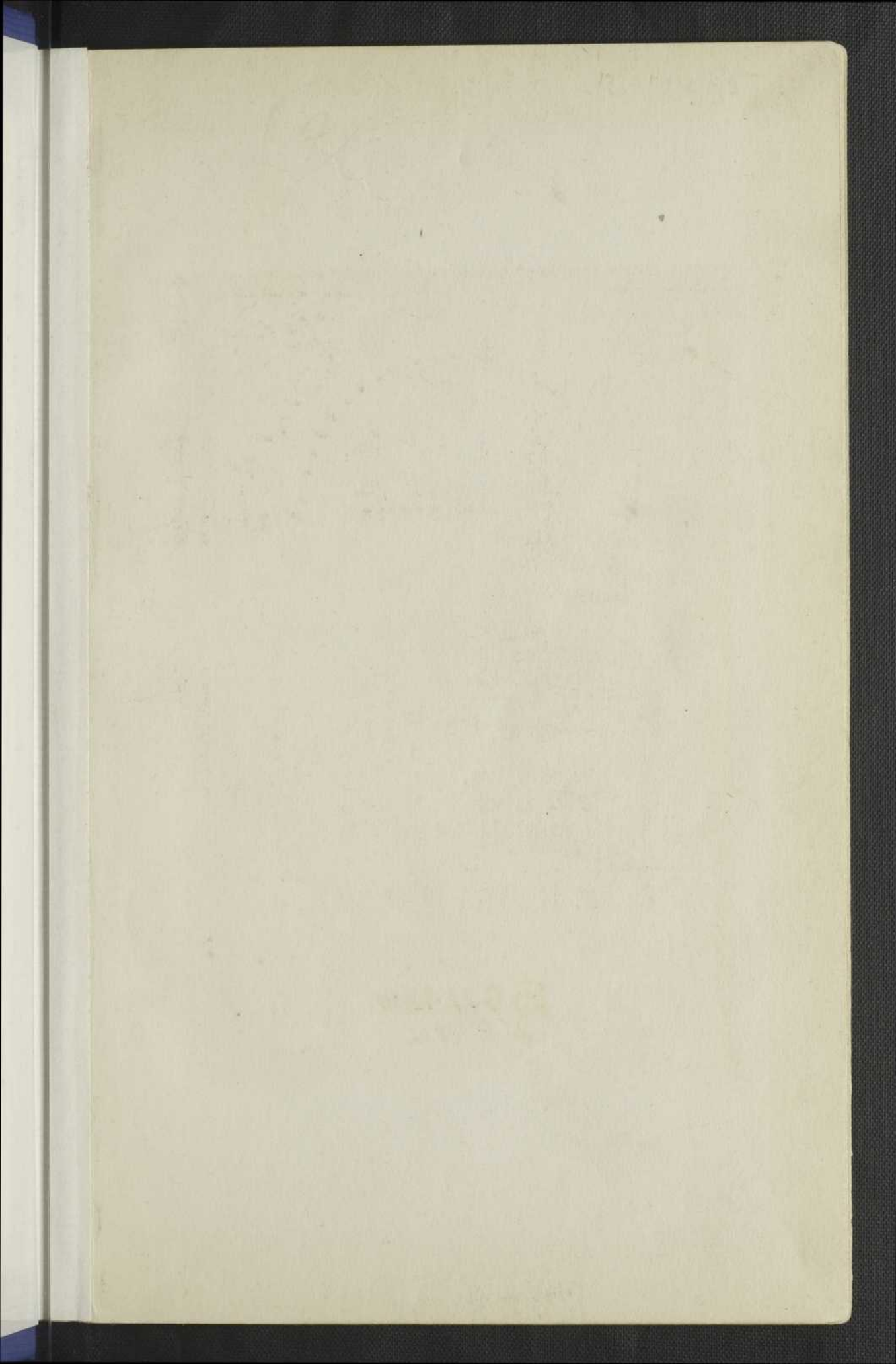
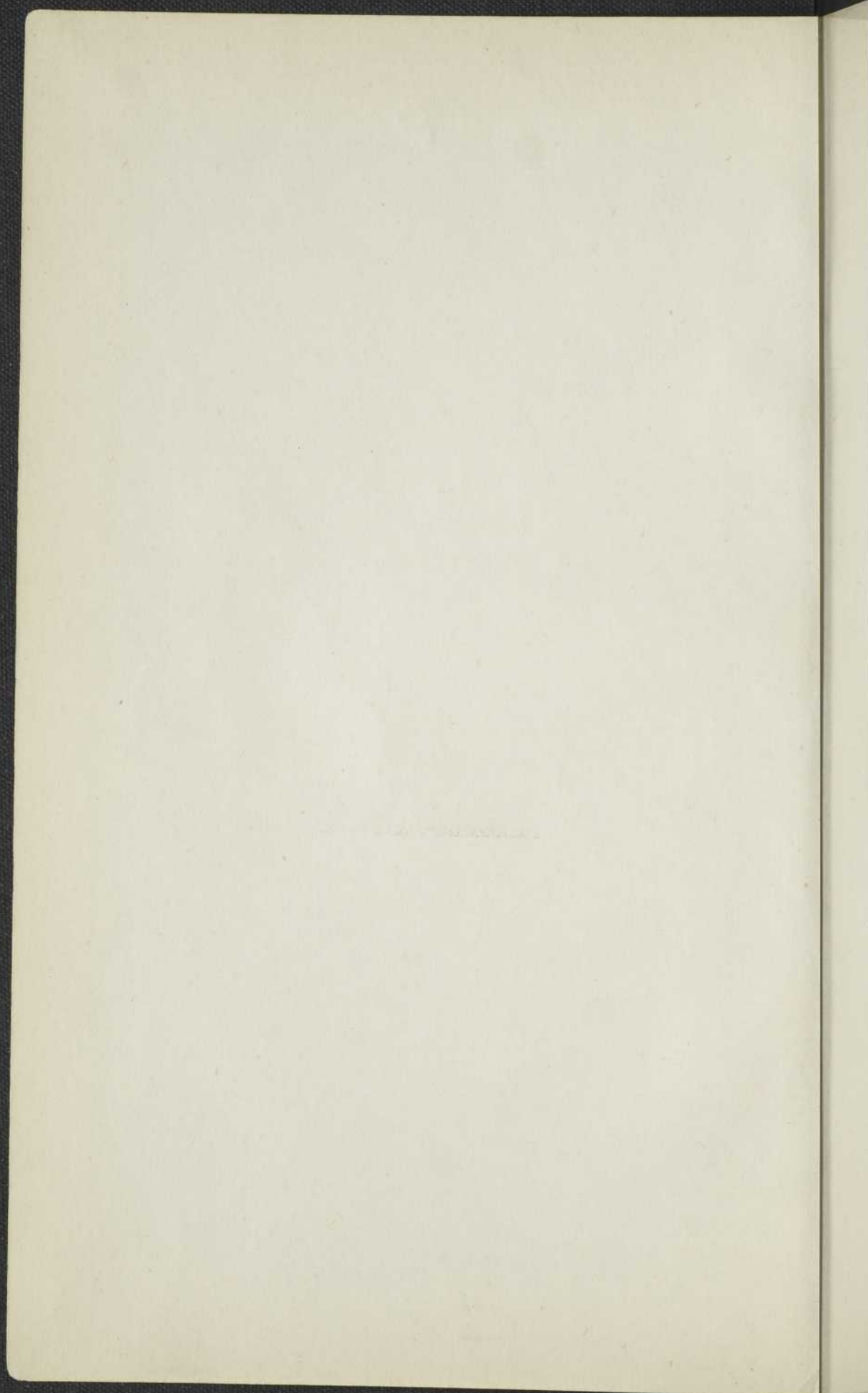


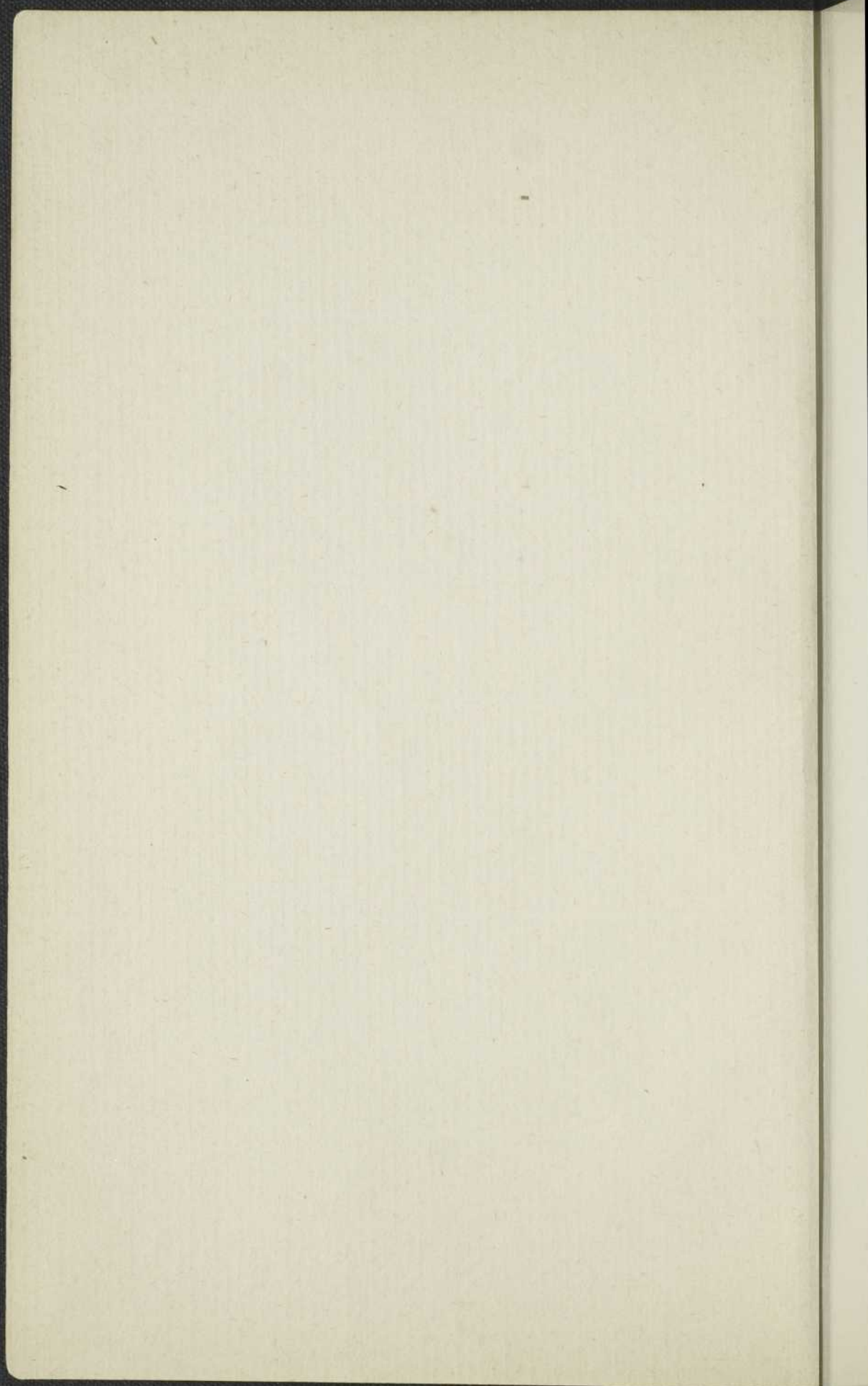
88

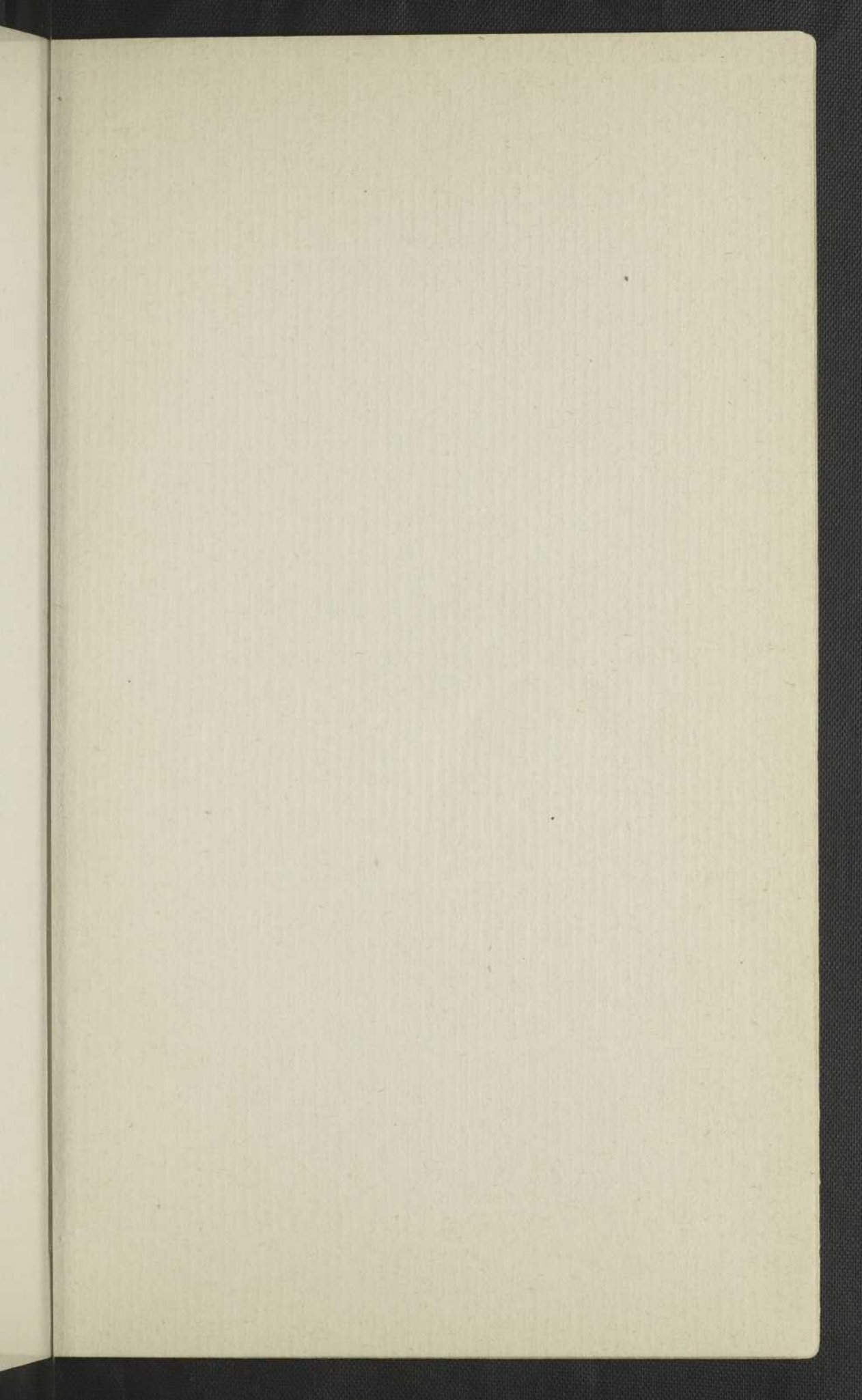


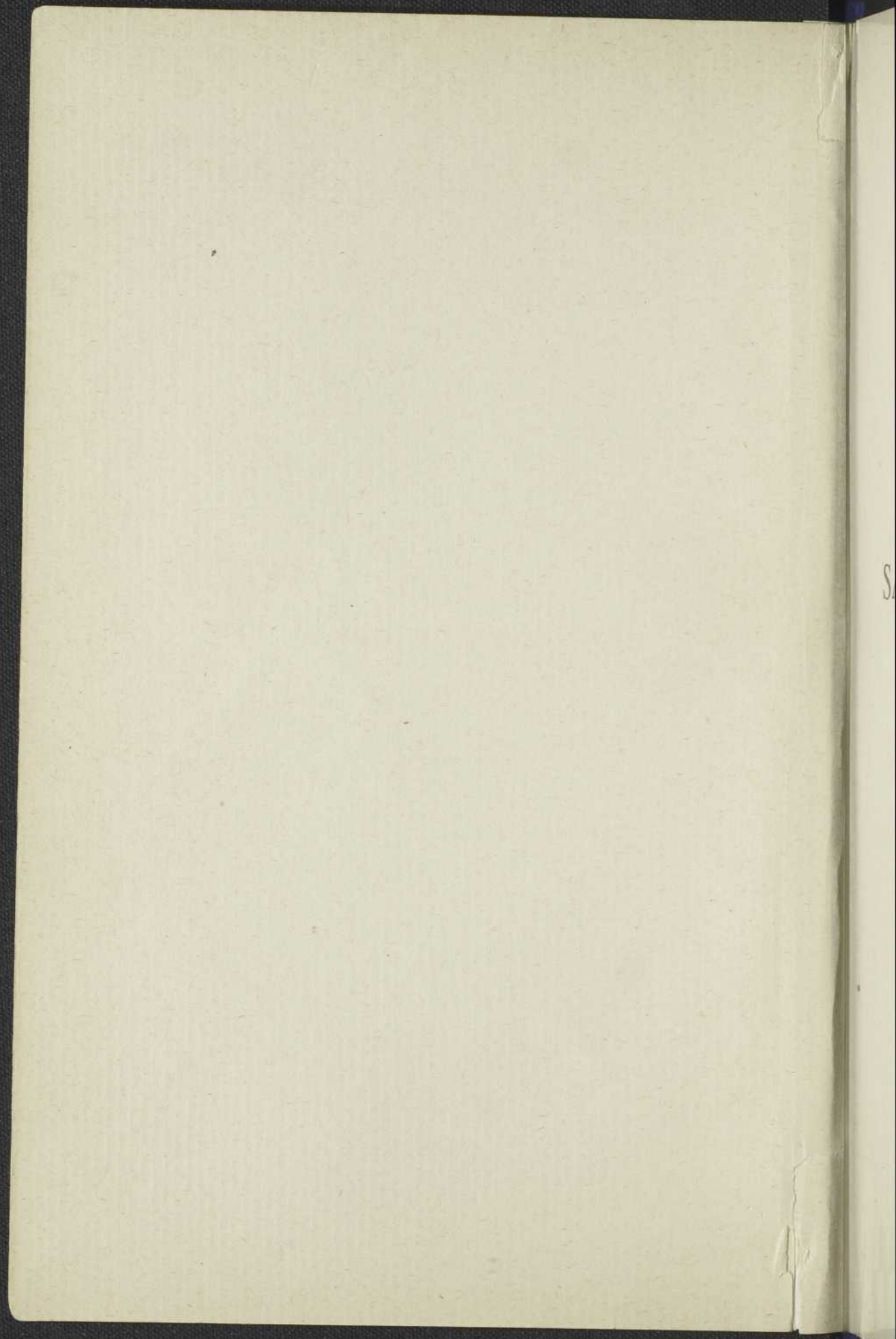
BIBLIOTHEQUE
SAINT-SULPICE MONTREAL











L'abbé ELIE-J. AUCLAIR

SAINT-JEAN-BAPTISTE
DE MONTRÉAL

71486

Saint-Jean-Baptiste de Montréal

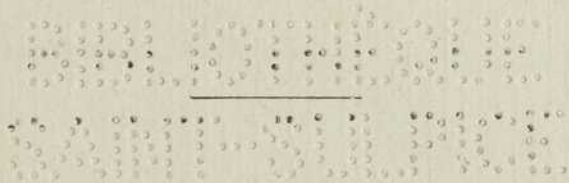
MONOGRAPHIE PAROISSIALE

1874 - 1924

PAR

L'abbé ELIE-J. AUCLAIR

docteur en théologie et en droit canonique
de la Société Royale du Canada
et de la Société Historique de Montréal



QUÉBEC
1924

NIHIL OBSTAT.

Can. ÆMILIUS CHARTIER,

censor librorum.

28a januarii 1924.

IMPRIMATUR.

† L. N. CARD BÉGIN,

Archiepus Quebecen.

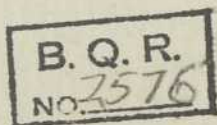
Die 3a aprilis 1924.

BX

1424

M9 A85

75



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LA FOI DANS SES RAPPORTS AVEC LA RAISON (1898)

LE MARIAGE CLANDESTIN DEVANT LA LOI (1901)

ARTICLES ET ÉTUDES (1903)

VIE DE MÈRE CARON (1908)

LES FÊTES DE L'HÔTEL-DIEU (1909)

PRÊTRES ET RELIGIEUX DU CANADA (1914)

PAU, FAYOLLE ET FOCH (1922)

HISTOIRE DES SŒURS DE SAINTE-ANNE (1922)

LOUIS-JOSEPH-AMÉDÉE DEROME (1922)

MÈRE CATHERINE-AURÉLIE (1923)

(*EN COLLABORATION*)

LES FÊTES DU 75^e DE LA SAINT-JEAN-BAPTISTE (1909)

HISTOIRE DE SAINT-JACQUES-D'EMBRUN (1910)

L
szis
en 1
juin
Bay
Rac
fut
lyte
éteq
B
rost
inat
l'ho
mill
aug
par
fam
d'A
plu
Col
Par

PRÉFACE

La paroisse de Saint-Jean-Baptiste de Montréal existe depuis cinquante ans. Elle célèbre, cette année, en 1924, ses noces d'or. C'est, en effet, le dimanche 28 juin 1874, en la solennité de la fête de saint Jean-Baptiste (du 24 juin), que l'ancienne église de la rue Rachel, disparue dans l'incendie du 29 janvier 1898, fut bénite et ouverte au culte par M. le chanoine Hippolyte Moreau, vicaire général de Mgr Bourget, alors évêque de Montréal.

Belle, populeuse et riche, possédant maintenant un vaste temple, magnifiquement pourvu et orné, et des institutions éducationnelles ou de charité qui font l'honneur de Montréal, elle groupe ses quinze ou seize mille âmes — sans parler des catholiques de langue anglaise de son territoire qui appartiennent à la paroisse irlandaise de Sainte-Agnès, ni non plus des familles protestantes qui l'habitent et des nombreux fils d'Abraham qui l'envahissent — dans le quadrilatère, plus ou moins régulier, qui s'étend des rues Christophe-Colomb et Parc-Lafontaine (à l'est) à l'avenue du Parc jusqu'aux pieds de la montagne (à l'ouest), et de

l'avenue Mont-Royal (au nord) à la rue Duluth (au sud), ou plus exactement à une ligne imaginaire qui partirait de l'extrémité est de la rue Duluth et s'en irait à l'extrémité ouest de la rue Bagg.

Il y a cinquante ans, quand la paroisse fut fondée, elle comptait environ quatre mille âmes, dont trois mille communians, et se prolongeait, du côté de l'est, sur une superficie beaucoup plus large. Ce n'était, à cette époque, au milieu de champs en culture à perte de vue, qu'un hameau, ou mieux qu'un gros village, le "village Saint-Jean-Baptiste", qu'on appelait aussi, nous ne savons trop pourquoi, le "fort Saint-Jean-Baptiste".

Raconter l'histoire de cette paroisse, même assez succinctement, ainsi qu'on nous a demandé de le faire, n'était pas chose très commode. En même temps que l'ancienne église, en effet, les cahiers d'archives des premiers vingt-cinq ans ont été en partie consumés dans le néfaste incendie de janvier 1898. Il nous a fallu chercher ailleurs, interroger les souvenirs des anciens, tâtonner par moments, et l'on comprendra que plus d'une précision nous ait échappé. Nous avons pourtant confiance d'avoir trouvé et recueilli l'essentiel, et, surtout pour les vieilles familles de l'endroit, la monographie que nous publions ne manquera sûrement pas de substance ni, croyons-nous, d'intérêt.

L'abbé Elie-J. Auclair

SAINT-JEAN-BAPTISTE DE MONTRÉAL

CHAPITRE PREMIER

Les origines de la paroisse

Considérée comme paroisse catholique, Saint-Jean-Baptiste a été détachée, ou "démembrée", ainsi qu'on dit assez curieusement chez nous, en 1874, par feu Mgr Bourget, de la paroisse-mère de toutes les paroisses du nord de Montréal, celle du Saint-Enfant-Jésus, qui s'appelait, en ce temps-là, au civil, Saint-Louis-du-Mile-End, et de son nom canonique, Saint - Enfant - Jésus - du - Coteau - Saint-Louis.

Montréal est-elle vraiment, selon la poétique expression de M. Victor Morin, "la ville aux clochers dans la verdure" ? N'est-ce pas un peu présomptueux pour elle de se laisser dénommer, comme on le fait parfois à cause du nombre de ses églises et chapelles et de sa cathédrale qui est une copie fidèle (diminuée) de Saint-Pierre-du-Vatican, la Rome de l'Amérique ? Ce qui est certain, c'est que, vus du fleuve, par exemple, ou des côtes de la rive sud, sa montagne fortement boisée et ses parcs publics pour la plupart ornés de beaux arbres en

font, en effet, comme un vaste nid de verdure, que ses clochers qui brillent au loin sous les rayons du soleil sont innombrables, et que, d'abord, ses origines et son histoire depuis trois siècles sont on ne peut mieux celles d'une ville catholique et française. Bien qu'aujourd'hui elle prenne de plus en plus figure de cité cosmopolite et subisse beaucoup trop, à notre avis, l'envahissement des étrangers de toutes nations et de toutes tribus, elle compte encore, sur 800,000, une population d'au moins 600,000 catholiques d'origine française, ce qui la classe troisième ou quatrième ville française du monde.

L'on sait que, jusqu'en 1866, il n'y avait, pour toute la ville, qu'une seule paroisse, celle de Notre-Dame, que nos grands-pères appelaient tout bonnement, et uniquement, "la paroisse". Quand on allait à l'église, on allait "à la paroisse"! Deux filiales cependant de cette unique paroisse-mère, Saint-Jacques et Saint-Patrice, étaient en voie de s'organiser, ou déjà organisées, lorsque se fonda, en 1848, au nord de la ville, et alors dans sa banlieue, sous le vocable du saint Enfant Jésus, une nouvelle filiale, la future paroisse dont naîtrait plus tard, en 1874, celle de Saint-Jean-Baptiste.

L'urgence en effet se faisait sentir d'établir, en cet endroit, une mission permanente, qui mettrait les exercices du culte à la portée des fidèles assez nom-

LES CINQ CURÉS DE ST-JEAN-BAPTISTE



M. AUCLAIR
1880 - 1911

S. MAYNARD
1874 - 78

J.G.L. FORBES
1911 - 1913

L.A. DUBUC
1913

M.I. DOZOIS
1878 - 80

1874 À 1924

breux
limite
ses c
profu
pait,
des n
sur le
centr
avale
Louis
du te
taire
Beau
nom
rond
limit
jours
quar
reli
dis
civi
Loui
Jesu
enfin
U
End
Jean

breux ayant fixé là leur demeure, en dehors des limites de la ville du temps. Il s'y trouvait d'immenses carrières de pierre dont l'exploitation devenait profitable, à mesure que la construction se développait, et fournissait la subsistance à des ouvriers et à des manœuvres qui, naturellement, s'étaient logés sur les lieux où s'exerçait leur industrie. Les deux centres principaux où se poursuivaient ces opérations avaient été respectivement dénommés Coteau-Saint-Louis et Pierreville, l'un à cause de la configuration du terrain et l'autre du prénom du principal propriétaire, M. le docteur Pierre Beaubien, l'aïeul des Beaubien d'aujourd'hui. Pierreville portait aussi le nom populaire de Mile-End, parce qu'un fameux rond de courses s'y remarquait, à un mille des limites de la ville. Disons tout de suite que, de nos jours, Coteau-Saint-Louis est devenu, au civil, le quartier Saint-Denis (depuis 1900) et, pour les fins religieuses, la paroisse Saint-Denis (depuis 1890), tandis que Pierreville ou le Mile-End s'est appelé, au civil, Saint-Louis-du-Mile-End, puis Ville-Saint-Louis, et, pour les fins religieuses, Saint-Enfant-Jésus-du-Coteau-Saint-Louis en premier lieu, et enfin Saint-Enfant-Jésus-de-Montréal (depuis 1899).

Un précis historique de cette paroisse du Mile-End, de 1848 à 1874, puisque le territoire de Saint-Jean-Baptiste en faisait alors partie, ne constituera

pas ici, croyons-nous, un hors-d'œuvre. Dès 1848, Mgr Bourget avait décidé d'ériger, dans cette partie du nord de la ville, pour subvenir aux intérêts spirituels de ceux qui l'habitaient, une église succursale ou filiale de Notre-Dame-de-Montréal. Le 16 avril de cette année 1848, il bénissait l'emplacement du futur temple et y plantait une croix. Un peu plus d'un an plus tard, le 3 novembre 1849, le docteur Beaubien faisait don à Mgr l'évêque et à l'Église d'un vaste terrain, et, dans le cours de la même année, une chapelle temporaire s'y construisait. Huit ans se passèrent. Le 14 juin 1857, Mgr Bourget bénissait la pierre angulaire de la première église permanente. Enfin, le 25 décembre 1858, jour de Noël, Mgr l'évêque venait en personne y célébrer la première messe. De 1858 à 1863, la direction spirituelle de cette église filiale de Notre-Dame fut confiée aux Clercs de Saint-Viateur, et les Pères Lagorce, Jacques, Lahaie et Thibaudier s'y succédèrent en qualité de desservants. Le 16 février 1863, deux Sulpiciens, MM. Tallet et Archambault, prenaient charge de l'église, toujours succursale de Notre-Dame. En 1867, Mgr Bourget érigeait la paroisse canonique, et les Viateurs revenaient, le Père Beaudry d'abord, puis le Père Mainville. Cinq ans plus tard, en 1872, les prêtres séculiers remplaçaient les religieux. De 1872 à 1875, M. l'abbé Rioux

fut le premier curé du clergé séculier. Ses successeurs, depuis cinquante ans, ont été : M, Taillon (1875-1878), M. Birtz (1878-1889), M. Lesage (1889-1897), Mgr LePailleur (1897-1915), et, depuis neuf ans, M. Perrier.

Cependant, en 1872, sous M. Rioux, et déjà plusieurs années auparavant, le " village Saint-Jean-Baptiste " existait, au sud du Mile-End, en descendant vers la ville, distinct au civil du Coteau-Saint-Louis, et sa population progressait rapidement. Le *Lovell's Directory* pour 1872 donne même un chiffre plus considérable d'habitants à Saint-Jean-Baptiste, soit 5,000, qu'à Coteau-Saint-Louis, pour lequel il n'en enregistre que 4,000. Il était naturel que l'évêque du diocèse pensât à assurer une desserte à cet important groupement qui s'augmentait sans cesse, par la forte natalité d'abord de ses chrétiennes familles, et aussi par l'affluence de nouvelles venues du point de vue moral tout aussi bien disposées. M. l'abbé Maynard, qui remplissait les fonctions d'aumônier au Bon-Pasteur de la rue Sherbrooke depuis 1871 et avait été à Joliette un condisciple de M. le curé Rioux, fut chargé par Mgr Bourget de veiller immédiatement à l'organisation de la nouvelle desserte et future paroisse. Les gens du " village Saint-Jean-Baptiste ", conseil municipal en tête, s'y

prêtant volontiers, M. l'abbé Maynard se mit à l'œuvre avec autant d'ardeur que de confiance.

Grâce sans doute aux démarches de ce prêtre zélé, le 13 juin 1872, quatre grands propriétaires du "village", MM. Ferdinand David, député à la chambre de Québec, Sévère Rivard, avocat, Michel Laurent, architecte, et Gustave-Adolphe Drolet, avocat, faisaient don, par acte notarié, passé devant maître Édouard-P. Fréchette, à la corporation épiscopale et à Mgr Bourget, de vingt emplacements, d'environ 15 pieds de large sur 200 de profondeur chacun, sis entre les rues "projetées" Drolet et Sanguinet (aujourd'hui Henri-Julien) et ayant front sur la rue Rachel, avec entente qu'on y construirait une église pour les catholiques romains et à la condition que les donateurs ne paieraient aucune taxe d'église dans l'avenir. Cinq ans plus tard, le 8 mars 1877, cette propriété devait être cédée par la corporation épiscopale à "l'œuvre et fabrique" de la paroisse Saint-Jean-Baptiste, qui serait alors constituée.

Les premiers travaux d'excavation et de construction commencèrent tout de suite, au cours de cet été ou de cet automne de 1872. Mais il fallut bientôt les interrompre, à cause de l'hiver sans doute, et probablement aussi pour d'autres raisons. Il fut question, en effet, de les suspendre, ces travaux, plusieurs

années. En voici la preuve. Le 1er mars 1873, les citoyens du "village Saint-Jean-Baptiste" adressaient une requête à Mgr Bourget — laquelle est conservée aux archives du diocèse — pour demander à Sa Grandeur "que les travaux de l'église, maintenant en construction dans cette localité, soient poussés de telle sorte qu'il soit possible d'y dire et entendre la messe vers le 1er janvier prochain (1874)", alléguant, entre autres considérants, que "ne pas reprendre les travaux au printemps prochain serait dommageable à leurs vrais intérêts", et que "le bruit qui en circule provoque des murmures". Le 8 mars, c'est-à-dire huit jours après, l'évêque écrivait à son grand-vicaire, M. le chanoine Hippolyte Moreau, le chargeant de rencontrer les signataires de la requête et de s'entendre avec eux, en son nom, au sujet des mesures financières à prendre.

Parmi les citoyens du "village Saint-Jean-Baptiste" qui signèrent cette requête de mars 1873 à Mgr Bourget, à la suite des noms de M. le curé Rioux et de M. l'abbé Maynard, nous tenons à le noter pour l'histoire, on trouve ceux de M. J.-O. Villeneuve, maire du village (plus tard maire de Montréal), des quatre donateurs du terrain de l'église, MM. David, Rivard, Laurent et Drolet, du député d'Hochelaga, M. A. Desjardins, des conseillers du "village", MM. Léandre Fauteux, Édouard

Girard, John McCaughan, Joseph Paris, Alphonse Bastien, du secrétaire-trésorier M. A. Normandin, du notaire M. L.-N. Dumouchel, et de plus d'une centaine d'autres.

On reprit, en conséquence, les travaux de l'église au printemps de 1873. Un ancien nous racontait qu'en juin et juillet de cette année on fit des "corvées" pour charroyer la pierre. Jusqu'à cent voitures se suivaient, certain jour, des carrières du Mile-End au site de l'église de la rue Rachel. Les larges tombeaux s'ornaient de drapeaux et de feuillages et l'on chantait gaiement. Il y eut même jusqu'à une fanfare ! Cependant on dut suspendre encore durant l'hiver de 1873-1874, et la grande église en pierre, de 180 pieds sur 80, qu'on bâtissait, ne fut prête qu'en juin. M. l'abbé Maynard, toujours chapelain au Bon-Pasteur, trouvait quand même le moyen de diriger tous ces travaux. Il se faisait aider le mieux qu'il pouvait par les citoyens de la localité, mais pour les responsabilités financières il devait s'appuyer surtout sur la corporation épiscopale qui continuait d'être l'unique propriétaire de tout ce qui appartenait à l'église et le resterait jusqu'en mars 1877. M. l'architecte Alphonse Raza avait fait les plans de l'église et les principaux entrepreneurs furent MM. Louis David et Jean Paquette.

Le 28 juin 1874, ainsi qu'il est dit dans notre préface, la construction de l'église ayant été jugée assez avancée, M. le grand-vicaire Moreau venait la bénir et l'ouvrir au culte. Ce fut une belle cérémonie. A la messe solennelle, célébrée par M. le curé Rioux, il y eut du beau chant et M. le curé Norbert Lavallée, de Saint-Vincent-de-Paul (île Jésus), prononça un éloquent sermon. Les gens du "village Saint-Jean-Baptiste" étaient dans la jubilation. Leur grande église en pierre était encore bien nue et bien froide, mais enfin ils avaient leur église à eux !

Nous pensons d'après la tradition orale — il n'y en a pas trace aux archives du diocèse — que M. l'abbé Maynard fut à ce moment nommé desservant. A quelques jours de là, en tout cas, au commencement de juillet, M. l'abbé Baril, un de ses condisciples de Joliette comme M. le curé Rioux, lui était adjoint pour l'exercice du saint ministère. Ils vinrent demeurer, tous les deux, à proximité de l'église, dans une maison qui fait encore le coin sud-ouest des rues Rachel et Henri-Julien (autrefois Sanguinet), et où ont habité, dans la suite, M. le notaire Pierre Terrault, puis M. le docteur Napoléon Rivet, propriété dans le temps de M. Cyrille Gervais. M. l'abbé Maynard continua, croyons-nous, à rendre quelques services au Bon-Pasteur. En août 1875, les *annales* du monastère de la rue Sherbrooke l'appellent encore

“ notre chapelain ”. D'autre part, en 1874, M. l'abbé Maxime Laporte, pour quelques mois, et M. l'abbé Alexis Martineau, pour plus longtemps, furent sûrement nommés chapelains au Bon-Pasteur. Ce qui est aussi certain, c'est que la nomination officielle de M. Maynard, comme curé, et celle de M. Baril, comme vicaire, à Saint-Jean-Baptiste, sont datées du 11 décembre 1875, jour également de l'érection canonique de la paroisse.

Donc, le 28 juin 1874, l'église était bénite, et elle avait bientôt son desservant et un autre prêtre pour présider aux exercices du culte. Mais la paroisse ne devait être canoniquement érigée, et le premier curé officiellement nommé, que le 11 décembre 1875, c'est-à-dire seize mois plus tard. On se demande naturellement ce qui avait amené ce retard.

A cette époque, il nous paraît utile de le rappeler pour l'intelligence des faits que nous racontons, la question de l'érection des paroisses dans Montréal faisait l'objet d'un grave litige, qui avait été porté à Rome, entre Mgr Bourget, d'une part, et les messieurs de Saint-Sulpice, ou peut-être plus exactement les fabriciens de Notre-Dame (le corps des marguilliers), d'autre part. “ Depuis plusieurs années, écrit M. Olivier Maurault, prêtre de Saint-Sulpice lui-

même(1), le système des succursales pesait à Mgr Bourget. Il obtint enfin de Rome, en décembre 1865, un décret démembrant en plusieurs l'immense paroisse de Notre-Dame(2). Mais, les marguilliers de l'œuvre et fabrique de Notre-Dame s'opposèrent à l'application du décret, et, après consultation de leur aviseur légal(3), en appelèrent à Rome. Mgr Bourget passa outre, et le 25 septembre 1866, une seconde fois, il déclara Saint-Jacques paroisse canonique... Les marguilliers de Notre-Dame avertirent alors le curé de Saint-Jacques que, s'il tenait les registres des baptêmes et mariages, il le ferait à ses risques et périls, puisque sa paroisse n'était pas reconnue civilement. On se le tint pour dit. Aussi, n'est-ce qu'à partir de janvier 1873 que l'église (de Saint-Jacques) possède les registres de l'état civil. En effet, à la fin de 1872, bien que le conflit entre l'évêché et la fabrique (de Notre-Dame) ne dut se terminer que sous l'épiscopat de Mgr Fabre en 1884, la nécessité avait forcé la main aux fabriciens. Les registres de Notre-Dame pour 1872 contiennent 845 actes de mariage et 4390 actes de baptême : ce qui signifie que les prêtres du séminaire (c'est-à-dire de Notre-Dame) devaient être accablés..."

1) *Saint-Jacques de Montréal*, jolie monographie de 126 pages, publiée à l'occasion du centenaire en 1923, voir page 49.

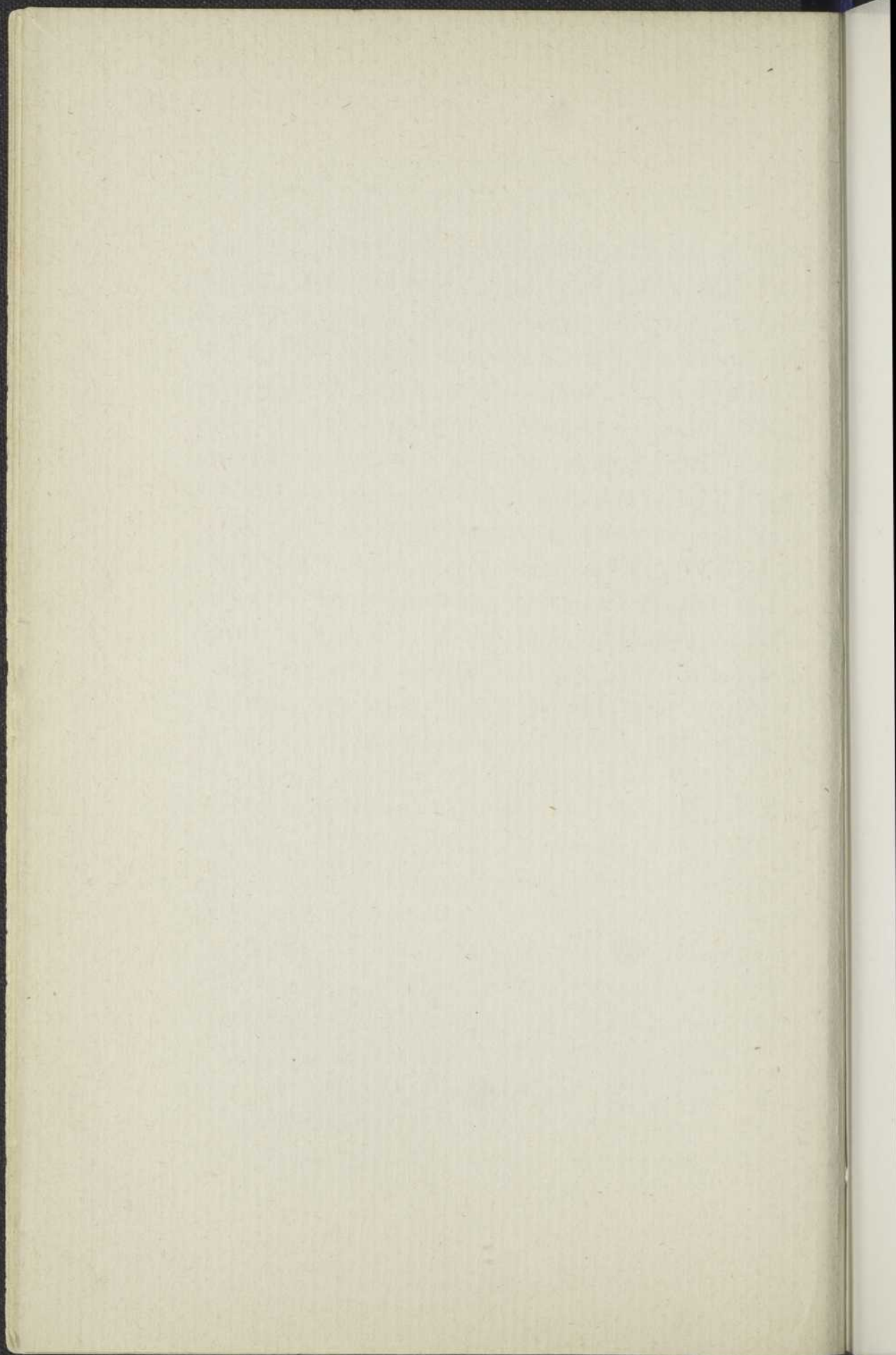
2) Décret du 22 décembre 1865.

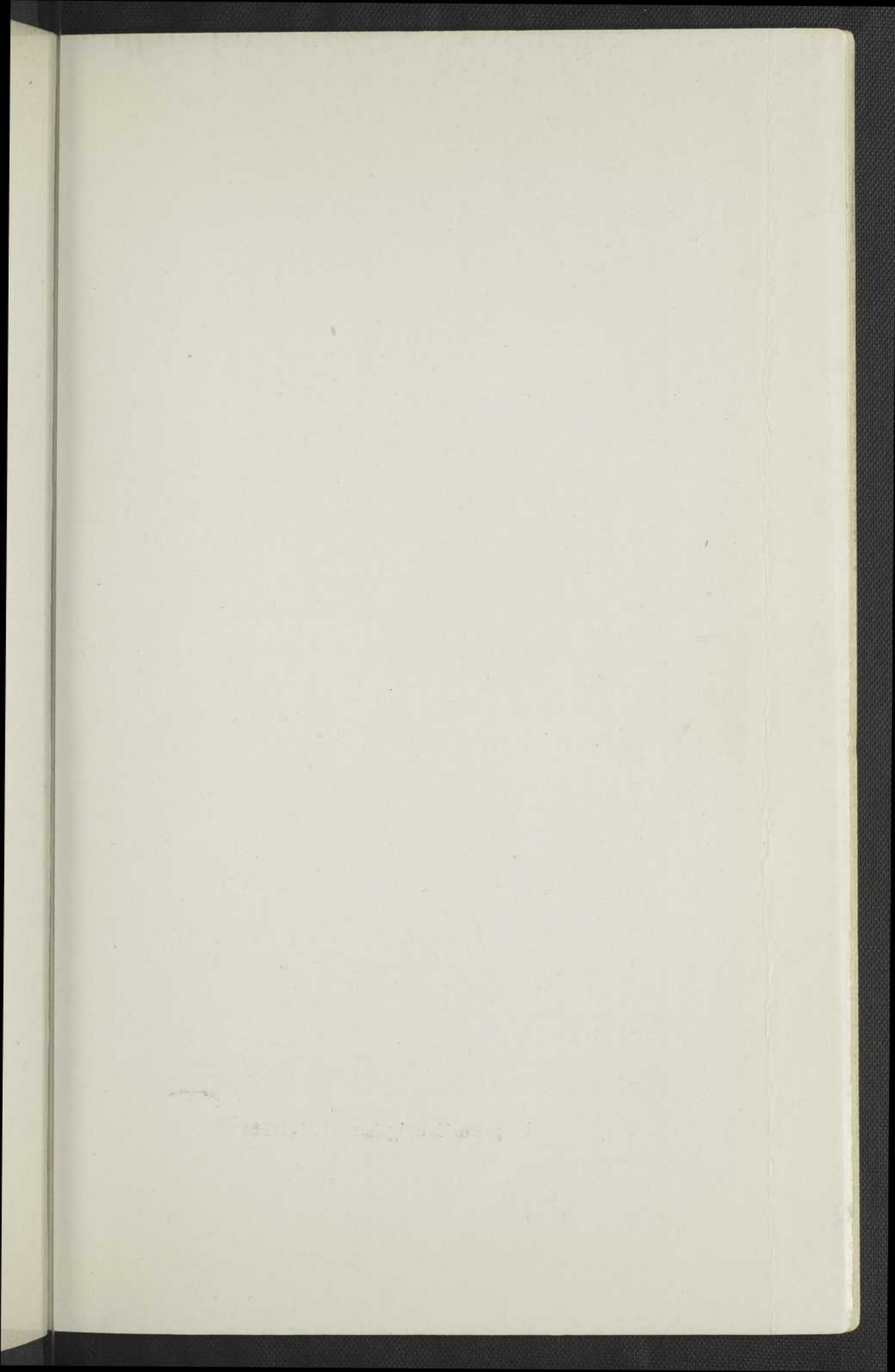
3) M. l'avocat Jetté, plus tard sir Louis-Amable.

Nous n'avons pas à insister ici sur les raisons qu'avait Mgr Bourget, et qu'il faisait valoir à Rome, de tenir si fortement à la division des paroisses dans sa ville épiscopale, et cela en dépit des droits acquis de Notre-Dame, qu'il reconnaissait d'ailleurs, mais dont il fallait, pensait-il, pour le mieux des âmes, modifier la teneur. Si le grand évêque avait besoin devant l'histoire d'une justification quelconque elle serait facile à trouver. Le 12 juin 1885, vingt ans après les événements de 1866, un éminent supérieur de Saint-Sulpice, M. Colin, prononçait, à Notre-Dame même, devant les restes mortels de Mgr Bourget, une oraison funèbre qui fit sensation et qui est à bon droit restée célèbre. Après avoir, au cours de son émouvante allocution, rappelé le zèle du pasteur défunt pour l'enseignement de la doctrine, il disait, notamment, au sujet de la division des paroisses : " Vint l'œuvre des paroisses. Pasteur des âmes, il lui faut (à Mgr Bourget) répondre au besoin d'expansion de son vaste diocèse, au progrès étonnant qui se fait partout dans la population, à l'accroissement rapide de ces familles pures et chastes que Dieu ne cesse de bénir. C'est par les paroisses que le peuple se groupe et se développe, que la religion se répand d'une manière plus régulière et plus efficace parmi le troupeau confié à la sollicitude de l'évêque. Mgr Bourget crée donc des paroisses. Il les multiplie, les

affermit et les organise. Et, sous sa juridiction, par son initiative, son inspiration et son autorité, soixante-quinze paroisses nouvelles sont érigées dans son seul diocèse, soit dans la ville, soit dans la campagne.”

Mais — les paroissiens des quatre-vingts et quelques paroisses de Montréal ont le devoir de s'en souvenir — Mgr Bourget, pour en arriver là, a du faire face à plus d'une difficulté et largement travailler. C'est peut-être à cause de ces difficultés, que, encore en 1874-1875, les créations des paroisses ne se pouvaient faire à Montréal que lentement. Et voilà sans doute pourquoi, au fond, bien que créée en 1874, et même en 1873, Saint-Jean-Baptiste ne fut canoniquement érigée, et son premier curé officiellement nommé, qu'au cours de décembre 1875.







La première église (1874-1898)

Administ

L'évêqu

Baptiste,

tut donc

M. l'abbé

puis de Sa

noble, av

miers dév

moins un

deux hom

chefs spiri

Mgr Bo

30 octobr

Nicolet, il

prêtre à M

Lartigue

tions de

Lartigue,

CHAPITRE II

Administrations des curés Maynard et Dozois

LES PREMIERS DÉVELOPPEMENTS

1874-1880

L'évêque créateur de la paroisse de Saint-Jean-Baptiste, comme de tant d'autres dans Montréal, ce fut donc Mgr Bourget, et son premier curé, ce fut M. l'abbé Maynard, plus tard curé de Saint-Édouard puis de Saint-Isidore. Il nous a paru utile et convenable, avant de raconter l'histoire même des premiers développements de la paroisse, de donner au moins un aperçu de la vie et de la carrière de ces deux hommes de Dieu qui en furent les premiers chefs spirituels.

Mgr Bourget était né à Saint-Joseph-de-Lévis, le 30 octobre 1799. Ses études faites à Québec et à Nicolet, il avait été, le 30 novembre 1822, ordonné prêtre à Montréal, où il était déjà secrétaire de Mgr Lartigue depuis plus d'un an. Il continua ses fonctions de secrétaire jusqu'en 1836, alors que Mgr Lartigue, étant devenu évêque titulaire de Montréal,

d'auxiliaire de Québec qu'il était jusque-là depuis 1821, le choisit pour être son grand-vicaire. Le 12 mars 1837, M. Bourget était élu évêque de Tennesse et coadjuteur, et il fut sacré le 25 juillet suivant. A la mort de Mgr Lartigue, le 19 avril 1840, il lui succédait de droit. Il administra le diocèse pendant trente-six ans, de 1840 à 1876. Le 11 mai de cette dernière année, il démissionnait et prenait bientôt sa retraite au Sault-au-Récollet, à la résidence Saint-Janvier, où il mourut, plein de jours et de mérites, à 85 ans, le 8 juin 1885.

“ On sent vivement l'impuissance où l'on est, s'écriait M. Colin, dans cette oraison funèbre dont nous avons parlé, de dire tout ce que renferme d'extraordinaire cette longue carrière de quatre-vingt-cinq ans, cet illustre sacerdoce de soixante-deux ans, ce prodigieux épiscopat de près de quarante-huit ans... Aucun pinceau ne pourrait rendre sous ses vraies couleurs l'étonnante physionomie de cet homme aux convictions profondes, d'une conscience intègre, d'une pureté de vie hors de discussion, d'une capacité d'action incroyable, d'un esprit d'entreprise ne connaissant de limites que celles de son amour pour Dieu et pour son diocèse ! Ame de feu dans une constitution faible et délicate, volonté infrangible unie à une inaltérable douceur, énergie invincible jointe à une bonté inépuisable, modestie

surprenante et cependant courage ne comptant jamais avec les obstacles : tout cela n'est qu'un pâle rayon de cette grande figure historique, de ce prélat qui a exercé sur ses contemporains un ascendant et un prestige dont on n'a pas encore mesuré toute l'étendue, de cet évêque qui fut sans contredit, pour l'Église du Canada, l'homme le plus considérable et le plus prodigieux de son siècle..." Ce jugement d'un supérieur de Saint-Sulpice, qui a été lui-même l'un des prêtres les plus distingués et l'un des orateurs sacrés les plus éminents que la France nous ait donnés, et qui était, on le comprend, bien placé pour apprécier la carrière du grand évêque, autant que compétent et autorisé pour en parler, reste et restera, sans aucun doute, celui de l'histoire.

Saint-Jean-Baptiste, l'une des dernière-nées des soixante-quinze paroisses que Mgr Bourget a créées, a le droit d'être glorieuse du grand évêque qui fut son premier père en Dieu.

M. l'abbé Maynard, son premier curé, n'était pas indigne d'être le mandataire d'un tel pasteur. Sa longue vie fut, elle aussi, remplie d'œuvres, plus modestes sans doute, mais qui ont eu leurs mérites. Salomon-François-Benjamin Maynard dit Bellerose était né à Longueuil (Chambly), le 20 décembre 1843, d'une famille d'humbles cultivateurs. Il avait fait ses études à Joliette, où il eut pour confrères ou condiscipules

ciples, avec MM. les curés Rioux et Baril déjà mentionnés dans ces pages, le juge Louis Tellier, les avocats McGown, Cléophas Beausoleil et Zotique Renaud, les curés Joseph Bonin et François-Xavier Chagnon (de Champlain N. Y.) . . Au collège, il s'appelait Bellerose tout court. Mais l'ancien curé de Longueuil, M. le grand-vicaire Manseau, alors curé de Joliette, lui fit prendre plutôt le nom de Maynard, qui précédait dans sa famille celui de Bellerose. Sa cléricature terminée à Montréal, il y fut ordonné prêtre le 16 juin 1867. Vicaire, successivement, à Varennes (1867), à Longue-Pointe (1867-1869), à Saint-Vincent-de-Paul-de-l'île-Jésus (1869-1870) et à l'Acadie (1870-1871), il passa ensuite à l'aumônerie du Bon-Pasteur (1871-1874). De là, ainsi que nous l'avons vu, il travailla à l'organisation de Saint-Jean-Baptiste, dont il devint le premier curé et où il passa quatre ans (1874-1878). Au mois de septembre 1878, M. le curé Dozois le remplaçait à la rue Rachel, et il allait lui-même prendre la cure de Saint-Edouard (Napierville), où il vécut vingt-deux ans (1878-1900). En 1900, il était nommé curé de Saint-Isidore (Laprairie), qu'il administra vingt ans (1900-1921), et où il mourut, à 77 ans, le 8 janvier 1921. Il avait été fait chanoine honoraire le 1er janvier 1917.

“ Fort bel homme, grand et robuste, avons-nous écrit nous-même — qu'on nous pardonne cette cita-

tion — au lendemain de sa mort, conservé très frais et très rose sous la neige des ans, affable et courtois à l'extrême, attentif à ne manquer d'égards à personne, M. le chanoine Maynard était avant tout le pasteur au cœur riche de dévouement, le curé qui avait le constant souci des âmes confiées à sa garde. Les belles qualités extérieures n'étaient, chez lui, que le reflet de ses qualités intérieures. Si le corps était beau et bien fait, l'âme était plus belle encore ! Toute entière donnée aux choses de Dieu aux jours lointains de son sacerdoce naissant, elle ne s'était jamais reprise. Son zèle pour les intérêts spirituels de ses ouailles ne s'était pas démenti un seul instant. Conscient des responsabilités de l'administration curiale, il avait, pendant cinquante ans, suivi la ligne droite. . .”

Cette ligne droite, ajouterons-nous aujourd'hui, c'est à Saint-Jean-Baptiste, sa première cure, que le bon M. Maynard y était surtout entré. Ce “village”, que Mgr Bourget l'avait chargé d'organiser en paroisse en 1872-1873, ainsi que nous l'avons raconté, était déjà prospère du point de vue civil. Voici la courte mais topique description qu'en fait le *Lovell's Directory* du temps : “C'est un village incorporé qui s'ajoute, à la tête de la rue Saint-Laurent, à la cité de Montréal, mais qui appartient au comté d'Hochelaga. Il contient un bureau de poste et de télégraphe, un joli marché (*fine market*), nombre de magasins

(stores), plusieurs hôtels et beaucoup de belles constructions. Il est grandement favorisé (*benefited*) par la compagnie du chemin de fer à passagers (*The City Passenger Railway*). Sa distance du bureau de poste de Montréal est d'environ un mille. Il compte une population de 6,000 âmes." De ces 6,000 âmes, chiffres un peu ronds, qu'il faudrait peut-être ramener à 5,000 d'après les listes d'adresses du *Lovell's* lui-même, 4,000 au moins (dont 3,000 communiant) constituaient la population catholique canadienne-française. Nous avons relevé, dans le *Lovell's* toujours, quelques noms des principaux citoyens du temps. Ce sont les mêmes à peu près que ceux que nous avons vus dans la requête à Mgr Bourget de mars 1873, dont il est question plus haut. Il nous paraît intéressant d'en citer ici quelques-uns, et nous suivrons pour cela l'ordre alphabétique : Archambault, Beaudry, Bédard, Caron, Cérat, Clément, Corbeil, Deschatelets, Desjardins, Despatie, Drolet, Duclos, Dumas, Fauteux, Germain, Gervais, Gingras, Goddu, Godon, Gravel, Grenier, Hogue, Labelle, Lachance, Lapierre, Lamontagne, Lauzon, Lecompte, McCaughan, Mainville, Maloin, Martineau, Mérineau, Nelson, Normandin, Ouimet, Pariseau, Paquet, Pépin, Pinsonneault, Potvin, St-Jean, Tessier, Vallières, Vilbon, Villeneuve. . . Il en est beaucoup d'autres sans doute, mais cette liste est déjà longue et force nous est de

nous restreindre pour ne pas devenir fastidieux. C'était là, en somme, leurs descendants ont droit d'en être fiers, les pionniers de la belle paroisse d'aujourd'hui. Par cette liste même et par la courte description du "village" qui la précède, on voit que la portion de la vigne du Seigneur où M. le curé Maynard et son vicaire M. Baril étaient appelés à travailler ne manquait pas d'une certaine ampleur. A deux qu'ils étaient seulement, ils avaient de quoi s'occuper !

Quelques jours après sa nomination officielle comme curé, M. Maynard voyait lui arriver, le 26 décembre 1875, un deuxième vicaire qui devait passer dix ans à Saint-Jean-Baptiste. C'était M. Régis Bonin, aujourd'hui curé de Saint-Barthélemy. Ce très digne confrère a bien voulu, à notre demande, rafraîchir ses souvenirs de jeunesse sacerdotale et nous écrire quelques notes sur ces débuts de la paroisse auxquels il a assisté. Nous ne les publions pas ici sans un respect particulier. "Quand j'arrivai rue Rachel, nous écrit-il, où M. le curé et son premier vicaire habitaient depuis plus d'un an, M. Maynard avait déjà fait construire sa grande église... Les gens, en général, se montraient bien disposés. Mais on était dans un grand embarras. A la suite de la fièvre de spéculation et de construction de 1873-1874, était survenue, à Montréal, une crise dans les affaires des plus

sérieuses. Pour beaucoup ce fut la faillite. Le travail cessa et l'ouvrier manqua de pain. Plus d'argent, plus d'affaires !... Commencée en 1872, à la place d'anciens fourneaux à chaux, l'église, avec son soubassement humide et en partie sous terre, son toit sans voûte et ses quatre murs sans crépi, était bien triste à voir. En hiver, elle n'était chauffée que par deux fournaies à charbon que le bedeau du temps (un M. Joinville) attisait tant bien que mal. On se servait du soubassement comme sacristie, et, pour monter à l'église en habits sacerdotaux, nous n'avions qu'un pauvre escalier de vingt pouces de largeur... Nous n'avions pas de presbytère. Le premier ne fut construit que sous M. le curé Dozois en 1879. Le logement que nous habitions, coin Rachel et Sanguinet, n'avait que sept pièces pour répondre à tous les besoins : bureau, réfectoire, cuisine, chambres du curé, des vicaires et du personnel de service... Ah ! nous ne vivions pas dans le luxe ! Tout de même, le bon Dieu était aimé..." — "Avec cela, écrit toujours M. le curé Bonin, une dette de plus de \$60,000, pas encore de "répartition", et, pour seule garantie, la bonne volonté de gens peu fortunés et qui passaient par une crise !... M. Maynard se dépensait sans compter. Il alla même jusqu'à sacrifier ses honoraires de curé pendant quatre ans..."



L'intérieur de la première église (1881)
(l'intérieur ne fut fini qu'en 1881)

Év
comm
faisai
pionn
même
leur r
insist
verte
l'arch
Jean
en eff
C'est
dans
1875,
leur p
curé,
avaie
deux
Le
const
loi qu
territo
Mont
Jean-
à l'or
franc
mer le

Évidemment, la situation n'était pas gaie. Mais, comme le note M. Bonin, la "bonne volonté" ne faisait pas défaut. C'est l'essentiel toujours. Les pionniers de Saint-Jean-Baptiste voulaient quand même aller de l'avant. Ils n'y faillirent pas. Dans leur requête de mars 1873 à Mgr l'évêque, ils avaient insisté, nous l'avons vu, pour que leur église fût ouverte au culte en janvier 1874. Sous la direction de l'architecte Raza, les entrepreneurs Louis David et Jean Paquette avaient poussé les travaux et l'église en effet avait été ouverte au culte en juin 1874. C'est également à leur demande pressante, formulée dans une autre requête en date du 21 novembre 1875, que Mgr Bourget avait canoniquement érigé leur paroisse et officiellement nommé leur premier curé, le 11 décembre 1875. Pour l'année 1876, ils avaient à leur disposition trois prêtres, un curé et deux vicaires.

Le 10 février de l'année 1876, Mgr l'évêque Bourget constituait, par une ordonnance spéciale, et selon la loi qui régit l'érection des paroisses dans l'ancien territoire de la paroisse de Notre-Dame-de-Montréal, une fabrique dans la paroisse de Saint-Jean-Baptiste. Le 27 du même mois, conformément à l'ordonnance de Monseigneur, une assemblée des francs-tenanciers élisait douze paroissiens pour former le corps de la fabrique ou "les anciens marguil-

liers". Les élus furent MM. Joseph-Octave Villeneuve, Joseph Pariseau, Philias Mainville, Elzéar Lecompte, Frédéric Tessier, François Paquette, John McCaughan, François-Xavier Caron, Gustave-A. Drollet, Charles Pépin, Pierre Mainville et Cyrille Gervais. Le 5 mars suivant, ces douze " anciens " marguilliers, réunis sous la présidence de M. le curé Maynard, choissaient, comme marguilliers du banc, MM. Joseph Pariseau, Charles Pépin et Elzéar Lecompte. La paroisse était désormais régulièrement organisée et formée.

Mais tout n'était pas fini, tant s'en faut ! Ainsi que nous l'écrit M. le curé Bonin, " la grande église en pierre, avec son soubassement humide, son toit sans voûte et ses quatre murs sans crépi, était bien nue, bien froide et bien triste ". On dut pourtant accepter d'y vivre jusqu'après l'arrivée du curé Auclair en 1880.

En attendant les développements matériels, l'organisation spirituelle, plus importante, s'affirma progressive et bien vivante, d'abord par la régularité des exercices du culte, puis bientôt — avant même l'arrivée de M. Bonin — par l'établissement des diverses congrégations pour les hommes et les jeunes gens, pour les femmes et pour les jeunes filles. Qui pourrait dire la somme de bien qui s'est opérée, là comme ailleurs, par ces réunions de congrégations, où, naturellement,

curé et directeur sont plus à l'aise pour donner à chaque catégorie de bonnes âmes les avis et conseils propres à chacune !

Le 11 mai 1876, Mgr Bourget, démissionnaire, quittait l'administration du diocèse, et son coadjuteur, Mgr Fabre, devenait évêque de Montréal. Ainsi que nous l'avons fait pour son prédécesseur, il convient que nous rappelions succinctement les diverses phases de la vie et de la carrière de ce deuxième évêque sous la juridiction de qui se trouvait maintenant Saint-Jean-Baptiste.

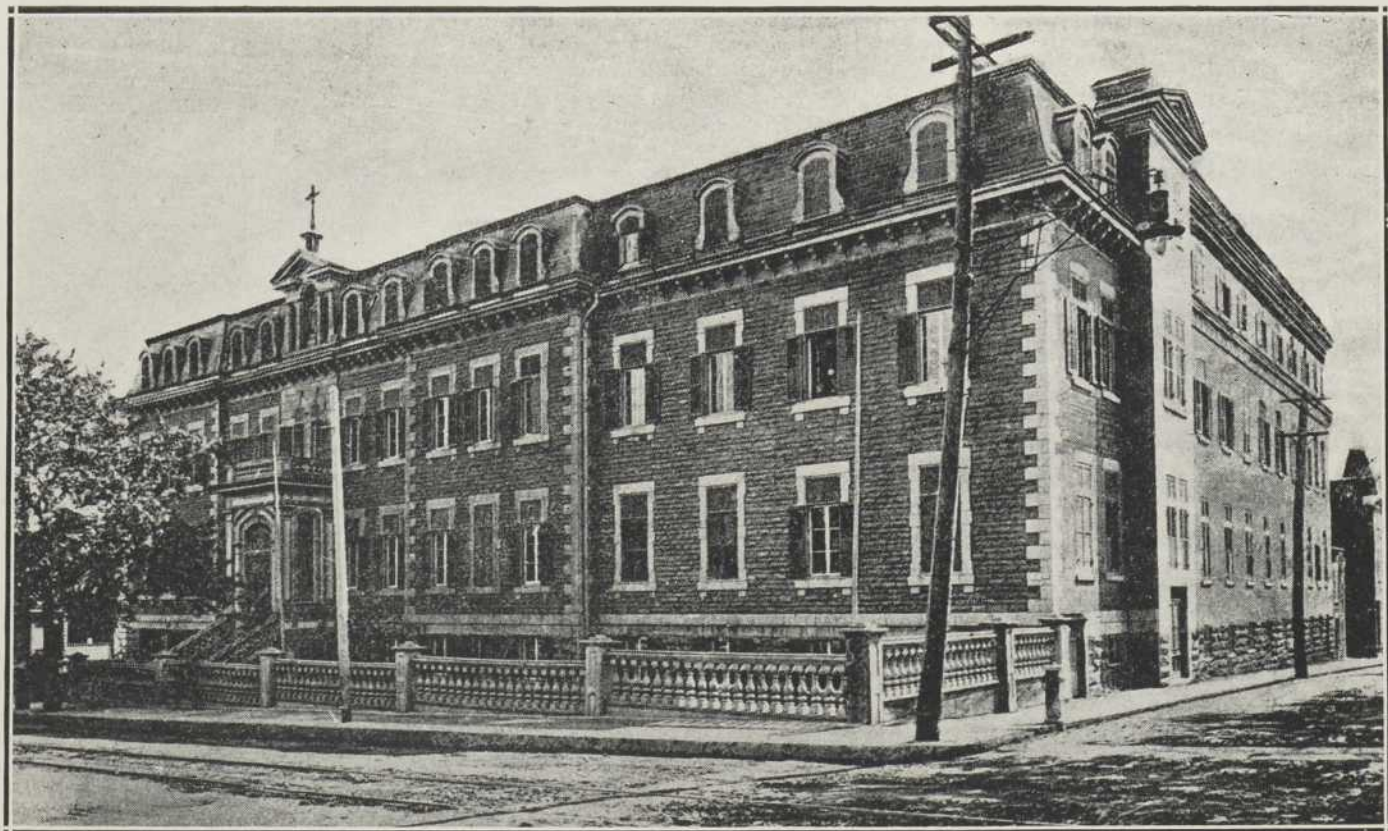
Mgr Fabre était né, à Montréal, le 20 février 1827. Après ses études à Saint-Hyacinthe et à Issy, en France, où il reçut la tonsure des mains de Mgr Affre, il avait continué sa cléricature à l'évêché de Montréal, où il fut ordonné prêtre par Mgr Prince le 23 février 1850. Vicaire à Sorel deux ans (1850-1852), puis curé à Pointe-Claire deux ans également (1852-1854), il fut ensuite appelé à l'évêché et devint chanoine en 1855. Le 1er avril 1873, il était élu évêque de Gratianapolis et coadjuteur de Montréal. Il fut sacré le 1er mai de la même année, par Mgr Taschereau, dans l'église du Gesù. Le 11 mai 1876, il succédait, sur le siège de Montréal, à Mgr Bourget. Il devait être promu archevêque de Montréal le 8 juin 1886, et mourir, à 69 ans, le 30 décembre 1896.

Fils d'une famille riche et considérée — son père fut l'un des premiers maires de Montréal — Edouard-Charles Fabre avait dû, avant d'entrer dans les ordres, pour se soumettre à la volonté paternelle, fréquenter le grand monde. Il n'en suivit pas moins l'attrait qui le portait vers les saints autels. Devenu prêtre à 23 ans, puis évêque à 46 ans — il mourrait à 69 ans, sa vie se partageant ainsi en trois périodes de vingt-trois ans chacune — Mgr Fabre s'est fait remarquer toujours par son esprit ecclésiastique, son tact et sa modération. Esprit éminemment clairvoyant et pratique, grand ami de la régularité et des belles cérémonies, d'une persévérance dans ses vues et d'une ténacité dans la suite de ses actes qui se rencontrent rarement, cet évêque au cœur généreux était surtout doux et bon. On a raconté que le pape Léon XIII disait de lui : " Il ne faut pas lui faire de la peine, c'est la bonté même."

Le 26 novembre 1876, ce nouvel évêque de Montréal faisait sa première visite officielle à Saint-Jean-Baptiste et y présidait la cérémonie de la bénédiction de l'académie Marie-Rose. L'établissement de ce couvent était en cours ou en marche depuis plus d'un an. Avant même sa nomination officielle comme curé, M. Maynard se préoccupait des œuvres d'éducation, car il savait que, dans toute paroisse bien tenue, l'école est le vestibule de l'église, ou encore qu'elle en

son père
douard-
dans les
ternelle,
s moins
Devenu
pourrait à
riodes de
est fait
que, son
nt clair-
larité et
dans ses
actes qui
ur géné-
té que le
t pas lui

le Mont-
int-Jean-
nédiction
nt de ce
plus d'un
me curé,
d'éduca-
en tenue,
qu'elle en



Académie Marie-Rose (1876)

est le co
gous de
excellen
féligian
besoins
peut-être
y pour
laine, l'
fondat
Seurs
s'adress
supérieu
nière en
L'écono
et accep
offert p
M. l'ant
(170 pi
preneu
maison
Ce fut
clases
dès le p
Le 28
bénir p
visite of
diocèse,

est le complément. Pour le moment, l'école des garçons de la rue Georges-Hippolyte, que dirigeait un excellent personnel d'instituteurs laïques, et que fréquentaient environ 250 enfants, suffisait aux besoins de la population ; mais les jeunes filles étaient peut-être moins bien partagées. M. Maynard voulut y pourvoir. Il était le neveu de Sœur Marie-Madeleine, l'une des compagnes de Mère Marie-Rose, la fondatrice, à Longueuil, en 1843, de l'institut des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie. Il s'adressa, en juin 1875, à Mère Marie-Stanislas, supérieure du couvent d'Hochelaga, devenu maison-mère en 1860, pour avoir des religieuses enseignantes. L'économe générale, Mère Marie-Olivier, vint visiter et accepta le terrain, situé juste en face de l'église, offert par M. Maynard. Bientôt, sous la direction de M. l'architecte Albert Mesnard, un spacieux couvent (176 pieds par 140) était construit par MM. les entrepreneurs Généreux et David. On donna à la nouvelle maison le nom de la fondatrice de la communauté. Ce fut donc l'académie Marie-Rose. Elle ouvrit ses classes le 14 septembre 1876, et l'on compta, dès le premier jour, 288 inscriptions.

Le 26 novembre, disions-nous, Mgr Fabre venait bénir l'établissement. Comme c'était sa première visite officielle dans la paroisse en qualité de chef du diocèse, on fit d'abord, à l'église, ce qu'on appelle

“ l'entrée solennelle ”. M. le maire J.-O. Villeneuve lut une adresse à l'évêque qui répondit. Puis M. l'abbé Camille Caisse, chapelain du couvent d'Hoche-laga, prêcha sur les bienfaits de l'éducation chrétienne. Après le salut du saint Sacrement, Mgr l'évêque, le clergé et les fidèles se rendirent à l'académie, et Mgr Fabre procéda aux rites de la bénédiction, passant par chaque pièce de la maison, qu'on avait, pour la circonstance, toutes artistement décorées. Le 1er décembre, M. le curé Maynard célébra au couvent la première messe qui s'y soit dite et, à partir du 1er janvier 1877, on eut là la messe quotidienne.

Cette fondation d'un couvent, un an seulement après l'ouverture de l'église, établissait sans conteste que la vie de la jeune paroisse, malgré le malheur des temps, se manifestait assez active. Aussi, le 8 mars 1877, M. le chanoine Plamondon signait-il, au nom de la corporation épiscopale, devant le notaire J.-P. Marion, un acte de “ transport et cession ” des propriétés de l'église à “ l'œuvre et fabrique ” de Saint-Jean-Baptiste, représentée par M. le curé Maynard et M. Charles Pépin, le marguillier comptable de l'année, à ce autorisés par une assemblée des fabriciens du 6 février précédent. L'année suivante, le 28 février 1878, la “ fabrique ” faisait l'acquisition de quelques terrains adjacents et, cette fois, le

marguillier comptable qui signait l'acte d'achat, avec M. le curé, c'était M. Elzéar Lecompte.

On avait pensé, naturellement, entre temps, à parachever la pauvre église. "Le 15 mars 1877, lisons-nous aux archives diocésaines, M. le chanoine archidiacre Joseph Séguin fait (à Saint-Jean-Baptiste) une assemblée pour vérifier les faits énoncés dans une requête présentée dernièrement à Sa Grandeur, par les habitants francs-tenanciers de la dite paroisse, à l'effet d'obtenir la permission d'achever la construction de la dite église paroissiale, de faire construire une sacristie, un presbytère et les autres dépendances curiales."

Ces démarches, cependant, n'eurent pas de suites immédiates. Le presbytère et les autres dépendances ne furent construits qu'après l'arrivée de M. le curé Dozois, en 1878-1880, et l'église ne fut terminée que sous M. le curé Auclair, en 1881-1882.

A l'automne de 1878, en effet, M. le curé Maynard fut nommé à la cure de Saint-Edouard et remplacé par M. le curé Dozois. La nomination de M. Dozois est du 2 septembre 1878. D'après les *annales* de l'académie Marie-Rose, M. Maynard quitta la paroisse le 26 du même mois. Les *annales* ajoutent que M. le curé laissait, en partant, à son couvent, "son beau ciboire". Il laissait aussi, rapporte la tradition, à la paroisse entière, le souvenir d'un

prêtre actif, généreux, peu exigeant pour lui-même et largement dévoué à ses ouailles.

Avant lui, M. l'abbé Baril était parti en 1877. Les autres vicaires, sous M. Maynard, avaient été, avec M. Bonin : M. l'abbé Remi Décarie, en septembre et octobre 1877, M. l'abbé G.-S. Huet, de novembre 1877 à juillet 1878, et M. l'abbé C.-O. Laferrière, depuis août 1878. MM. Bonin et Laferrière allaient continuer, sous M. le curé Dozois, l'exercice du saint ministère à Saint-Jean-Baptiste, le premier jusqu'à 1880 et au-delà, le deuxième jusqu'à décembre 1878.

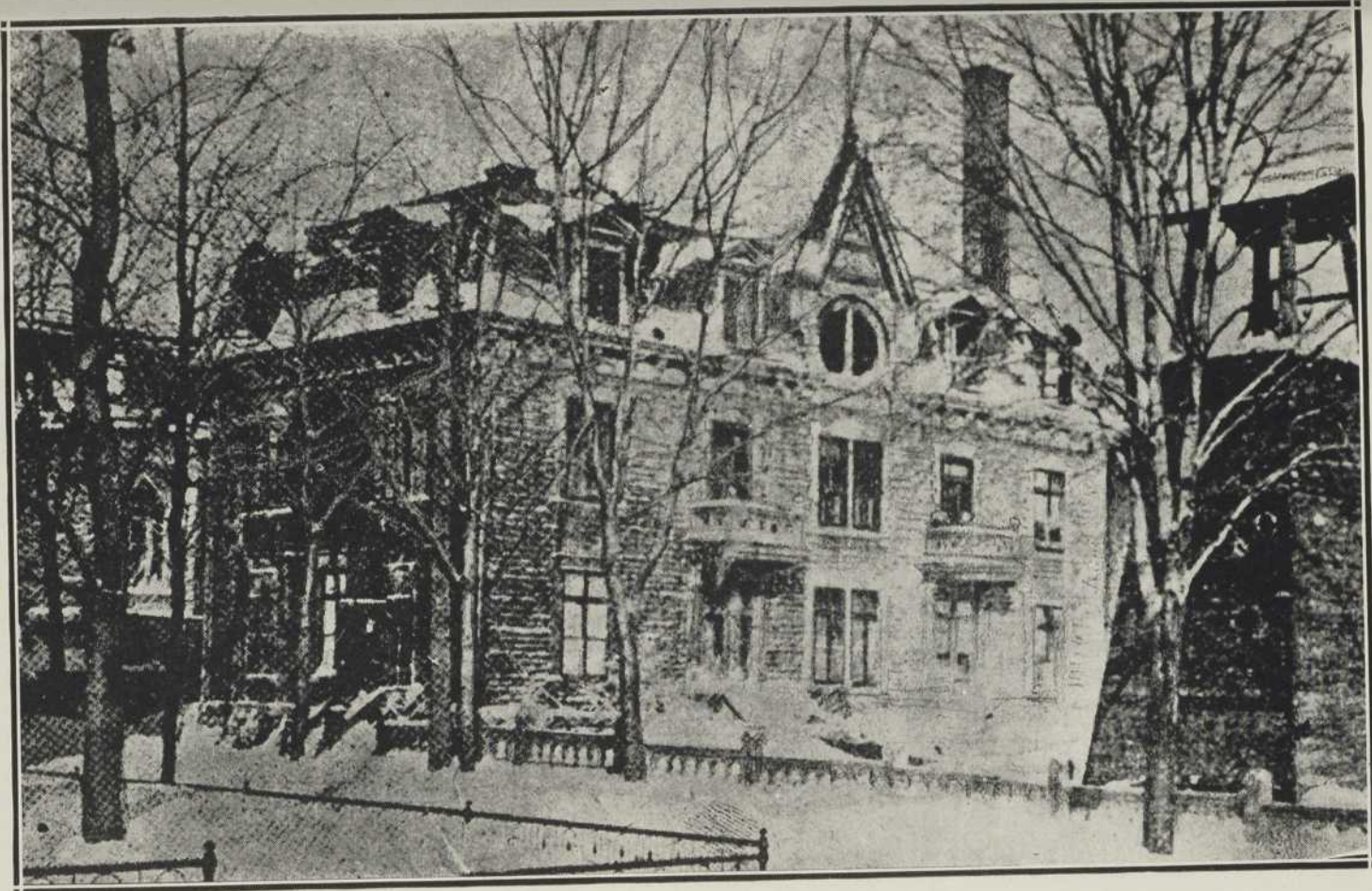
De quelques années plus âgé que M. Maynard, M. le curé Dozois (Louis-Isaïe) était né à Saint-Cyprien-de-Napierville, le 4 juillet 1840. C'était, lui aussi, un fils de cultivateur. Son père, Jean-Baptiste Dozois, avait épousé Amable Palin d'Abonville. La famille était nombreuse : quatorze enfants. Deux des sœurs de Louis-Isaïe se firent religieuses, l'une chez les Sœurs de la Providence, l'autre à l'Hôtel-Dieu de Montréal. Son cousin germain, l'abbé Palin d'Abonville, sulpicien, fut le premier supérieur du *Collège canadien* de Rome. Les deux Pères oblats Dozois sont ses neveux. M. l'abbé Hébert, supérieur de l'Assomption, en est un autre, comme aussi son frère, le jésuite Louis Hébert, mort jeune. L'ancien curé Tremblay, de Saint-Médard (Coteau-Station), était

son cousin. Il eut enfin quelques nièces qui devinrent religieuses. Louis-Isaïe fit ses études classiques à l'Assomption, où il fut du 22^e cours (1854-1861) et confrère de classe de sir Wilfrid Laurier, du curé Camille Caisse (Marlboro), du curé Larose (Laprairie), du docteur Bourque (le père des deux Pères Bourque, l'un dominicain, l'autre jésuite), et du notaire Marion (le père des deux Pères dominicains). Arthur Dansereau, le journaliste, Israël Tarte, l'ancien ministre, et le curé Maxime Laporte (Saint-Urbain) étaient ses contemporains.

De 1861 à 1865, M. Dozois avait fait sa cléricature à l'Assomption, tout en enseignant, selon l'usage du temps, comme professeur d'éléments et de syntaxe. Ordonné prêtre, à Montréal, le 17 décembre 1865, il avait été vicaire à Ste-Scholastique deux ans (1865-1867), puis directeur du collège commercial de Varennes un an (1867-1868). Il était ensuite revenu à son Alma Mater de l'Assomption, où il avait été préfet de discipline (1868-1869), puis procureur du collège et directeur de l'école d'agriculture (1869-1873). En 1873-1874, il avait remplacé, à l'Ile-du-Pas, le curé Plinguet qui voyageait en Europe. De 1874 à 1878, il avait occupé la cure de Hemmingford. En 1878, avons-nous dit, il succédait à M. Maynard à Saint-Jean-Baptiste, où il ne passa que deux ans (1878-1880). Curé ensuite à Saint-Lazare-de-Vau-

dreuil deux ans (1880-1882), et enfin à Pointe-aux-Trembles onze ans (1882-1893), il se retira, en 1893, malade, à l'hospice de la Providence à l'Assomption, où il mourut, neuf ans plus tard, le 13 août 1902.

Le curé Dozois, pas très grand de taille, était assez corpulent. Il avait la mine réjouie et l'air toujours souriant. C'était, comme son cousin, l'abbé d'Abonville, ancien supérieur du *Collège canadien* de Rome, un gentilhomme-né et un très digne prêtre. Nous nous souvenons de l'avoir vu, à Rome précisément, où il était l'hôte de nos supérieurs, durant l'hiver de 1893-1894. Sa bonne grâce lui avait conquis tous les suffrages. On l'aimait bien, ce curé affable et obligeant. Jeune encore, à 53 ans, il avait conscience déjà d'avoir fait son temps et s'y résignait sans se plaindre. Quel brave homme, se disait-on, quel digne prêtre et quel bon cœur ! De ce bon cœur, les anciens de Saint-Jean-Baptiste, comme ceux de Pointe-aux-Trembles, n'ont pas perdu le souvenir. Ses générosités et ses charités, si discrètes fussent-elles, ont laissé, partout où il a vécu, des traces qui durent. Grand ami de l'instruction, il se fit le protecteur de beaucoup. Neveux et nièces en profitèrent, et d'autres aussi. Il est mort pauvre des biens de ce monde, ses modestes revenus ayant alimenté les œuvres de son vivant même. Il prêtait à Dieu ! C'est toujours le meilleur des placements.



Le premier presbytère (1879)

A
curé
l'anci
—ce
les de
bon p
pour
Mais
l'acce
finir
Fabre
Saint
Auda
To
Bonin
Laf
M. Fr
M. V
Laf
palme
fois),
Kim
il qu
seur,
Kim

A Saint-Jean-Baptiste, on peut écrire que M. le curé Dozois ne fit à peu près que passer. Il construisit l'ancien presbytère, qui avait sa façade et son jardin — ce jardin dont M. Bonin surveillait jalousement les fleurs ! — sur la rue Rachel. Il va sans dire que ce bon prêtre, le temps qu'il fut là, se dévoua largement pour les âmes dans l'exercice du saint ministère. Mais il ne put dominer la crise des affaires, obtenir l'acceptation par ses gens d'une "répartition" et finir l'église. A sa demande, croyons-nous, Mgr Fabre lui donna une cure de campagne, celle de Saint-Lazare-de-Vaudreuil, où il remplaça le curé Auclair qui lui succédait à Saint-Jean-Baptiste.

Tout le temps que M. Dozois fut curé, M. Régis Bonin continua ses fonctions de vicaire. M. C.-O. Laferrière partit en décembre 1878. Vinrent ensuite : M. François Hainault, de janvier 1879 à février 1880, M. Vitalien Dupuis, de mars à juin 1879, M. C. Lafortune d'août à septembre 1879, M. Avila Lapalme, de mars à avril 1880, M. C.-O. Laferrière (2e fois), de septembre 1879 à décembre 1880, M. Kimber, d'octobre à décembre 1880. Au moment où il quittait la paroisse M. Dozois laissait à son successeur, comme vicaires, MM. Bonin, Laferrière et Kimber.

Le
curé
Laza
tiste.
nouv
paroi
form
paroi
ans.
Ce
était
bre
avan
Mag
mère
fami
1743

CHAPITRE III

Administration du curé Auclair

PREMIÈRE PÉRIODE

1880-1898

Le 30 octobre 1880, Mgr Fabre nommait M. le curé Magloire Auclair, alors en charge de Saint-Lazare-de-Vaudreuil, à la cure de Saint-Jean-Baptiste. Huit jours après, le dimanche 7 novembre, le nouveau curé prenait possession de sa nouvelle paroisse. Il l'a administrée plus de trente ans, ce qui forme exactement les trois cinquièmes de la vie paroissiale de Saint-Jean-Baptiste depuis cinquante ans.

Comme ses deux prédécesseurs, le curé Auclair était un fils de cultivateur. Il était né le 18 septembre 1846, à Saint-Vincent-de-Paul (île Jésus), et avait reçu au baptême le nom d'un de ses oncles, Magloire. Son père, Jean-Baptiste Auclair, et sa mère, Flavie Gravel, appartenaient à deux anciennes familles de cette déjà vieille paroisse qui date de 1743. Pierre et André Auclair, deux frères, venus de

La Rochelle (France) au Canada avec le régiment de Carignan, ou peu après, se marièrent au pays, l'un en 1679, l'autre en 1681, et s'établirent à Charlesbourg, où ils firent souche. L'ancien curé de Québec, M. l'abbé Joseph Auclair, était un descendant de Pierre. L'un des fils d'André, François, fut le père de Jean-Baptiste, qui vint s'établir à Saint-Vincent-de-Paul, au " moulin du crochet ", pour le compte des MM. du séminaire de Québec, seigneurs de l'île Jésus, et se maria, en 1761, à Saint-Vincent, devant le curé Renoyer. L'un des fils de ce premier Jean-Baptiste, Louizonnet, était le père d'un autre Jean-Baptiste (né en 1808), le propre père du futur curé de Saint-Jean-Baptiste. Sa mère, Flavie Gravel (née aussi en 1808), était la fille de Pierre Gravel, fils de Louis (de Saint-Vincent) et petit-fils d'Athanase (de Château-Richer), lequel était le fils de Charles Gravel, marié en 1689, à Sainte-Anne-de-Beaupré, avec Françoise Guyon, la petite-fille de Jean Guyon, l'un des compagnons de Louis Hébert, et l'ancêtre, au dire du Père rédemptoriste Leclerc, de plus de deux cents prêtres, dont quatorze ou quinze évêques, canadiens. Auclair ou Gravel, tous ces ascendants du curé Auclair, étaient des laboureurs du sol.

Magloire était le treizième d'une famille de quinze, dont sept ont vécu jusqu'à l'âge adulte : deux filles et cinq garçons. Sur ces cinq garçons, deux conti-

nuèrent la lignée des bons "habitants": Jean-Baptiste et Joseph, et trois firent leurs études: Elie-Julien, qui fut avocat et mourut d'une façon tragique à 26 ans; Magloire et Zéphirin, qui devinrent prêtres et furent, le premier curé de Saint-Jean-Baptiste et le second curé de Saint-Polycarpe. En 1856, à 10 ans, Magloire suivait son frère Élie au séminaire de Sainte-Thérèse. Il y fut le confrère de classe de Mgr Paul LaRocque (Sherbrooke), du curé Jean-Baptiste Proulx (l'ancien vice-recteur de Laval), du curé Cousineau (Piopolis), et eut, comme contemporains, Mgr Nantel, Mgr Routhier, Mgr Lorrain, M. le juge Routhier et M. le sénateur L.-O. David. Il se distingua, au collège, plutôt par sa vivacité et son bon entrain que par des succès marquants en classe. Il était trop jeune. A 18 ans, il avait fini ses études. Séminariste, il enseigna d'abord au collège Masson à Terrebonne, où se donnait alors un cours classique, puis au collège de Montréal, où il eut, comme élèves, entre autres, Mgr Bruchési, M. Frédéric Monk, Mgr Langevin, M. le curé Reid, M. Ernest Marceau et M. le curé Baillargé. Le 19 décembre 1869, il était ordonné prêtre, à Montréal, par Mgr Bourget, à qui il garda toute sa vie un vrai culte. Il fut vicaire sept ans (1869-1876), à Saint-Cyprien-de-Napierville, chez un curé très distingué, Mgr Morisson. A la mort de ce dernier, il devenait vicaire au Saint-Enfant-

Jésus (la paroisse-mère de Saint-Jean-Baptiste), chez M. le curé Taillon. Il ne fut là que quelques mois. Le 13 septembre 1877, Mgr Fabre lui confiait la fondation de la nouvelle paroisse de Saint-Lazare-de-Vaudreuil. En trois ans, il assura son établissement, construisit l'église et le presbytère, y fit aimer le bon Dieu et s'y fit aimer beaucoup lui-même. Enfin, en 1880, à 34 ans, il arrivait comme curé dans cette paroisse de Saint-Jean-Baptiste, qu'il a tant aimée, où il s'est si généreusement dépensé et qu'il ne devait quitter, malade, que pour aller mourir, le 11 décembre 1911, chez son frère, le curé Zéphirin Auclair, à Saint-Polycarpe-de-Soulanges.

En le nommant à Saint-Jean-Baptiste, Mgr Fabre écrivait au curé Auclair : " J'aurais voulu ne pas vous déranger (à Saint-Lazare) d'ici à plusieurs années. Mais je me vois poussé par la nécessité de chercher un homme dévoué, qui ait de l'aptitude pour le genre de ministère que j'ai à vous offrir. Vous savez que la paroisse de Saint-Jean-Baptiste de Montréal est dans une vilaine passe. J'ai la conviction qu'en y mettant votre bonne volonté et votre zèle vous réussirez à mettre cette paroisse dans la bonne voie. Ce sera un peu dur en commençant, mais plus tard vous serez heureux d'avoir sauvé cette église et vous aurez de grandes consolations avec la population..." Si bien disposés que fussent les gens, par

la force même des circonstances, la tâche était rude en effet. D'après un compte rendu, qui a été publié au lendemain de l'incendie de 1898, la fabrique de Saint-Jean-Baptiste devait en 1880, en chiffres ronds, 64,000 piastres, ses revenus étaient insuffisants pour payer les intérêts et l'on n'avait pas encore de "répartition" pour garantir le paiement de cette dette. Le terrain, l'église construite par M. Maynard et le presbytère bâti par M. Dozois étaient évalués, c'est vrai, à 70,000 piastres. Mais on devait tout et il restait tant à faire !

Le curé Auclair se mit à l'œuvre avec courage. Jeune, vigoureux et actif, ne redoutant ni le travail ni la peine, il entreprit de persuader ses bons paroissiens que, avec de l'entente entre eux et en s'imposant quelques sacrifices, ils sortiraient de la "vilaine passe" dont avait parlé Monseigneur. Affable et insinuant, il s'en allait par les rues, entraît dans chaque maison, causait avec ses gens. Or, il marchait vite et parlait bien ! Sa confiance en la Providence se faisait communicative. Sa bonne humeur achevait de gagner les derniers opposants. A l'église, en chaire, ou dans les réunions de sa congrégation de Sainte-Anne, doué d'un beau talent de parole, il plaidait sa cause, qui était celle du bon Dieu, sans jamais se lasser. Petit de taille, de figure ouverte et bien vivante, le front déjà chauve, mais très jeune d'as-

pect avec ses yeux vifs et clairs, il fut bientôt sympathique à tout son monde. La pieuse influence de ses mères de familles congréganistes, il l'a reconnu souvent et s'en est félicité dans la suite, lui fut en particulier un puissant appoint. Il réussit à convaincre. Les hommes d'affaires, comme le maire Villeneuve et d'autres citoyens importants, qui entretenaient jusque-là des doutes ou des craintes, lui firent confiance. Unanimentement, on décida de prendre les moyens de payer la dette de 64,000 piastres — dont l'évêché accepta de payer la moitié, soit 32,000 piastres — et d'achever l'église. Le 27 février 1881, une assemblée des francs-tenanciers, sous la présidence de M. le curé, et à laquelle M. le maire J.-O. Villeneuve prit une part prépondérante, décidait que la fabrique paierait 16,000 piastres et que, pour les 16,000 autres et pour achever l'église, on prélèverait une "répartition" sur les immeubles de la paroisse. MM. J.-O. Villeneuve, J.-A. Lapierre et Pierre Cérat furent adjoints au corps des marguilliers pour les démarches à faire auprès de la Législature de Québec. On obtint un "bill" (le "bill" 75). Le 10 juillet 1881, on élisait, en assemblée de paroisse, trois syndics ou marguilliers adjoints. Ce furent MM. Joseph-Octave Villeneuve, Louis-Olivier Vallières et Jean-Louis Lamontagne. Mais le 28 août suivant, M. J.-A. Lapierre était régulièrement nommé au lieu et place

de M. Villeneuve, démissionnaire. Nous avons nommé déjà les trois premiers marguilliers, MM. Joseph Pariseau (1876), Charles Pépin (1877) et Elzéar Lecompte (1878). Vinrent ensuite : MM. Émilien Vannier (1879), François Paquette (1880), Michel Deschatels (1881), John Lee (1882), Antoine Grenier — en remplacement de Frédéric Tessier (parti de la paroisse) — (1883), Vital Grenier (1884). Nous indiquons entre parenthèse, pour chacun, l'année de sa comptabilité. Le marguillier comptable de 1884 avait donc été élu en décembre 1881. On peut dire que c'est par le travail de ces messieurs, marguilliers et syndics, que, de 1880 à 1884, les premiers grands règlements d'affaires furent arrêtés à Saint-Jean-Baptiste, sous la direction, naturellement, de l'actif curé Auclair.

Nous pardonnera-t-on de rappeler ici un souvenir personnel, sur lequel se greffe une anecdote qui ne manque pas de saveur ? Jeune écolier de 13 ans, nous étions alors l'enfant du presbytère. Orphelin de père avant de naître, nous avons vu la charité de notre oncle, alors séminariste à Terrebonne (1866), se pencher sur notre berceau. Il nous servait de père depuis ce temps et nous vivions sous son toit. Allant externe au collège de Montréal, nous prenions nos ébats avec les enfants de chœur, que dirigeait M. le vicaire L.-A. Lafortune, aujourd'hui curé de Boucher-

ville, successeur de M. Laferrière en juin 1881. Ah ! le bon temps, passé à jouer à la balle, aux alentours de l'église, dans le vaste champ qui s'étendait, sans aucune maison, entre les rues Sanguinet et Saint-Denis (la rue Drolet n'était là que tracée) jusqu'à la rue Mont-Royal ! Un soir, voilà le souvenir et l'anecdote, grand émoi chez l'oncle curé. M. le grand-vicaire de Montréal (Mgr Lorrain, plus tard évêque de Pembroke) soupa au presbytère avec les principaux citoyens, syndics, marguilliers et contracteurs des travaux de l'église. Ce devait être au printemps de 1882. Les grandes décisions étaient prises en tout cas. A la fin du repas, M. le grand-vicaire Lorrain fit un petit discours. L'écolier, qui n'était pas loin, écoutait de ses deux oreilles. Or, M. le vicaire général, par exception peut-être, s'amusa à jouer sur les noms de ses commensaux et se permit quelques calembours. Il y avait là M. Lafortune, M. Lapierre, M. Lamontagne, les deux MM. Grenier, un M. Saint-Louis et, naturellement, le curé Magloire Auclair : “ *La fortune* de Saint-Jean-Baptiste, dit à peu près le futur évêque (il le devint en septembre 1882), est désormais assurée. Avec *la pierre* prise sur *la montagne*, on bâtira solide. S'il faux des *greniers* pour entasser vos fonds, vous les avez. Vous avez même un *saint Louis* pour vous défendre ! Tout d'ailleurs, j'en suis sûr, va se faire *au clair* du grand jour, et

chacun de vous, à la fin, en se tournant vers le bon curé qui est l'âme de ce progrès, pourra dire : " Celui-ci, c'est *ma gloire* ! " Ce soir-là, évidemment, il y avait de la confiance dans l'air !

Ce qui est encore plus certain, c'est que, de ce moment, les choses "marchèrent" bien! "En novembre 1880, nous écrit M. le curé Régis Bonin, arrive à Saint-Jean-Baptiste votre oncle M. le curé Auclair. Avec son esprit d'entreprise, son activité fiévreuse et son beau talent oratoire, il sait remuer la masse, faire passer une "répartition" et finir l'église..." En effet, nous l'avons dit au passage, une assemblée des francs-tenanciers avait accepté la "répartition" le 27 février 1881. Un premier emprunt fut conclu le 27 mars 1882. La grande église en pierre, si froide et si nue, put enfin être parachevée. Le presbytère aussi fut complété. Les accessoires de l'église, autels, chaire, confessionnaux, orgue au jubé et cloches à l'extérieur, tout fut mis à point. Mais il fallut attendre pour la construction d'une sacristie. Les architectes des travaux exécutés furent MM. Perreault et Mesnard. Les entrepreneurs étaient nombreux. Il ne nous a pas été possible de retrouver tous leurs noms. Parce que, dans une ville comme Montréal et sa banlieue, la valeur des immeubles est censée devoir augmenter rapidement, on avait prévu, en demandant des pouvoirs à la Législature de

Québec, qu'il conviendrait de changer de temps en temps le " rôle " d'évaluation. Fixé en mars 1882, il fut effectivement changé trois fois en quinze ans : en février 1888, en mars 1893, en novembre 1897. Constatation intéressante, la propriété imposable, qui était (en chiffres ronds) de \$1,100,000 en 1882 et de \$2,000,000 en 1888, s'élevait à \$3,400,000 en 1893 et à \$4,700,000 en 1897. Que de démarches, que d'assemblées, que de travaux, que de veilles la direction de ces constructions et la gérance de ces affaires ne supposent-elles pas, en dix-huit ans, de la part du curé Auclair !

Nous avons déjà nommé les premiers marguilliers et syndics qu'il eut, de 1880 à 1884, pour l'assister. Voici les noms des marguilliers qui vinrent ensuite jusqu'en 1898, époque de l'incendie : MM. Wilfrid Dumas (1885), Joseph Mérineau (1886), Arthur Lemieux — élu en 1885 à la place de F.-X. Brazeau décédé — (1887), Stanislas Pariseau (1888), L.-E. Gingras (1889), Cyrille Gervais (1890), Alexandre Dupuis (1891), Damase Pilon (1892), Georges Vermette (1893), William Gravel (1894), A.-T. Clément (1895), T.-Q. Grothé (1896), Odilon Vannier (1897), et Grégoire Léveillé (1898). En 1898, les deux autres marguilliers du banc, avec M. Léveillé, étaient M. le notaire Pierre Terrault, élu en décembre 1896, et M. Édouard Beaudry, élu en décembre 1897. Les

syndics ou marguilliers adjoints continuaient, eux, de remplir leurs fonctions sans autre élection, ainsi que le veut la loi. Nous avons vu que, en 1881, on avait nommé MM. Lapierre, Vallières et Lamontagne. En novembre 1888, M. Jacques Vilbon remplaçait M. Lapierre, décédé. En septembre 1890, M. Ferdinand Bourguignon succédait à M. Vilbon, décédé, et M. Édouard Roy à M. Lamontagne, démissionnaire. Enfin, en juin 1894, M. Joseph Lauzon remplaçait M. Bourguignon, décédé.

En même temps qu'avec l'aide de ses marguilliers et syndics M. le curé Auclair s'occupait de ces affaires de fabrique et de ces constructions à l'église, l'inlassable et vigilant pasteur assumait pour lui tout seul d'autres besognes. Ce fut au sujet de ses écoles d'abord, puis de sa chapelle du Sacré-Cœur attenante à l'église et enfin de l'hospice qui porte son nom d'Auclair et a été confié au zèle des bonnes Sœurs de la Providence. Etant donné l'importance de ces œuvres connexes ou complémentaires de l'œuvre curiale proprement dite, il est tout naturel que nous parlions ici, au moins succinctement, de ces diverses initiatives.

L'académie Marie-Rose, nous l'avons vu, avait été construite en 1876, sous M. le curé Maynard. Les Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie continuaient à y donner aux jeunes filles de la paroisse une

solide formation. Il y avait aussi, pour les jeunes garçons, rue Georges-Hippolyte (rue Coloniale aujourd'hui), une "école du village", dirigée par un personnel d'instituteurs laïques compétents et dévoués. M. le curé Auclair jugea, en 1883, qu'elle ne suffisait plus. Mais il faut reconnaître qu'elle avait eu ses beaux jours. Nous avons interrogé, à son sujet, l'un de ses plus distingués anciens élèves, M. l'avocat Calixte Ethier, député de Laval-Deux-Montagnes. "Nous étions assez nombreux, nous écrit-il, à cette école du village Saint-Jean-Baptiste (ils étaient 250 environ) où je suis allé de 1875 à 1881. Notre principal, ce fut d'abord un M. Côté, plus tard à l'emploi de la maison Barré (les marchands de vin). Puis, nous eûmes un M. Dorais, qui devint dans la suite instituteur au pénitencier de Saint-Vincent. Nous avions comme professeurs, M. le docteur Caisse, M. Black (pour l'anglais) et M. Ernest Doin, un Français, qui composait et nous faisait jouer de petits drames — *Joachim Murat*, par exemple. Parmi les camarades du temps, je me souviens d'Henri Amiot, d'Albert Deschatelets, de Frédéric Villeneuve, de Casimir Saint-Jean, d'Alfred McCaughan, d'Eugène Bédard, de Pierre Leclerc, de Jules Bourguignon, des deux Gervais, des deux Mainville, des deux Gour, des deux Paris..." Nous citons ces noms avec d'autant plus de plaisir que c'étaient, ceux-là préci-



Académie Saint-Jean-Baptiste (1883)

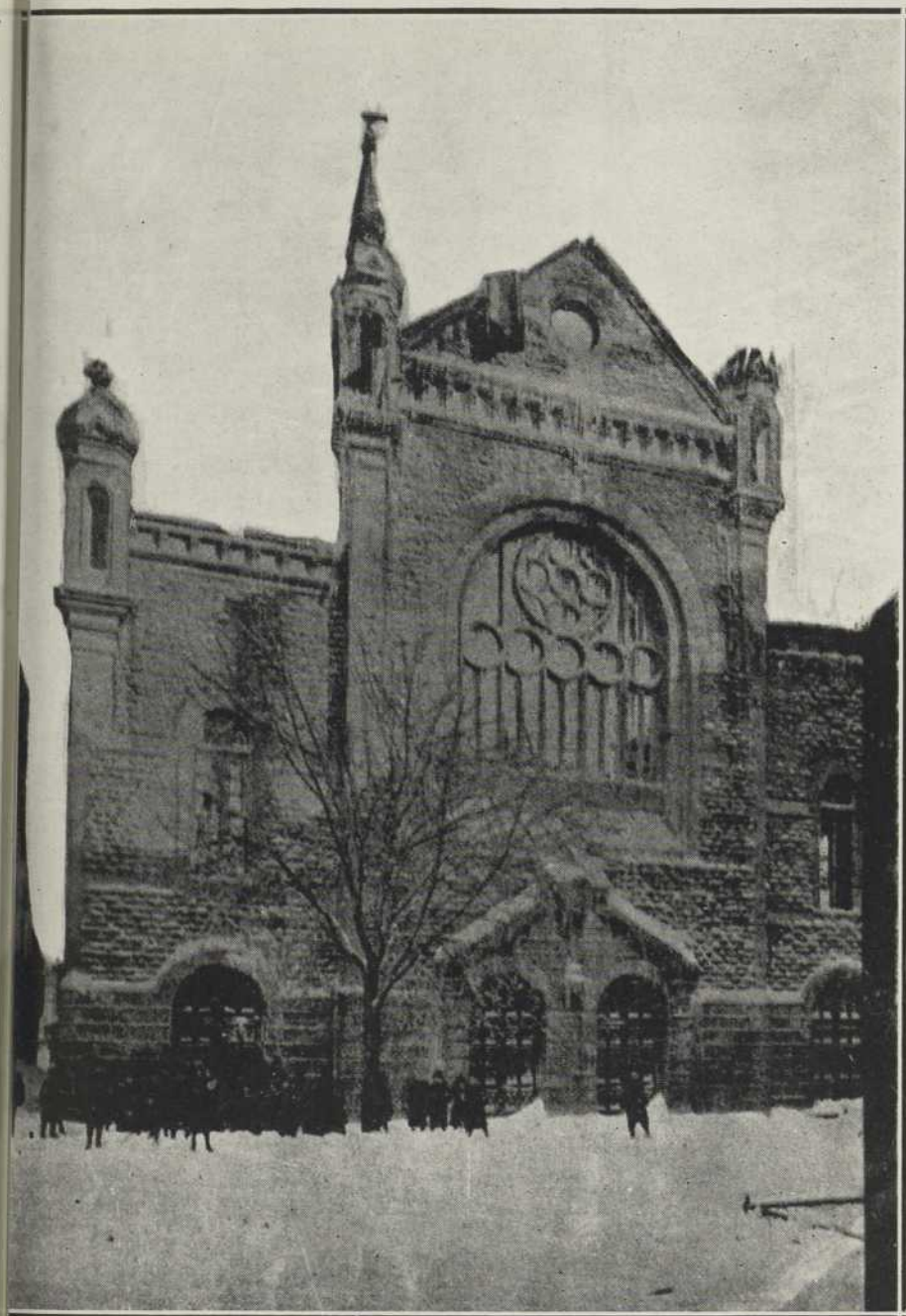
sément,
l'avons
Ethier
aller au
Si bie
Auclair
nombre
1883, E
paroisse
4,000 p
l'église,
à la cor
démie
des rel
époque
ayant
voulait
pelle c
académ
rable p
de Sain
siaux !
Baptis
teurs
Jalber
depuis
Pères

sément, ces "enfants de chœur" qui furent, nous l'avons dit, nos compagnons de jeu, comme M. Ethier lui-même fut notre camarade de route pour aller au collège de Montréal...

Si bien tenue que fut l'école du village, M. le curé Auclair estimait donc qu'elle ne suffisait plus au nombre toujours croissant de ses garçons. Le 12 mai 1883, il faisait don à la commission scolaire de sa paroisse d'un assez vaste terrain (24 lots), évalué à 4,000 piastres, sur la rue Sanguinet, à proximité de l'église, et d'une somme de 3,000 piastres en argent, à la condition qu'on bâtirait, sur ce terrain, une académie de garçons, dont la direction serait confiée à des religieux. Mgr Bourget vivait encore, à cette époque, retiré au Sault-au-Récollet. Le curé Auclair, ayant eu l'occasion de le consulter sur le choix qu'il voulait faire des Clercs de Saint-Viateur (on se rappelle qu'ils étaient déjà au Mile-End) pour cette académie de garçons, eut la joie d'entendre le vénérable prélat lui dire : " C'est un bon choix, les Clercs de Saint-Viateur sont, voyez-vous, des clercs paroissiaux ! " Les Viateurs vinrent donc à Saint-Jean-Baptiste, et ce fut en 1884. Les deux premiers directeurs furent le Frère Desjardins, puis le Frère Jalbert. Pour l'instant, bornons-nous à dire que, depuis quarante ans qu'ils sont là, les dignes fils du Pères Querbes et de " notre " Père Lajoie, tout en

donnant une excellente instruction commerciale au millier d'élèves qui s'inscrivent annuellement chez eux, ont aussi démontré, par la façon distinguée dont ils s'acquittent des fonctions et cérémonies liturgiques à l'église paroissiale, qu'ils sont bien, en effet, selon le mot de Mgr Bourget et l'esprit de leur fondateur, des "clercs paroissiaux".

Une autre œuvre du curé Auclair, dont il eut l'idée vers le même temps, ce fut la chapelle dite des congrégations, qu'il plaça sous le vocable du Sacré-Cœur, cette propre et si jolie chapelle, qui avait sa façade sur la rue Sanguinet (Henri-Julien) et que nombre d'anciens ont connue et aimée. Dès 1883, en effet, nous trouvons, aux archives du diocèse, une lettre de l'évêque au curé, à ce sujet, qui est fort explicite. Mgr Fabre se demandait si la paroisse pourrait supporter cette nouvelle charge. L'idée^f fit apparemment son chemin, puisque la chapelle était en voie de construction trois ans plus tard. Le 27 octobre 1886, Mgr l'archevêque ordonnait de bâtir une sacristie "le plus tôt possible". Le 17 janvier 1887, les fabriciens décidaient de faire préparer des plans par M. l'architecte Victor Roy (Poitras et Roy), et de se conformer, ainsi qu'il convenait, à l'ordonnance de Monseigneur. Le même jour, ils autorisaient M. le curé à élever sur le terrain de la fabrique sa chapelle des congrégations. C'est M. Casimir Saint-Jean, alors



façade de l'ancienne chapelle du Sacré-Cœur (au lendemain
de l'incendie de 1898)

étudiant
trava les
ter. L'un
et peut-
seau. Le
car les fa
la sacristi
niation.
nouvelle
évêque o
mon de c
Sacré-Coe
réalité la
pour les
le symbo
Seigneur
érit le c
nous avo
littérale
distingue
parole. C
chantait
La chape
aux réu
paroisse.
le curé es
pastres.

étudiant aux bureaux de MM. Poitras et Roy, qui traça les plans que ses patrons avaient à faire exécuter. L'un des principaux entrepreneurs de la chapelle (et peut-être de la sacristie) fut M. Stanislas Pari-seau. Le 8 août 1887, les travaux étaient en marche, car les fabriciens décident ce jour-là, de percer, entre la sacristie et la chapelle, un grand châssis de communication. Enfin, le 29 juin 1888, la sacristie et la nouvelle chapelle étaient bénites par Mgr Clut, un évêque oblat. Le célèbre Père Plessis prêcha le sermon de circonstance. Il traita de l'Eucharistie et du Sacré-Cœur, montrant que "l'Eucharistie est la réalité la plus voilée du mystère de l'amour de Dieu pour les hommes" tandis que "le Sacré-Cœur est le symbole le plus manifeste de l'amour de Notre-Seigneur pour chacun de nous". "L'orateur sacré, écrit le curé Auclair lui-même, dans une note que nous avons eu la bonne fortune de retrouver, a littéralement subjugué l'auditoire nombreux et distingué qui l'écoutait par la force et le charme de sa parole. C'est le Père Foucher, des Viateurs, qui chantait la messe. Mgr Clut s'est montré bien bon... La chapelle a coûté 25,000 piastres. Elle est destinée aux réunions des diverses congrégations de la paroisse..." Plus tard, tous les travaux terminés, M. le curé estimait le coût de sa chère chapelle à 35,000 piastres. Il a vécu là de belles heures avec ses dévoués

et dévouées congréganistes ! C'est là aussi, le plus souvent, que se faisaient les mariages. Beaucoup, dans la paroisse, se le rappellent sans doute. C'est là, pareillement, de 1894 à 1898, qu'on peut placer le "berceau" de l'actuelle paroisse de Sainte-Agnès. Car c'est là que les catholiques de langue anglaise de la localité se réunissaient, jusqu'à l'incendie de 1898, pour remplir leurs devoirs religieux, sous la direction de "Father Casey", qui devint plus tard (1903) leur premier curé, à l'église de la rue Saint-Denis, coin Duluth.

Six ans après l'inauguration de la chapelle du Sacré-Cœur en 1888, c'est-à-dire en 1894, M. le curé Auclair construisait, rue Sanguinet, en face de sa chapelle et de son presbytère, l'hospice qui devait porter son nom. Mais, avant de parler de cette autre initiative du zélé curé, il nous convient, pour suivre l'ordre chronologique, de raconter brièvement la fondation de la paroisse de l'Immaculée-Conception, rue Rachel, qui fut confiée aux Pères Jésuites (1884), et celle de l'église des Pères du Saint-Sacrement, avenue Mont-Royal (1890), dont il est bien évident que l'histoire que nous écrivons ne saurait se désintéresser.

C'est le 8 décembre 1884 que la première église (un soubassement) de l'Immaculée-Conception, coin Rachel et Papineau — dans l'ancien village de la

Côte Visitation — fut inaugurée par Mgr Fabre. Déjà en 1875, un M. Lyonnais avait donné le terrain où devait se construire cette église. En 1876, l'abbé Villeneuve, plus tard curé d'Albany, et qui mourut à l'hospice Auclair en 1898, avait commencé là une construction. Les circonstances avaient nécessité la suspension des travaux. Le 19 mars 1884, Mgr Fabre appelait les Père Jésuites à reprendre l'œuvre. A la cérémonie de la bénédiction, le 8 décembre suivant, laquelle fut présidée par Mgr l'évêque, le curé Auclair prêcha. La paroisse canonique ne fut érigée qu'en 1887, le 7 décembre, sous le nom de Saint-Grégoire-le-Thaumaturge. Les Pères avaient ouvert une école de garçons en 1885, et depuis 1886 les Sœurs de l'académie Marie-Rose allaient tous les jours faire la classe aux petites filles dans cette localité. Le décret du 7 décembre 1887 désignait pour la nouvelle paroisse des parties des territoires du Sacré-Cœur, de Saint-Vincent, du Bon-Conseil, d'Hochelaga et du Mile-End. Ce n'est que le 20 décembre, quelques jours plus tard, qu'un second décret épiscopal donna à Saint-Grégoire la partie est du village Saint-Jean-Baptiste (de la rue Amherst à la rue Papineau). Le recensement de 1888 enregistre pour la nouvelle paroisse 322 familles (1569 âmes), dont environ 200 se trouvent sur l'ancien territoire de Saint-Jean-Baptiste. Plus tard, un

décret de Mgr Bruchési (25 novembre 1910) devait substituer le nom de l'Immaculée-Conception à celui de Saint-Grégoire. Le curé Auclair favorisa toujours les arrangements qui concernaient la paroisse des Pères Jésuites en partie détachée de la sienne et il ne cessa jamais d'entretenir avec ces distingués religieux les meilleures relations. Les annales de la maison des Pères en font souvent mention. C'est lui qui avait prêché en 1884 à l'inauguration. C'est lui également qui prêcha à la bénédiction de la pierre angulaire de l'église actuelle, le 7 juin 1896. " Il fit entendre, dit un journal du temps, en cette circonstance, à ses anciens paroissiens et à leurs pasteurs, de chaleureuses paroles d'encouragement. . . "

Il devait accueillir aussi avec un grand zèle et " pour l'amour du Sacré-Cœur", selon ses propres expressions, les Pères du Saint-Sacrement, qui vinrent s'établir sur sa paroisse, rue Mont-Royal, en 1890. Admis dans le diocèse par Mgr Fabre le 31 mars de cette même année 1890, les Pères s'entendirent avec le curé Auclair et, le 13 juin, ils devenaient propriétaires de la maison de M. Barré, rue Mont-Royal, dont le salon fut bientôt transformé en chapelle. Le 18 octobre 1892, Mgr Fabre bénissait la crypte de l'église de l'adoration et, le 23 décembre 1894, le même évêque présidait à l'inauguration de la chapelle supérieure. Le couvent des Pères, tel qu'il



Académie du Sacré-Cœur (1892)

existe au
De cette
pour les
Québec.
Personne
l'admira
ont don
tion et a
Auclair
mérites.
du point
quelque
s'est fait
autres é
Provide
difficult
oublié, c
de l'adv
mière h
Nous
de l'aca
été de
1892, u
religieu
également
Saint-Je
aux non

existe aujourd'hui, ne devait être achevé qu'en 1905. De cette maison de Montréal, naîtraient bientôt, pour les mêmes Pères, celles de Terrebonne, de Québec, de New-York, de Suffren et de Chicago. Personne n'ignore, dans Saint-Jean-Baptiste surtout, l'admirable élan que les religieux du Saint-Sacrement ont donné à Montréal, depuis trente ans, à la dévotion et au culte de la sainte Eucharistie. Le curé Auclair et ses paroissiens ont eu là leur part de mérites. Non pas, sans doute, que des intérêts divers du point de vue matériel n'aient pas parfois produit quelques tensions ou quelques heurts. Mais le bien s'est fait quand même. Les intentions des uns et des autres étaient trop pures et trop droites pour que la Providence ne vînt pas aplanir à la fin toutes les difficultés qui ont pu surgir. Les Pères n'ont jamais oublié, quand surtout sonna l'heure des désastres et de l'adversité pour le curé Auclair, l'ami de la première heure qu'il avait été pour eux.

Nous avons dit plus haut que, dès 1886, les Sœurs de l'académie Marie-Rose allaient faire l'école du côté de l'Immaculée-Conception. En septembre 1892, un deuxième détachement de ces dévouées religieuses commença de se rendre, tous les jours également, sur la rue Drolet, tout près de l'église Saint-Jean-Baptiste, pour donner l'enseignement aux nombreuses élèves externes de la paroisse. M. le

curé Auclair plaça cette nouvelle académie sous le vocable du Sacré-Cœur. Pas moins de 600 enfants s'inscrivirent au premier jour et l'institution n'a pas cessé de prospérer depuis.

Ces activités extérieures cependant, il faut nous hâter maintenant de le dire, n'absorbaient pas toute la vie du curé Auclair. De la construction de son église à celle de l'hospice qui porte son nom, en d'autres termes de 1880 à 1894, d'ailleurs aussi dans la suite et tant qu'il en eut la force, ce directeur d'œuvres fut avant tout un directeur des âmes. Le premier debout, c'est lui toujours qui disait la première messe. Assidu au confessionnal, prêchant plus souvent qu'à son tour, sans parler de ses "annonces" qui valaient des sermons à cinq ou six messes chaque dimanche, donnant parfois, lui seul, ses retraites de carême, recevant à son bureau tous ceux qui venaient à lui, allant plus d'une fois jusqu'à faire personnellement la visite annuelle de toutes les familles de sa paroisse, il se dépensait sans compter pour ses paroissiens. Il ne voyageait pas beaucoup au dehors. Une excursion dans l'Ouest canadien en 1892, quelques courses aux États-Unis pour aider ses amis de la Société des Artisans, de rares promenades chez son frère le curé à Saint-Anicet ou à Saint-Polycarpe, des pèlerinages à Sainte-Anne et des séjours de quelques heures à sa maison de Saint-Vincent-de-Paul, voilà

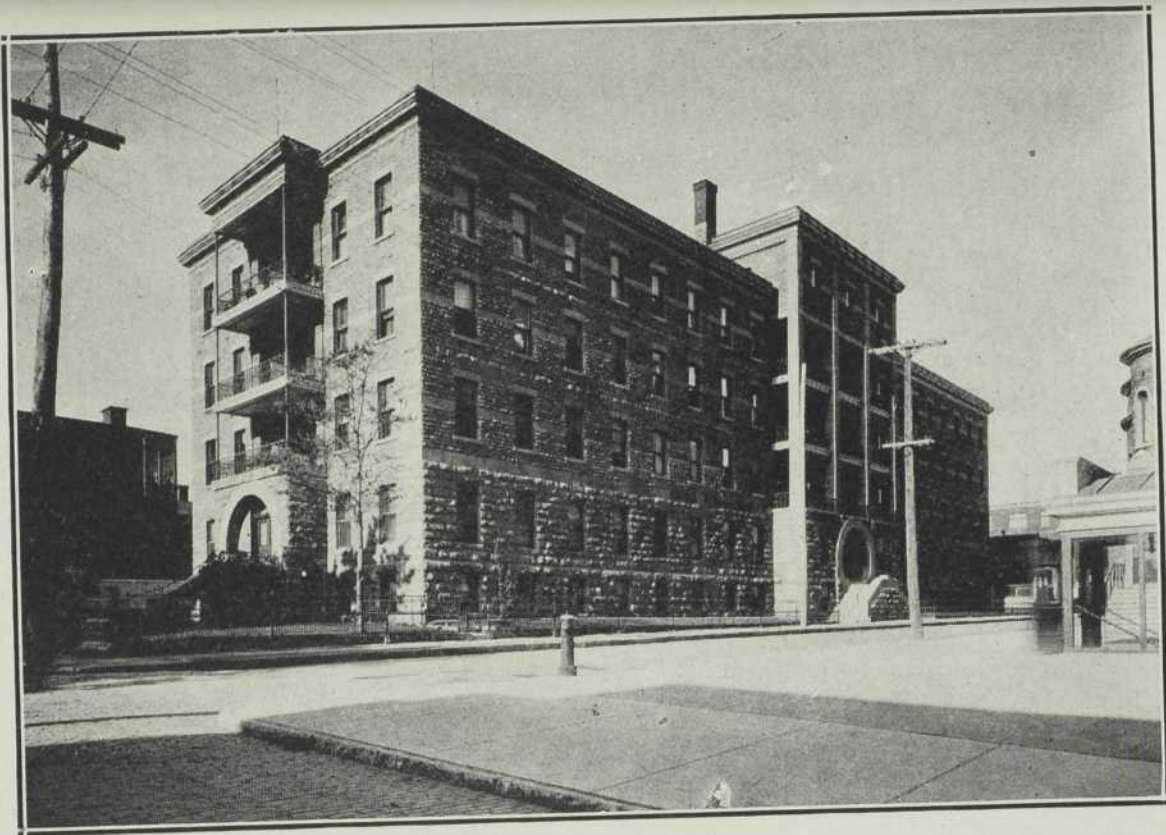
le bilan de tous ses déplacements au cours de trente ans. C'est qu'il aimait le ministère auprès des âmes et qu'il s'y donnait pleinement. Ses sermons, comme ses exhortations au confessionnal, jaillissaient de source. Il était né orateur. Original et bien vivant, il s'élevait quelquefois, sans beaucoup de préparation, jusqu'à la haute éloquence. On cite encore dans les familles certaines de ses allocutions : ses souhaits du jour de l'an par exemple. Avec sa piété d'enfant pour le Sacré-Cœur et la sainte Vierge, cette éloquence fut le secret de sa force et de son prestige sur ses gens. S'il eut des privilégiés, ce furent les pauvres et les souffrants, les vieillards surtout et les orphelins.

Parmi les vicaires qui lui furent donnés, il en est plus d'un qui lui ont été de précieux auxiliaires. Nous avons déjà parlé de M. Bonin, de M. Laferrière et de M. Lafortune. En attendant d'en dresser la liste complète, nommons spécialement M. Vitalien Dupuis, M. Olivier Dufault et M. Napoléon Morin. A la direction des congrégations comme dans l'exercice du ministère, ces prêtres dévoués se montrèrent des plus zélés. M. Dupuis, fondateur de Saint-Canut, est mort curé de Saint-Cuthbert. M. Morin, fondateur de Saint-Édouard à Montréal — où l'on retrouve encore bon nombre de familles qui sont venues là de Saint-Jean-Baptiste — est mort chanoine, il y a deux ans. Le bon M. Dufault, qui est aussi devenu

chanoine, est depuis trente ans curé de Sainte-Justine-de-Newton. Nous savons parfaitement que, pour les gens de Saint-Jean-Baptiste, rappeler les noms de ces anciens vicaires, c'est évoquer de bien bons souvenirs.

En 1885, M. Dufault et M. Dupuis furent chargés par Mgr Fabre de la desserte de l'hôpital Saint-Roch. C'était l'année de la picote. L'épidémie fut violente. Les autorités municipales de Montréal convertirent en hôpital d'urgence une vieille maison en pierre, située au pied de la montagne, dans les arbres, vis-à-vis la rue Rachel, à peu près à l'endroit où se voit aujourd'hui le monument Cartier. Il y eut là jusqu'à cent cinquante et deux cents malades à la fois. M. Dufault surtout se consacra, pendant sept mois, de mars à novembre, à ce pénible ministère. La reconnaissance des pouvoirs publics n'a peut-être pas été brillante pour les desservants de cet hôpital Saint-Roch ! Mais le bon Dieu, là-haut, a tout vu. Et c'est une belle page de l'histoire de Saint-Jean-Baptiste que M. le chanoine Dufault a écrite en ce temps-là.

La fondation de l'hospice Auclair, que nous allons maintenant raconter, en est une autre, et plus durable encore. Cette page, elle a été publiée déjà, dans le *Bulletin paroissial* de Saint-Jean-Baptiste, à l'occasion des noces d'argent de l'institution en décembre 1920. Nous n'avons ici qu'à la condenser et à la résumer.



L'hospice Auclair (1894)

Dans se
malades
que, da
des épr
nés, des
hospice
écrivait
sion de
fabrique
l'archev
Il fallait
d'une c
aux Sc
était à
à remar
paroisse
"fief d
Emméli
trice de
cepta a
filles de
puisable
se mit à
avait li
pierre a
Rouleau
sermon.

Dans ses visites de paroisse et dans ses courses aux malades, le zélé curé Auclair avait souvent constaté que, dans sa paroisse comme ailleurs, il y avait bien des éprouvés, de vieux infirmes, de petits abandonnés, des pauvres connus ou cachés. Il pensa à fonder un hospice pour leur donner asile. Le 20 mai 1893, il écrivait à Mgr Fabre pour lui demander la permission de travailler à cette fondation et aussi, pour sa fabrique, l'autorisation de s'y intéresser. Mgr l'archevêque voulut bien acquiescer à cette demande. Il fallait en plus, naturellement, s'assurer le concours d'une communauté religieuse. M. le curé s'adressa aux Sœurs de la Providence, à la Mère Godefroy, qui était à l'époque supérieure générale. Coïncidence à remarquer, c'est à l'extrémité du territoire de la paroisse elle-même, au pied de la montagne, au "fief de la Providence", qu'était née, en 1800, Emmélie Tavernier, la future Mère Gamelin, fondatrice de l'institut de la Providence. Mère Godefroy accepta avec joie de rapprocher quelques-unes de ses filles de leur "berceau". Le curé fit appel à l'inépuisable générosité de ses bons paroissiens... et il se mit à bâtir. C'était en 1894. Le 1er juillet 1894, avait lieu la cérémonie de la bénédiction de la pierre angulaire. Mgr Fabre la présida et l'abbé Rouleau, de Sainte-Thérèse, y prononça un éloquent sermon. Ce fut, cet hospice, l'un des premiers édifi-

ces construits, à Montréal, en ciment et en pierre, complètement à l'épreuve du feu. M. l'architecte Casimir Saint-Jean dirigeait les travaux, et M. Onésime Martineau fut l'un des principaux entrepreneurs. Le 19 novembre 1895, s'organisait une association de dames de charité, sous la présidence de madame Gill, l'épouse du juge, pour aider l'œuvre. Le 24 octobre 1896, c'était la bénédiction solennelle. Mgr Emard célébra à l'église une messe pontificale, à laquelle Mgr Langevin prêcha. On se rendit ensuite au nouvel hospice, et le vénérable Mgr Laflèche (Mgr Fabre était en Europe) présida aux rites de la bénédiction " de la maison des pauvres ". D'importants personnages du monde laïque, M. Chapleau, lieutenant-gouverneur, M. Flynn, premier-ministre, M. Taillon, M. Beaubien, M. le juge Baby, M. le juge Gill, d'autres encore, avec toutes les notabilités de la paroisse, assistaient à cette cérémonie. Mgr Laflèche leur en expliqua le sens, avec cette simplicité et cette hauteur de vues qu'il savait mettre en tout ce qu'il disait. Un banquet fut ensuite servi dans la grande salle de l'édifice nouveau. Ce fut une belle fête. C'est à ce banquet du 24 octobre 1896, jour de la Saint-Magloire, que M. le juge Gill, si nos souvenirs sont fidèles, proposa publiquement, après un discours vibrant du curé, de donner son nom à l'hospice né de son zèle. On l'acclama. L'hospi-

ce Auclair était fondé ! Il devait coûter à la paroisse au-delà de 150,000 piastres. Nous aurons l'occasion de voir que, au curé, il devait coûter plus cher encore, des larmes de sang, la vie elle-même !

En 1894, la paroisse avait célébré, par de belles fêtes, le vingt-cinquième anniversaire de prêtrise de son curé. Il était alors, on peut le dire, dans toute sa force et tout rayonnant de prestige. C'était en décembre. L'anniversaire de son ordination tombait exactement le 19, mais les solennités furent remises aux 26 et 27. Tour à tour les paroissiens, dont l'honorable juge Gill fut le porte-parole, les diverses congrégations et les institutions ou académies offrirent leurs hommages et leurs vœux au vénéré pasteur. "Heureuse paroisse, disait-on dans l'adresse des élèves de l'académie des Viateurs, heureuse paroisse que la nôtre !... A peine rangée sous votre houlette, Monsieur le curé, voilà notre paroisse grandie, prospère, renommée... Elle se suffit à elle-même et ne connaîtra plus bientôt de misères que celles qui s'ignorent elles-mêmes !" Certes, ces enfants avaient bon cœur et ils étaient sincères. Mais des jours tristes et sombres paraîtraient encore. Ainsi le veut la vie pour les peuples et pour leurs groupements, tout autant que pour les individus.

Au cours de cette première période de l'administration du curé Auclair, qui va de 1880 à 1898, épo-

que de l'incendie, après MM. Bonin, Laferrière et Kimber, qu'il avait trouvés en arrivant en 1880, voici, dans l'ordre chronologique, les noms des vicaires qui s'étaient succédé, à Saint-Jean-Baptiste, sous sa direction : M. Louis-Joseph Lafortune (1881-1884), M. Louis-Olivier Dufault (1881-1889), M. Louis Gravel (1884), M. Vitalien Dupuis (1884-1886), M. Napoléon Morin (1886-1895), M. J.-A. Desjardins (1886), M. Alphonse Dugas (1886-1889), M. Joseph-Télesphore Proulx (1888-1889), M. Camille Rochon (1890-1892), M. Aristide Meunier (1891-1892), M. Louis Durocher (1892), M. Alphonse Préfontaine (1892-1900), M. Joseph LaRocque (1892-1893), M. A. Xoual (1893-1894), M. Alfred Laliberté (1893-1895), M. Joseph Casey (1894-1903), M. Odilon Forest (1895-1896), M. Avila Bélanger (1896-1897), M. Alfred Dequoy (1896-1897), M. Arthur Guay (1896-1900), M. Elie-J. Auclair (1896-1899), M. Narcisse Gauthier (1897-1899), M. Joseph Piette (1898-1904). En janvier 1898, lors de l'incendie, nous étions là, avec M. le curé, six vicaires : MM. Gauthier, Casey, Préfontaine, Piette, Guay et celui qui écrit ces lignes.

Saint-Jean-Baptiste était pour nous personnellement, qu'on nous permette de l'écrire au passage, comme une seconde paroisse natale. De Saint-Lazare, où nous étions arrivé, chez l'oncle généreux, à 11 ans,

en 1877, nous l'avions suivi dans la grande ville, d'où nous avons fait nos classes à Montréal, à Sainte-Thérèse, puis au grand séminaire. C'est à l'église de la rue Rachel que Mgr Fabre nous avait conféré le sacerdoce, le 15 août 1891. Après un séjour de cinq ans à Rome et à Paris, nous étions revenu à Saint-Jean-Baptiste, devant y passer deux ans au saint ministère. Nos camarades d'enfance vivaient là, nos meilleurs souvenirs y palpitaient dans l'ambiance des choses. L'épreuve qui allait atteindre la paroisse, et plus particulièrement son curé, le 29 janvier 1898, ne pouvait pas ne pas nous toucher profondément. C'est en témoin oculaire en tout cas que nous en pouvons parler.

La paroisse comptait alors de onze à douze mille communians. Les institutions, collège, couvents, hospice, étaient florissantes. Au cours de l'été de 1897, d'importantes réparations avaient été entreprises à l'église, sous la direction de M. l'architecte Joseph Venne. Pendant plusieurs mois, jusqu'aux premiers jours de janvier 1898, la grande salle de l'hospice avait servi de chapelle temporaire. C'est à cette époque, croyons-nous, et à Saint-Jean-Baptiste, que, avec la permission de Mgr l'archevêque, les messes de 11 heures, le dimanche, furent inaugurées à Montréal. Tout allait bien, semblait-il, on était en pleine voie de prospérité ! Soudain, dans la nuit du

29 janvier 1898, un violent incendie rasa l'église, la chapelle du Sacré-Cœur et le presbytère. Ce fut un vrai désastre. C'était une perte de 100,000 piastres et au-delà.

Quelle nuit ! Trois alarmes furent sonnées coup sur coup et les pompiers se montrèrent vaillants. Les paroissiens, éveillés au milieu de leur sommeil, accouraient de partout. Le feu faisait rage. En deux heures, tout fut consumé. Nous, les prêtres, nous nous retirâmes à l'hospice, où l'on nous installa provisoirement. Nous avions tous perdu nos modestes mobiliers et nos livres. Le pauvre et cher curé, après d'héroïques efforts pour sauver les choses les plus précieuses, regarda brûler, du petit portique de l'hospice, son presbytère, son église, sa belle chapelle. Une foule consternée se pressait autour de lui. Bien des mains vinrent serrer la sienne. Bien des cœurs sympathisèrent avec son cœur. Il pleura de vraies larmes. Mais, le lendemain, il était debout !

Ainsi passent les choses, plus durables pourtant que les hommes. Elle n'était plus, la bonne église qu'avait connue et aimée les gens de la génération d'avant 1898, ni, non plus, la belle chapelle du Sacré-Cœur ! Le feu les avait détruites. Il était en cendres, le vénérable temple, modeste mais digne, où, pendant quinze ans et plus, la vie paroissiale s'était écoulée paisible et calme ! Le feu l'avait consumé.

Que de souvenirs les anciens de Saint-Jean-Baptiste évoqueront, en lisant ces lignes, depuis celui peut-être de ce sacristain modèle, si vif et si alerte, qu'était Joseph Poirier (un cousin du curé), jusqu'à ceux des maîtres de chapelle, Elzéar Drolet et Arthur Boucher, sous la direction de qui le chœur de chant d'alors, avec, à l'orgue, ce grand artiste que fut Alexis Contant (à qui la gloire a souri trop tard), avait si souvent brillamment célébré la solennité des fêtes de l'Église! Certes l'église construite en 1902-1903, et celle aussi qu'on a bâtie après le second incendie de 1911, et où auront lieu les fêtes de 1924, furent plus riches et plus belles. Mais on n'oublie pas le temple de Dieu où l'on a prié étant enfant, où l'on a fait sa première communion, où l'on s'est marié... Quel terrible destructeur qu'un incendie!

Pour personne, cependant, le malheur qui frappait la paroisse, en cette nuit du 29 janvier 1898, n'était plus accablant que pour le curé Auclair. Le lendemain, nous l'avons dit, il était debout. Mais, au fond, il ne s'est jamais complètement relevé de ce malheur. L'incendie de son église, de sa chapelle, de son presbytère, l'avait pour jamais blessé au cœur.

A
mier
ses c
au c
rèq
Mg
cour
dra
recu
étai
nou
tout
Jean
vie,
Mg
N
29 d

CHAPITRE IV

Administration du curé Auclair

SECONDE PÉRIODE

1898-1910

Au lendemain de l'incendie de 1898, l'un des premiers à apporter au curé éprouvé ses sympathies et ses consolations, ce fut son ancien élève de méthode au collège de Montréal, devenu depuis peu son archevêque, Mgr Bruchési. Le 30 décembre 1896, en effet, Mgr Fabre était passé à une vie meilleure et, dans le cours de l'été de 1897, l'un des chanoines de sa cathédrale, M. Paul-Napoléon Bruchési, avait été appelé à recueillir sa succession. C'était lui, maintenant, qui était le premier pasteur du diocèse. Selon le plan que nous nous sommes tracé, il nous convient d'esquisser tout d'abord, avant de parler de son action à Saint-Jean-Baptiste, un précis de sa carrière et de sa vie, ainsi que nous l'avons fait précédemment pour Mgr Bourget et pour Mgr Fabre.

Né dans notre ville, au faubourg Saint-Joseph, le 29 octobre 1855, Mgr Bruchési avait fait ses études

au collège de Montréal, à Paris et au séminaire français de Rome. C'est à Rome qu'il avait été ordonné prêtre — en même temps que le futur Benoît XV — le 21 septembre 1878, à Saint-Jean-de-Latran, par le cardinal Monaco La Valetta. Revenu au pays docteur en théologie et licencié en droit canonique, il avait été quelques mois secrétaire de Mgr Fabre. De 1880 à 1884, il avait occupé la chaire de théologie dogmatique au grand séminaire de Québec. De retour à Montréal, il avait été vicaire à Sainte-Brigide et à Saint-Joseph (1884-1887). Rappelé alors à l'archevêché, il avait rempli plusieurs charges importantes et avait été créé chanoine en 1891. Le 25 juin 1897, il était élu archevêque de Montréal et, le 8 août suivant, Mgr Bégin, coadjuteur de Québec, aujourd'hui cardinal, lui conférait, dans la cathédrale de Montréal, l'onction qui fait les pontifes. Chef aimé autant que respecté, Mgr Bruchési, qu'une maladie cruelle confine dans son appartement et retient actuellement loin de tout contact, a administré le diocèse, de 1897 à 1920, avec une distinction et une maîtrise superbes. Homme de haute intelligence et de grand cœur, dont le tact et la modération étaient servis par une facilité de parole et une pureté de diction absolument remarquables, il avait l'art de trouver du temps pour tout et d'être à tous et à chacun à la même heure.

Il n'y avait pas encore un an que Mgr Bruchési était archevêque de Montréal quand, au matin du 30 janvier 1898, il vint apporter au curé Auclair et à ses vicaires, logés temporairement à l'hospice, le réconfort de ses bonnes paroles et de ses encouragements. Nous l'avons dit, il trouva le curé debout, toujours courageux, prêt à recommencer la tâche. Mais, cette tâche, Mgr l'archevêque voulut bien le dire lui-même au curé dans le malheur, elle était bien lourde. Hâtons-nous toutefois d'ajouter que les excellents paroissiens de Saint-Jean-Baptiste, en cette triste calamité, ne marchandèrent pas leurs sympathies à leurs prêtres. Peu de semaines auparavant, à cause des réparations à l'église, dont nous avons parlé, et qui avaient été commencées l'été précédent, nous avions dû vaquer aux exercices du saint ministère, soit à l'hospice, soit au collège des Frères, ou encore dans la salle du marché, dans des conditions de fortune si l'on peut dire ainsi. Messes aux trois endroits, réunions des congrégations et autres cérémonies également fractionnées et multipliées, transport du saint Sacrement ici où là, selon les exigences du moment, tout cela, c'était peu régulier et plutôt exténuant. Mais, ce n'était que pour quelques mois et l'on s'y donnait avec entrain et bonne humeur. Au lendemain de l'incendie, les perspectives indiquaient que ce serait pour plus longtemps et l'on s'y

résignait plus difficilement. Cependant, on ne désespérait pas d'en sortir, M. le curé moins que tout autre.

Il fallait évidemment reconstruire et, pour cela, M. le curé devait d'abord s'entendre avec le corps des marguilliers et des syndics et avec les paroissiens en général. Du 30 janvier au 1er septembre 1898, qu'on note bien ce chiffre, il n'y eut pas moins de vingt assemblées, soit des fabriciens, soit des francs-tenanciers, ou même des locataires, qu'on appela à fournir leur quote-part, qui se tinrent dans les salles de l'hospice sous la présidence du curé. Les plus importantes furent : celle du 27 février, à laquelle M. le curé rendit compte publiquement de toute son administration depuis dix-sept ans ; celle du 2 mai, où les marguilliers et syndics prirent connaissance de la décision des trois arbitres (M. l'abbé Audet, aumônier de Sillery, M. l'architecte Berlinguet, de Québec, et M. le chanoine Décary, de Saint-Henri-de-Montréal) au sujet du concours qui avait été ouvert aux architectes catholiques de Montréal pour la reconstruction des édifices religieux, et d'où, entre quinze ou vingt concurrents, M. l'ingénieur-architecte Emile Vanier sortit vainqueur ; celle enfin du 8 août, où les fabriciens et les francs-tenanciers décidèrent d'organiser d'abord une souscription publique pour subvenir aux frais de reconstruction, puis, si



La deuxième église (1903-1911)

cette se
faisant,
pouvoir
pour la
du 8 ao
Olivier
trois an
Martine
Bient
montan
obtient
"répar
officielle
mention
tôt com
MM. le
On av
partie,
l'abside
Sacré-C
voyait
tère con
était au
tions av
de plus
cultés.
Bruchés

cette souscription ne donnait pas un résultat satisfaisant, de demander à la Législature de Québec le pouvoir de prélever une nouvelle "répartition", pour laquelle, le cas échéant, à cette même assemblée du 8 août, on désigna, comme futurs syndics, MM. Olivier Vallières, Joseph Lauzon et Edouard Roy (les trois anciens) et MM. Alexandre Germain, Onésime Martineau et Noé Leclair.

Bientôt, la souscription n'ayant pas atteint le montant voulu, on s'adressa à la Législature et l'on obtint un "bill" (le "bill" 42) autorisant une "répartition" de 115,000 piastres et nommant officiellement syndics les six paroissiens plus haut mentionnés. Les constructions nouvelles furent aussitôt commencées. Deux ans plus tard, le 5 août 1901, MM. les syndics rendaient compte de leur gestion. On avait sans doute construit, au moins en grande partie, une vaste église (avec une belle chapelle dans l'abside pour remplacer l'ancienne chapelle du Sacré-Cœur), surmontée d'un dôme superbe qui se voyait de loin. On avait aussi construit un presbytère convenable, bien que trop sombre, attaché qu'il était au flanc de l'église. Mais le coût de ces constructions avait dépassé les prévisions. Ce fut l'occasion de plus d'une discussion et, à la fin, de sérieuses difficultés. Le 1er décembre 1901, Mgr l'archevêque Bruchési venait en personne, accompagné de son

archidiacre, M. le chanoine Archambeault, présider une assemblée des fabriciens. On voulait emprunter, au nom de la fabrique, 60,000 piastres — les 115,000 de la “ répartition ” étant épuisées — pour terminer les travaux. Mgr l'archevêque n'autorisa qu'un emprunt de 30,000.

Quoi qu'il en soit de ces difficultés financières, que les circonstances expliquent, le presbytère, le soubassement et, un peu plus tard, l'église elle-même étaient construits et élevés à la gloire de Dieu. Le 30 novembre 1899, M. le curé Auclair et ses vicaires quittaient l'hospice pour aller habiter le nouveau presbytère. Le 24 mai 1901, on put commencer à dire les messes et à faire les autres exercices du culte dans le soubassement. Ou eut, la veille au soir, un concert sacré et une conférence du Père Louis Lalande qui fit salle comble. Au matin du 24 mai, Mgr Racicot officia dans la nouvelle chapelle souterraine. Enfin, deux ans après, le 25 juin 1903, avait lieu l'inauguration de l'église reconstruite sur les ruines de celle qu'avait consumée l'incendie du 29 janvier 1898. On y avait dit la première messe le jour de Noël 1902. Quatre évêques et plus de cent cinquante prêtres assistaient à cette inauguration de juin 1903, qui coïncidait avec la célébration de la fête nationale à Montréal, et la pose, devant la cathédrale, du monument de Mgr Bourget par Philippe Hébert,

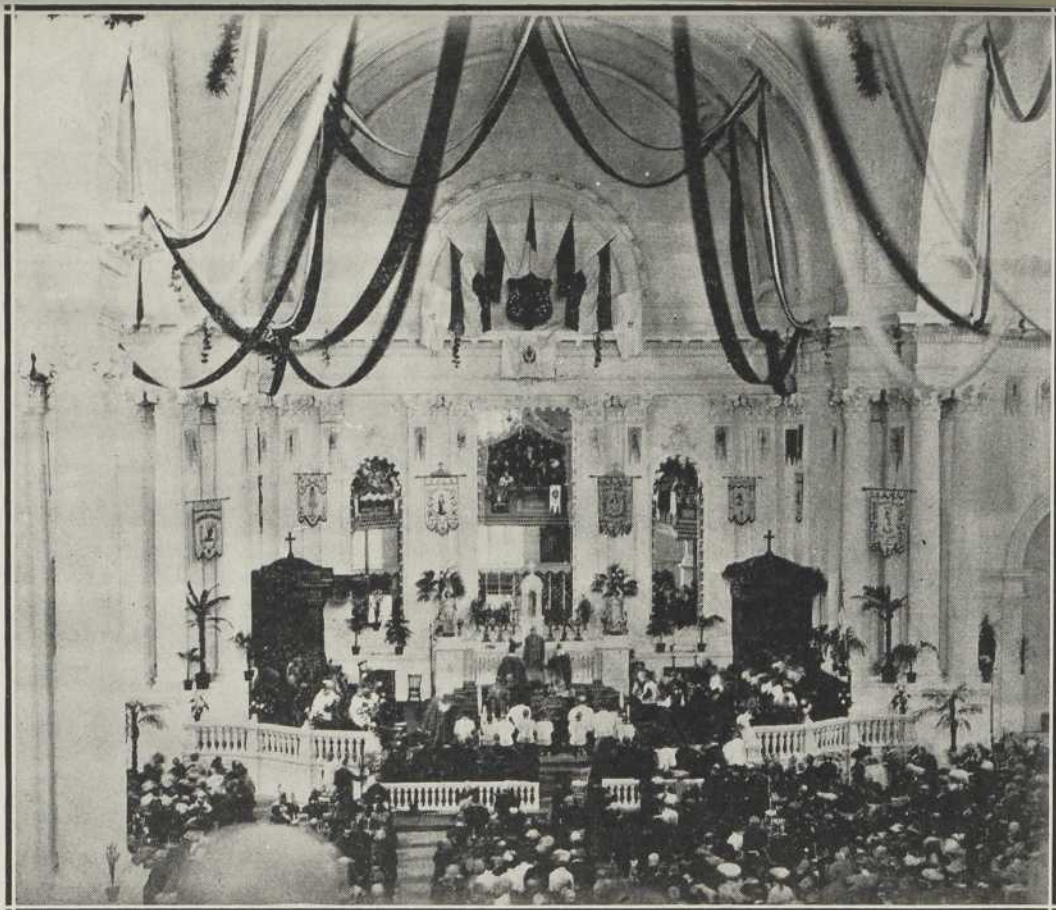
Mgr Bruchési présida à la bénédiction solennelle du nouveau temple de Saint-Jean-Baptiste. Mgr l'archevêque Langevin, de Saint-Boniface, prononça un éloquent sermon sur la fête nationale. Mgr Lorrain, évêque de Pembroke, célébra la messe pontificale. Le soir, un banquet avait lieu dans la grande salle du "Montagnard" (coin Duluth et Saint-Hubert). Trois mille cinq cents convives se pressaient autour des tables. Il y eut de nombreux discours. "Celui du curé Auclair et aussi ceux des honorables Israël Tarte et Thomas Chapais, écrit la *Semaine religieuse* du 29 juin 1903, nous ont paru se distinguer par l'élévation des pensées et la perfection de la forme."

Le terrain mis à la disposition de l'architecte pour l'église et le presbytère était malheureusement trop restreint. Les reculs n'étaient guère possibles. L'église était là trop près de la rue et le presbytère trop dans l'ombre. Mais, en somme, c'étaient de solides et belles constructions. Le style de l'église était celui de la renaissance italienne (XVe siècle), avec certaines modifications dans la toiture nécessitées par les conditions de notre climat d'hiver. Le dôme, d'architecture romane, qui surmontait l'ensemble, produisait un fort bel effet. Avec ses jubés, cette église pouvait loger 3,200 personnes assises. La chapelle absidiale, qui se prolongeait en amphithéâ-

tre derrière le chœur, disposait de 900 places. Cette chapelle était séparée de l'église par un châssis ou écran mobile. Au-dessous, on avait aménagé une grande salle de réunion. Le chœur rappelait, de loin naturellement, celui de la Madeleine à Paris. L'édifice, dans son ensemble, avait la forme d'une croix latine. Il mesurait (à l'extérieur) 253 pieds en longueur et 83 de largeur (160 au transept), et, de la base au sommet de la croix en fer forgé qui dominait le dôme, 197 pieds en hauteur. La hauteur de la nef (à l'intérieur) était de 68 pieds.

Une fois qu'on fut entré dans la nouvelle église, en 1903, et les années suivantes, la vie paroissiale reprit son cours normal avec les exercices du culte réguliers. Les paroissiens s'en montraient naturellement très heureux. Le curé et ses vicaires l'étaient peut-être davantage. L'ancien état de chose comportait tant d'inconvénients ! On se sentait maintenant plus à l'aise et il semblait qu'on pouvait servir le bon Dieu avec plus de dignité.

En 1903, également, la paroisse de Sainte-Agnès, pour les catholiques de langue anglaise, fut régulièrement constituée. Father Casey, qui était vicaire à Saint-Jean-Baptiste depuis 1894, en fut nommé le premier curé, et il alla construire son église sur la rue Saint-Denis, au coin de la rue Duluth. Beaucoup d'étrangers, en ces dernières années, étaient venus s'é-



L'intérieur de la deuxième église (1903)

tablir sur
et dans
Et pour
curé Au
populat
caires s
dans l'ex
tantôt l
seuleme
roissial
qui app
nuait, e
constru
spéciale
premier
Le 1
Auclair
fondate
Sœurs d
garder p
Pendan
c'était
Certes,
que sa
fois, con
temps s
ceux qui

tablir sur la paroisse, en particulier, rue Saint-Laurent et dans les rues voisines, nombre de familles juives. Et pourtant, on peut affirmer que les paroissiens du curé Auclair ne diminuaient point. Au contraire, la population augmentait sans cesse. De nouveaux vicaires succédaient aux anciens pour aider le curé dans l'exercice du saint ministère. Nous en donnerons tantôt la liste complète de 1898 à 1910. Retenons seulement, pour l'instant, que jamais le ministère paroissial n'avait été plus absorbant. Le curé Auclair, qui approchait maintenant de la soixantaine, continuait, en dépit de ses nombreuses affaires, de ses constructions, des charges qu'il avait assumées, spécialement pour maintenir son hospice, d'être le premier debout, et, tout le jour, tout à tous.

Le 14 octobre 1899, la propriété de l'hospice Auclair avait passé, c'est vrai, des mains de son fondateur, à celles de ses premières gardiennes, les Sœurs de la Providence. Mais le fondateur avait dû garder pour lui-même une grosse partie de la dette. Pendant cinq ans, de 1894 à 1899, légalement, c'était le curé tout seul qui était responsable. Certes, on l'avait aidé et l'histoire se doit d'affirmer que sa paroisse s'était montrée généreuse. Toutefois, comme il arrive souvent, le zèle des premiers temps s'était à la longue ralenti. Quelques-uns de ceux qui avaient promis telle souscription déterminée

oublèrent de remplir leur promesse ou se trouvèrent dans l'impossibilité de le faire. D'autre part, certaines sources de revenus, sur lesquelles le curé comptait, manquèrent à un moment donné. Par exemple, Mgr l'archevêque défendit vers ce temps-là la tenue des " bazars ", dont le curé Auclair avait coutume de faire, chaque année, des succès de 8,000 à 10,000 piastres. Monseigneur avait ses raisons, sans doute. Mais ce n'en fut pas moins une perte pour le curé. Les Sœurs de la Providence, en acceptant par contrat, la propriété de l'hospice en octobre 1899, ne pouvaient pas en justice accepter la charge de toute la dette. Le curé le comprenait parfaitement. Quand même, le fardeau de cette dette lui resta lourd, beaucoup trop lourd pour ses épaules. Ce sont là des aventures que connaissent seuls les gens qui ont du cœur ! A ces dettes contractées pour l'hospice, se joignaient, pour le curé, celles qu'il n'avait pu éviter à la fabrique pour mener à terme les constructions et aménagements de l'église et pour lesquels il lui avait fallu emprunter sur billets. Il en fut, à la fin, accablé. Ce qu'il en a subi de tourments, le pauvre et cher curé, avec ces échéances de billets tant pour l'hospice que pour l'église ! Il a laissé de belles œuvres à Saint-Jean-Baptiste, oui ! Mais nous savons mieux que personne qu'elles lui ont coûté bien cher. Elles lui ont coûté des peines et des veilles, du travail et

des larmes, et, nous l'avons déjà écrit, la vie elle-même !

Le 11 novembre 1905, il y avait vingt-cinq ans que le curé Auclair était à la tête de la paroisse. Ses paroissiens, les institutions scolaires, le personnel de l'hospice et les diverses sociétés de mutualité, dont il était l'aumônier local, lui firent de belles fêtes, pour ce vingt-cinquième, le lendemain 12, qui tombait un dimanche. A l'issue de la grand'messe solennelle, que le jubilaire chanta lui-même, et après la présentation de l'adresse générale des paroissiens, M. le curé eut la joie et l'honneur de recevoir à sa table, au milieu de nombreux confrères, Mgr l'archevêque de Montréal, qui avait bien voulu demander, pour lui et les siens, au Saint-Père Pie X, une bénédiction spéciale, qu'un cablegramme du cardinal Merry del Val avait apportée la veille, et que Monseigneur communiqua au curé le jour même.

Cinq ans encore, c'est-à-dire jusqu'en décembre 1910, le curé Auclair devait continuer à administrer sa paroisse. Il ne perdait pas courage, malgré les difficultés d'affaires dont nous avons parlé, et, redisons-le une fois encore, il était de bonne heure, chaque matin, à son confessionnal. Mais il était visible, pour ses proches surtout, que ses forces diminuaient. Des influences l'ont alors parfois dominé, qu'il aurait su vaincre autrefois.

En mars 1907, notons-le au passage, l'académie Marie-Rose s'augmentait d'une aile de 105 pieds par 50.

Une magnifique occasion devait s'offrir au curé de manifester encore un coup sa puissance d'action et son prestige sur la masse de ses paroissiens. Ce fut en novembre 1907, lors d'une visite pastorale de Mgr Bruchési à Saint-Jean-Baptiste. Le dévoué pasteur voulut, devant son archevêque, rendre hommage au bon esprit, au zèle et à la générosité du troupeau de fidèles qui lui étaient confiés depuis bientôt trente ans. Il fit, en cette langue chaude et vibrante qui était la sienne, du haut de la chaire, une sorte de revue des œuvres et des activités qui se développaient à Saint-Jean-Baptiste. Ce tableau, qui a été conservé aux archives paroissiales, nous tenons à le mettre, au moins dans sa substance, sous les yeux du lecteur. Il est trop éloquent par lui-même pour qu'il soit besoin d'y ajouter quelque commentaire que ce soit.

“ Dans cette paroisse, Monseigneur, disait le curé Auclair — c'était le 24 novembre 1907 — nous comptons 4,325 familles, dont 13,975 communiant et 4,500 non communiant. L'académie des garçons reçoit 1,134 élèves, que dirigent et instruisent 26 clercs de Saint-Viateur. L'académie Marie-Rose a 330 élèves pensionnaires et demi-pensionnaires, avec

27 religieuses, et l'académie du Sacré-Cœur 885 externes, avec 20 religieuses. Nous avons quelques autres académies, sous la direction de maitresses laïques, qui donnent pleine satisfaction. Dans notre maison de charité (l'hospice Auclair), nous avons 30 religieuses, 51 orphelins, 53 orphelines, 15 vieillards et 43 vieilles femmes. Nos dames de Sainte-Anne sont au nombre de 1200, nos enfants de Marie au nombre de 800, nos hommes congréganistes au nombre de 870, nos dames de charité au nombre de 500, et je ne parle pas de l'apostolat de la prière, ni de la société de tempérance... Nos familles en vue tiennent à honneur d'être recommandables sous tous les rapports... Pour le reste, combien nombreuses sont les âmes bonnes, généreuses, bien chrétiennes!.. Tout en me défendant de pécher par ostentation, laissez-moi vous dire, Monseigneur, que du 1er novembre 1906 au 1er novembre 1907, nous avons distribué 175,000 communions, soit 14,583 par mois. Sans doute tout n'est pas parfait. Il y a parmi nous des souffrants et des imprudents du point de vue moral. Mais, par la croix du Christ, j'ai confiance qu'ils se relèveront !..."

Mgr l'archevêque écrivit, ce jour-là, de sa main, au cahier des archives, entre autres lignes, celles que voici : " Le témoignage rendu publiquement par M. le curé à l'esprit et à la générosité de ses paroissiens

nous a été un sujet de grande consolation. Les institutions et les œuvres de cette paroisse parlent du reste éloquemment du zèle du pasteur et des fidèles. Nous avons vu séparément les enfants, au nombre de plus de deux mille, les jeunes filles de la congrégation et les dames de charité... Dans l'assemblée régulière des marguilliers anciens et nouveaux, tenue au presbytère, nous avons approuvé les comptes de la fabrique jusqu'au 31 décembre 1906...

Pendant trois ans encore, la vie paroissiale se continua, sous la direction du curé Auclair, pleine d'activité sans doute, mais sans qu'aucun événement saillant en marquât la suite régulière. Soudain, le 18 décembre 1910, à 64 ans, le curé était frappé de paralysie, et, bientôt, transporté à l'Hôtel-Dieu.

Au cours de ces douze ans de la seconde période de son administration, c'est-à-dire de 1898 à 1910, outre les six syndics et les anciens marguilliers déjà nommés, M. le curé Auclair eut pour l'assister dans la gérance des affaires, comme marguilliers comptables, MM. Pierre Terrault (1899), Edouard Beaudry (1900), Godefroy Pelletier (1901) Alexandre Hogue (1902), Noé Leclair — déjà syndic (1903), Pierre Bédard (1904), Pierre Forget (1905), Onésime Martineau — déjà syndic (1906), François-Xavier Pâquet (1907), Ferdinand Sanche (1908), Georges Meunier (1909) et Alfred Labelle (1910). En 1910,

avec M. Labelle, les deux autres marguilliers du banc étaient MM. Auguste Brunet et Louis Lachapelle.

Lors de l'incendie de 1898, nous l'avons dit plus haut, nous étions six vicaires, MM. Gauthier, Casey, Préfontaine, Piette, Guay et nous-même. Sont venus après nous, pour la période qui s'arrête à 1911, MM. Jean-Baptiste Latour (1899-1904), Jérémie Gagnon (1901-1902), Mathias Desrosiers (1901-1903), André Plante (1901-1906), Armand Paiement (1902-1913), J.-J. Dufort (1904-1906), Charles de Lamirande (1905-1917), Eustache Paré (1905-1913), Euclide Chagnon (1906-1908), Louis Laporte (1907-1910), J.-O. Maurice (1909-1910), J.-A. Lefebvre (1910-1912). En décembre 1910, quand M. le curé Auclair tomba malade, ses vicaires étaient MM. Armand Paiement, Eustache Paré, Charles de Lamirande et J.-A. Lefebvre. En plus, M. l'abbé Charles Rosconi, retiré chez sa mère sur la paroisse depuis 1908, exerçait le ministère à l'église pour la prédication et pour les confessions.

Soudainement terrassé par un mal qui ne pardonne pas, le pauvre curé le fut en un sens doublement, parce qu'il avait conscience qu'il laissait bien des choses en souffrance et bien des difficultés à régler. Ce n'est pas ici le lieu de les détailler toutes. Nous avons déjà laissé entendre qu'il n'avait plus son

énergie d'autrefois et que, par ailleurs, de lourdes responsabilités s'étaient imposées à lui, soit pour l'achèvement de l'église, soit pour le paiement des dettes de l'hospice. Ajoutons que des procès coûteux étaient venus compliquer la situation, le procès Dufort par exemple. Ce sont sans doute ces soucis et ces sollicitudes qui l'avaient épuisé.

Deux mois après cette attaque de paralysie du 18 décembre 1910 qui l'avait conduit à l'hôpital, exactement le 18 février 1911, M. le curé Auclair se voyait forcé de donner sa démission de curé à Mgr l'archevêque. Le même jour, Mgr Bruchési lui écrivit ces lignes consolantes : " Monsieur le curé — La maladie par laquelle Dieu vous éprouve vous oblige à vous retirer du saint ministère. En acceptant cette démission, que vous m'offrez aujourd'hui, je me fais un devoir de rendre hommage au zèle que vous avez déployé pendant si longtemps dans la paroisse de Saint-Jean-Baptiste. C'est là, assurément, que se sont dépensées vos forces. Vos ouailles vous accompagneront dans votre retraite de leur reconnaissance et de leurs prières. Pour moi, je vous bénis avec effusion. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous consoler dans vos épreuves et vous aider dans la situation pénible où vous vous trouvez..."

Le 22 décembre, Monseigneur avait nommé M. l'abbé Paiement desservant de la paroisse pendant

la maladie du curé. Le 29, sept jours après, il nommait M. l'abbé Rosconi administrateur de la fabrique avec droit de présider les assemblées des marguilliers. Ce que ces deux prêtres au cœur plein de zèle ont fourni de généreuse activité, dans leur administration respective, en ces tristes et délicates circonstances, Dieu seul le sait ! Nous n'insistons pas.

Nous tenons à ajouter, car c'est justice, que MM. les marguilliers et syndics surent comprendre, eux aussi, à de rares exceptions près, la situation et qu'ils témoignèrent tous magnifiquement leur gratitude et leur reconnaissance au curé malade.

Les principaux curés de Montréal, à la demande de Mgr l'archevêque, vinrent en aide, d'autre part, d'une façon efficace, au règlement des affaires personnelles du curé démissionnaire.

Après quelques semaines passées à l'Hôtel-Dieu, M. le curé Auclair s'en alla vivre, ou plutôt se survivre, et puis mourir, chez son frère, l'abbé Zéphirin Auclair, à Saint-Polycarpe-de-Soulanges. Il vécut là huit à neuf mois et décéda le 11 décembre 1911. Certes, il y fut entouré des soins les plus affectueux. Mais il y a quand même largement souffert : il a souffert de son inactivité forcée, il a souffert de l'état de gêne et de pauvreté réelle auquel il était personnellement réduit, il a souffert des ingratitude et des duretés que, comme tous les bienfaiteurs, il récoltait

abondamment, il a souffert surtout, parce qu'il n'avait pas eu le temps de payer toutes ses dettes et parce qu'il craignait qu'on perdît peut-être de l'argent pour avoir eu confiance en lui. C'est cela, exactement, qui a aidé la paralysie à faire vite son œuvre de destruction. Ce fut une grande épreuve ! Il vint un jour où elle s'intensifia encore, cette épreuve. Le 27 juin 1911, l'église de Saint-Jean-Baptiste, qui lui avait coûté tant de veilles et de peines, brûlait. Il l'apprit, au fond de sa retraite, par le téléphone d'un journaliste. Ce qu'il pleura ce soir-là !

Enfin, car ce fut une délivrance, le 11 décembre 1911, une seconde attaque de paralysie le conduisait au tombeau. Ses funérailles eurent lieu à Saint-Polycarpe, sous la présidence de Mgr Émard. Mgr Émile Roy représentait Mgr l'archevêque Bruchési. M. le curé Forbes, de Saint-Jean-Baptiste, vint, en train spécial, avec un grand nombre de ses paroissiens, rendre les derniers hommages à son prédécesseur. L'assistance était considérable et comprenait beaucoup de prêtres. Il n'y eut pas d'oraison funèbre. Il n'en était pas besoin. C'est à Saint-Polycarpe également, sous le chœur de l'église, que le regretté curé Magloire Auclair dort son dernier sommeil. Quatre ans plus tard, en avril 1916, son frère, M. le curé Zéphirin Auclair, se couchait dans la mort à côté de

lui. Devant l'autel de la Vierge, sur le mur de la vieille église, un modeste marbre conserve leur souvenir à tous deux.

Quelques jours après la mort de l'ancien curé de Saint-Jean-Baptiste, dans la *Semaine religieuse* de Montréal, Mgr Dauth écrivait : " On se rappellera longtemps l'inlassable activité de ce prêtre dévoué, ses entreprises nombreuses, ses multiples initiatives, ses remarquables talents, servis par une rare endurance physique, l'ardeur de son tempérament, son obligeance si serviable à tous, son aimable hospitalité, sa parole facile, impétueuse, qui trouvait comme naturellement les accents de la véritable éloquence."

Dans le *Bulletin paroissial* de Saint-Jean-Baptiste, livraison de janvier 1912, on a écrit : " C'est de partout que nous sont venus des témoignages de piété filiale envers le cher défunt — père de toute la génération paroissiale, créateur et vivificateur de toutes les œuvres de Saint-Jean-Baptiste, mort à la peine, victime de son zèle, victime de son grand cœur. Les communautés religieuses, les écoles, les associations pieuses et de bienfaisance de la paroisse ont immédiatement produit une gerbe très abondante de grand'messes pour son âme, de sorte que, pendant au moins un an, chaque semaine, il y aura une ou deux messes qui seront célébrées, en la paroisse, à ses intentions. Environ cent cinquante personnes de

Saint-Jean-Baptiste se sont fait un devoir d'aller assister à ses funérailles à Saint-Polycarpe. Dès que la rubrique le permit, après l'inauguration de la crypte, le mercredi 3 janvier, la paroisse entière de Saint-Jean-Baptiste se réunit pour prier et communier au service solennel que la fabrique fit chanter comme un bien faible tribut de la reconnaissance générale. . . .”

Au bas du portrait-souvenir qu'on distribua dans notre famille et à quelques intimes, nous avons écrit nous-même : “ Il a aimé les œuvres de Dieu et s'y est dévoué sans compter. Fondation de paroisse, construction d'église et d'école, organisations de tout genre, érection d'un hospice qui porte son nom . . . tout lui avait réussi jusqu'au terme de sa longue carrière ! Mais, à la fin, Dieu a voulu que sa force vacille, que sa voix se taise, que son bras se paralyse. Ses travaux et ses œuvres restent, mais lui est mort écrasé par la douleur. Dans le silence de sa retraite, il a mêlé ses larmes avec ses prières. Dieu, qui est juste, l'aura reçu en sa miséricorde, parce qu'il fut pieux et bon pour les pauvres. Le premier par droit d'aïnesse de tous les orphelins qu'il a secourus, j'ai le droit et le devoir de le dire très haut en le recommandant aux prières de ceux qui l'ont aimé.”

CHAPITRE V

Administration de Mgr Forbes

1911-1913

Mgr Joseph-Guillaume Forbes, le doux, pieux et sympathique évêque de Joliette, a administré, en qualité de curé, la paroisse de Saint-Jean-Baptiste, de mars 1911 à octobre 1913. La démission du curé Auclair portait la date du 18 février 1911. La nomination de M. Forbes, alors curé de Sainte-Anne-de-Bellevue, est du 25 du même mois. Mais celui-ci n'arriva à Saint-Jean-Baptiste que le 5 mars. D'autre part, élu évêque de Joliette le 6 août 1913, Mgr Forbes continua à remplir ses fonctions curiales à l'église de la rue Rachel, bien que son successeur, Mgr Dubuc, eût été nommé le 12 août, jusqu'aux premiers jours d'octobre, alors qu'il partit pour Joliette, où il fut sacré, le 9, par Mgr l'archevêque Bruchési.

L'évêque de Joliette n'a donc passé que deux ans et demi à Saint-Jean-Baptiste. Il a eu quand même le temps d'y faire beaucoup de bien et il y a laissé un

profond souvenir. C'est là qu'il a célébré, du 29 mai au 1er juin 1913, en même temps que son frère aîné, le Père Jean Forbes, des Pères Blancs — lui aussi élevé depuis à l'épiscopat avec le titre d'évêque de Vaga, coadjuteur de l'Ouganda — alors supérieur de la maison de Québec, ses noces d'argent sacerdotales, cependant que leurs vénérables parents, M. et Mme John Forbes, fêtaient leurs noces d'or de mariage. Mgr de Joliette est resté attaché à son ancienne paroisse. Il y revient de temps en temps, chez son successeur, Mgr Dubuc, quand il est de passage à Montréal. Ses paroissiens de naguère sont toujours heureux et fiers de le revoir parmi eux. Ils se rendent compte, en effet, que c'est, pour leur paroisse et pour eux-mêmes, un grand honneur d'avoir possédé comme curé, quelques années, ce très digne évêque.

A ces fêtes d'argent et d'or de mai 1913, auxquelles nous venons de faire allusion, et dont nous reparlerons, Mgr Bélanger, curé de Saint-Louis-de-France et ancien vicaire de Saint-Jean-Baptiste, qui prononçait le sermon de circonstance, eut l'heureuse quoique un peu audacieuse idée de rapprocher le nom du défunt curé Auclair de celui de saint Paul et le nom du curé Forbes de celui de saint Jean ! Sans doute, les apôtres immédiats du Christ sont toujours des modèles que nous ne pouvons imiter que de loin. Mais il nous semble que Mgr le curé de Saint-

Louis-de-France était vraiment dans la note juste en faisant ce double rapprochement. Le curé Auclair avait bien quelque chose, en effet, de l'activité et du zèle de l'apôtre des gentils. Et il est encore plus certain que l'action douce et pénétrante du curé Forbes à Saint-Jean-Baptiste fut celle d'un ami par excellence — tel le disciple au cœur pur — de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Nommé à Saint-Jean-Baptiste le 25 février 1911, M. le curé Forbes, nous l'avons dit, prit possession de sa nouvelle paroisse le 5 mars suivant. Il y arrivait précédé d'une haute réputation de piété et de zèle. Un simple coup d'œil sur la carrière qui avait jusqu'alors été la sienne en fait voir le pourquoi. Les deux évêques Forbes sont nés tous les deux — Mgr Jean, le 10 janvier 1864, et Mgr Guillaume, le 10 août 1865 — à l'île Perrot, près de Vaudreuil, du mariage de John Forbes, cultivateur, et de Octavie Léger. Les Forbes sont d'origine écossaise, mais c'est une famille devenue absolument canadienne. Leur ancêtre, originaire de Glengarry en Écosse, vint au Canada en 1758 et combattit sous les ordres de Wolfe. Il se maria plus tard à la Rivière-du-Loup et vint s'établir dans le voisinage du Glengarry du Canada, à Saint-Andrew-East, en haut de Vaudreuil. C'est l'un des fils de celui-là, le grand-père des deux évêques, qui se fixa à Vaudreuil même, en 1812.

Il épousa une canadienne. Son fils, le père des évêques, M. John Forbes, marié à une canadienne lui aussi, prit une terre à l'île Perrot. Notons encore que les Forbes d'Écosse étaient de noble lignée et qu'ils avaient leurs armoiries. Leur devise était *salus per Christum*. C'est le motto que Mgr de Joliette a voulu mettre, en exergue, au bas de ses armes épiscopales.

Il y a quarante ans, au collège de Montréal, les deux frères Forbes — John et Willie, comme nous disions alors — modestes écoliers sortis de l'école du Plateau, car leurs parents s'en étaient venus demeurer assez tôt dans la grande ville, appartenaient à la même classe et se disputaient amicalement les premières places, les prix et les couronnes. Ils étaient bien édifiants tous les deux. On nous les proposait comme des modèles et ils le méritaient. Au seuil du grand séminaire, ils se séparèrent. John partit pour l'Afrique, où il se fit Père Blanc. Willie, lui, fit toute sa cléricature à Montréal, où il fut ordonné prêtre, dans la chapelle de Nazareth, par Mgr Fabre, le 17 mars 1888. Le *Collège canadien* de Rome ouvrait ses portes, cette année-là, et, avec ses confrères, MM. Barcelo, Borduas et Langevin, l'abbé Forbes paraissait tout désigné pour faire partie du premier contingent de jeunes prêtres que leurs talents et leurs succès indiquaient aux choix des

supérieurs pour un séjour d'études dans la ville éternelle. Mais Mgr Fabre avait besoin d'un "sujet" pour la mission iroquoise de Caughnawaga, où il fallait un assistant au bon Père Burtin, et il en parla dans l'une de ses lectures spirituelles au grand séminaire. L'abbé Forbes s'offrit spontanément pour ce ministère plutôt modeste. Son offre fut acceptée et, après quelques semaines de ministère à Saint-Clet, il s'en allait vicaire auprès du Père Burtin. Pas plus que son frère parti pour l'Afrique, il n'avait l'air de s'acheminer vers l'épiscopat... Aujourd'hui, ils sont évêques tous les deux !

Pendant quinze ans, de 1888 à 1903, comme vicaire d'abord, puis comme curé, M. l'abbé Forbes fut missionnaire à Caughnawaga. Il a beaucoup aimé ces descendants des vaillants Iroquois d'autrefois, dont la peau a pu rester rouge, mais dont les esprits et les cœurs se sont changés à la lumière de l'Évangile. Il s'est dévoué pour eux jusqu'à composer dans leur langue un important livre de prières et plusieurs almanachs. De leur côté, ses chers sauvages l'ont beaucoup aimé. Ils lui avaient donné, comme c'est la coutume dans leur tribu, un nom d'adoption, *tehoni-koukrathe*, ce qui se traduit par *esprit clair*. Ils n'ont jamais pensé à le "rebaptiser", car alors ils auraient volontiers ajouté, nous a-t-on dit, un autre vocable qui aurait signifié *bon cœur* ! En 1903, à la grande

peine de ses fidèles Iroquois, Mgr Bruchési nommait M. l'abbé Forbes à la cure de Sainte-Anne-de-Bellevue, où il a passé huit ans, et où, également, son souvenir est resté en bénédiction. Enfin, en 1911, nous avons vu qu'il succédait au curé Auclair à Saint-Jean-Baptiste.

La succession était lourde et un grand malheur, l'incendie du 27 juin 1911, devait bientôt l'alourdir encore. Ainsi que nous l'avons franchement exposé au chapitre précédent, la situation financière de la fabrique de Saint-Jean-Baptiste était à ce moment plutôt compromise. Généreusement, les marguilliers et syndics, sous l'administration transitoire de M. l'abbé Rosconi, et d'après les directions de Mgr Martin, l'archidiacre du diocèse, avaient accepté d'y faire face. Mais ce fut M. le curé Forbes qui dut surtout s'atteler à la besogne, si l'on peut ainsi dire.

On devait une forte somme et des travaux étaient encore en cours ; des orgues par exemple étaient en construction chez les MM. Casavant à Saint-Hyacinthe. Tout cela nécessitait des pas et des démarches. Le 7 mai, le nouveau curé pouvait annoncer au prône que les nouvelles orgues seraient bientôt installées. Elles le furent, en effet, et on les inaugura, par un grand concert, le dimanche soir 25 juin. Le surlendemain, 27, dans la nuit, la foudre mettait le feu à l'église et, comme naguère en janvier 1898, en

quelques heures, le beau temple, " qui dressait fièrement son dôme sur le plateau le plus élevé de la ville ", était détruit de fond en comble. Cette fois, le presbytère avait été épargné. Mais la calamité n'en était pas moins dure à supporter.

Cet incendie désastreux, le regretté poète Lozeau, qui était un enfant de Saint-Jean-Baptiste, l'a raconté dans l'un de ses *billets du soir* au *Devoir*, qui étaient toujours si prenants, à propos d'un incident assez curieux. L'église, ce soir-là, était encore toute décorée des drapeaux et pavillons dont on l'avait ornée pour les fêtes du 25 juin. Or, sur le haut de la façade centrale, pendant que tout brûlait autour, un petit tricolore battait au vent qui ne brûla pas. Lozeau écrivit : " Le temple flambait ! De la base au faite, ce n'était que tourbillons d'étincelles et colonnes de feu. La coupole croulait par morceaux et la toiture crevait. Par les orifices se ruait en sifflant un affreux vent rouge. D'énormes pièces d'acier, tordues comme des allumettes calcinées, s'effondraient en un fracas horrible... Sous le ciel rose, la fumée large déployait un voile opaque où passaient des tisons incandescents. Tout crépitait épouvantablement... Le brasier éclairait la nuit d'une lueur infernale... La foudre toute seule avait fait cela. Un éclair rapide avait touché le toit et l'église s'anéantissait... Cependant entre deux clochetons latéraux, frôlé par la pous-

sière ardente, le drapeau français battait au vent ! De l'énorme cuve en ébullition montaient des vagues pourpres et jaunes, des lances de flammes aiguës... et le drapeau français battait au vent ! Sur la frénésie du feu que rien n'apaisait... le drapeau français battait au vent ! Aujourd'hui, il n'y a plus que des ruines : dans les clochetons les cloches sont mortes, où était le dôme s'arrondit la coupole des cieux, le silence habite le temple ouvert où les orgues nouvelles avaient hier chanté... mais, comme une espérance dominant la tristesse, seul, entre les clochetons latéraux, joyeux dans la brise qui le rend sonore, sans une brûlure à ses plis triomphants, le drapeau français flotte encore ! ”

C'était là de la poésie, de la belle assurément, et qui ne souffre pas du tout de l'absence de la cadence du vers. C'était joli, certes ! Mais cela ne réglait rien. Le curé et ses marguilliers durent se mettre, eux, en face des réalités, déblayer les ruines, traiter avec les assurances, organiser des offices dans des chapelles temporaires, à l'hospice, à l'académie des Frères, à l'académie Marie-Rose, et puis encore s'occuper des plans à adopter pour reconstruire, et donc tenir assemblées sur assemblées. Quelles corvées !

Les meilleures sympathies furent naturellement offertes, cette fois encore, comme en 1898, aux “sinistrés” de Saint-Jean-Baptiste. Celles qu'adres-

sa à son successeur, du fond de sa retraite de Saint-Polycarpe, le pauvre paralysé qu'était devenu le curé Auclair ne furent pas les moins touchantes. Ne pouvant tenir lui-même une plume, il avait dicté ce qui suit : " Mes plus sincères sympathies dans le malheur qui vous frappe, mon cher curé. Ce beau temple de Saint-Jean-Baptiste, le voici réduit en cendres ! Heureusement, vous avez de bons paroissiens. Ils vous aideront à supporter l'épreuve, comme ils m'ont aidé moi-même jadis... Je n'oublierai jamais ce désastre... Mes pauvres prières sont acquises au pasteur et au troupeau..." De Madrid, où il se trouvait au congrès eucharistique international, Mgr Bruchési manda, lui aussi, ses paternelles condoléances... M. le curé Forbes, à son prône aux diverses messes, dans les chapelles temporaires, répéta le mot de Job : " Dieu l'a permis, que son saint nom soit béni ! " Et tout de suite, comme treize ans plus tôt son prédécesseur, il se mit à l'œuvre. Le 24 décembre, veille de Noël, c'est-à-dire à peine six mois plus tard, Mgr l'archevêque inaugurait la crypte ou chapelle souterraine de la future église.

La grosse affaire c'était celle de la reconstruction de cette église elle-même. Il fallait choisir un architecte, décider quel serait le constructeur général, et, en premier lieu, consolider la dette après qu'on eût

touché les assurances (160,000 piastres). Retenu par les occupations que nécessitaient tous ces règlements d'affaires, M. le curé Forbes ne put faire lui-même, cet automne-là, la visite de paroisse. Ses vicaires s'acquittèrent de cette tâche. Mais il en rendit compte à son prône, comme aussi, à la fin de l'année, de l'état général des finances. Pour une fois, nous voulons ici consigner ces chiffres et ces données, qui, dans les circonstances, avaient une particulière importance. En décembre 1911, il y avait, à Saint-Jean-Baptiste, 3840 familles canadiennes-françaises, avec 13,600 communians et 3,200 non communians. On comptait, en plus, sur le territoire de la paroisse, 322 familles catholiques de langue anglaise (appartenant à Sainte-Agnès), 500 familles protestantes et plus de 600 familles juives. Les recettes de l'année (y compris le montant perçu des assurances, 160,000 piastres, et un emprunt de 50,000) s'élevaient à environ 260,000 piastres, et les dépenses (paiement de dettes et construction) à 207,000 piastres, ce qui laissait en caisse un surplus de 53,000 piastres.

Dès janvier 1912, on s'occupa activement de la reconstruction de l'église. Plusieurs architectes concoururent. Après de nombreux pourparlers, les plans de M. Casimir Saint-Jean furent acceptés (4 août 1912) et le contrat général fut accordé, au prix de 130,000 piastres, à M. Rho (8 décembre

1912), qui s'engagea à terminer les travaux pour le 1er décembre 1914.

Aux marguilliers déjà nommés pendant l'administration du curé Auclair, il faut ajouter ici les noms de MM. Damase Leclair (élu endécembre 1910), Louis Verner (élu en décembre 1911) et aussi Éphrem Renaud (élu en décembre 1912). Disons tout de suite que deux syndics furent aussi élus pendant l'administration du curé Forbes : M. Alexandre Hogue (23 juin 1912), qui remplaçait M. Joseph Lauzon, décédé, et M. Louis Lachapelle (9 février 1913), qui remplaçait M. William Gravel, qui avait lui-même remplacé M. Olivier Vallières.

Outre ces travaux d'administration générale de la paroisse, pour lesquels il était assisté par MM. les marguilliers et syndics, M. le curé Forbes, à Saint-Jean-Baptiste, multiplia ses initiatives. A peine était-il arrivé qu'il créait un *Bulletin paroissial*. Puis, ce fut l'œuvre de la *Goutte de lait*, si importante pour la sauvegarde des petits enfants. En octobre 1911, il établissait, à l'académie des Frères, la *Caisse d'économie scolaire*. Il organisa aussi plusieurs pèlerinages. Enfin, il ne craignit pas de recommander en chaire les œuvres d'intérêt national : celle du *Parler français*, celle du *Sou de la pensée française*, celle du *Monument Cartier* et nombre d'autres.

Le meilleur de son temps, cependant, le dévoué pasteur le donnait au ministère des âmes. Dans ses prônes, dans ses allocutions aux diverses congrégations, au confessionnal, dans son bureau au presbytère, partout et constamment, il était à la disposition de tous. Sa charité était infatigable et son accueil toujours souriant. Il fut particulièrement délicat envers son prédécesseur. On a vu, au chapitre précédent, comment son *Bulletin paroissial* parla du curé Auclair à sa mort. Notons en plus que M. Forbes l'alla visiter malade à Saint-Polycarpe, qu'il assista à ses funérailles avec un important contingent de fidèles de Saint-Jean-Baptiste et qu'il ne perdit jamais une occasion de rendre hommage à sa mémoire devant ses paroissiens. Aussi, quand vinrent les fêtes de son jubilé d'argent sacerdotal, lesquelles se célébrèrent du jeudi 29 mai au dimanche 1er juin 1913, toute la paroisse, ainsi que nous l'avons dit, s'unit-elle à son curé, à son distingué frère, le Père Jean Forbes, qui faisait aussi son jubilé sacerdotal, et à leurs vénérables parents, dont c'était le jubilé d'or de mariage.

Les fêtes, à l'église, dans les académies et à l'hospice, durèrent trois jours. Le dimanche, Mgr l'archevêque Bruchési vint apporter aux jubilaires le précieux témoignage de son affectueuse considération. " Les fêtes de la famille Forbes, disait un journal,

dont la paroisse de Saint-Jean-Baptiste est actuellement témoin, ont un cachet très touchant. Les vénérés époux Forbes célèbrent leurs noces d'or, tandis que leurs deux fils, le curé de Saint-Jean-Baptiste et le supérieur des Pères Blancs à Québec, sont également fêtés à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de leur élévation au sacerdoce. Voilà une famille modèle que le ciel a évidemment bénie ! Le pasteur et le missionnaire, dont l'humilité n'a d'égal que leur zèle pour le salut des âmes, se réjouissent du bonheur de leurs parents, tandis que ceux-ci se complaisent en celui de leurs dignes fils. Nous prions les jubilaires d'agréer nos meilleurs souhaits. *Ad multos annos !*”

Ce pasteur et ce missionnaire, nos lecteurs le savent déjà, ce devaient être bientôt deux évêques du Christ !

Le 6 août 1913, M. le curé Forbes, de Saint-Jean-Baptiste, était élu évêque de Joliette. Il succédait au premier évêque de ce diocèse, Mgr Alfred Archambeault, mort au mois d'avril précédent. Ce fut l'occasion d'une grande joie, dans la paroisse, et tout à la fois d'une grande peine, On se réjouissait de l'honneur fait au pasteur bien-aimé, mais on se chagrinait à la pensée de le perdre. Bientôt, MM. les marguilliers, réunis en assemblée spéciale, décidaient

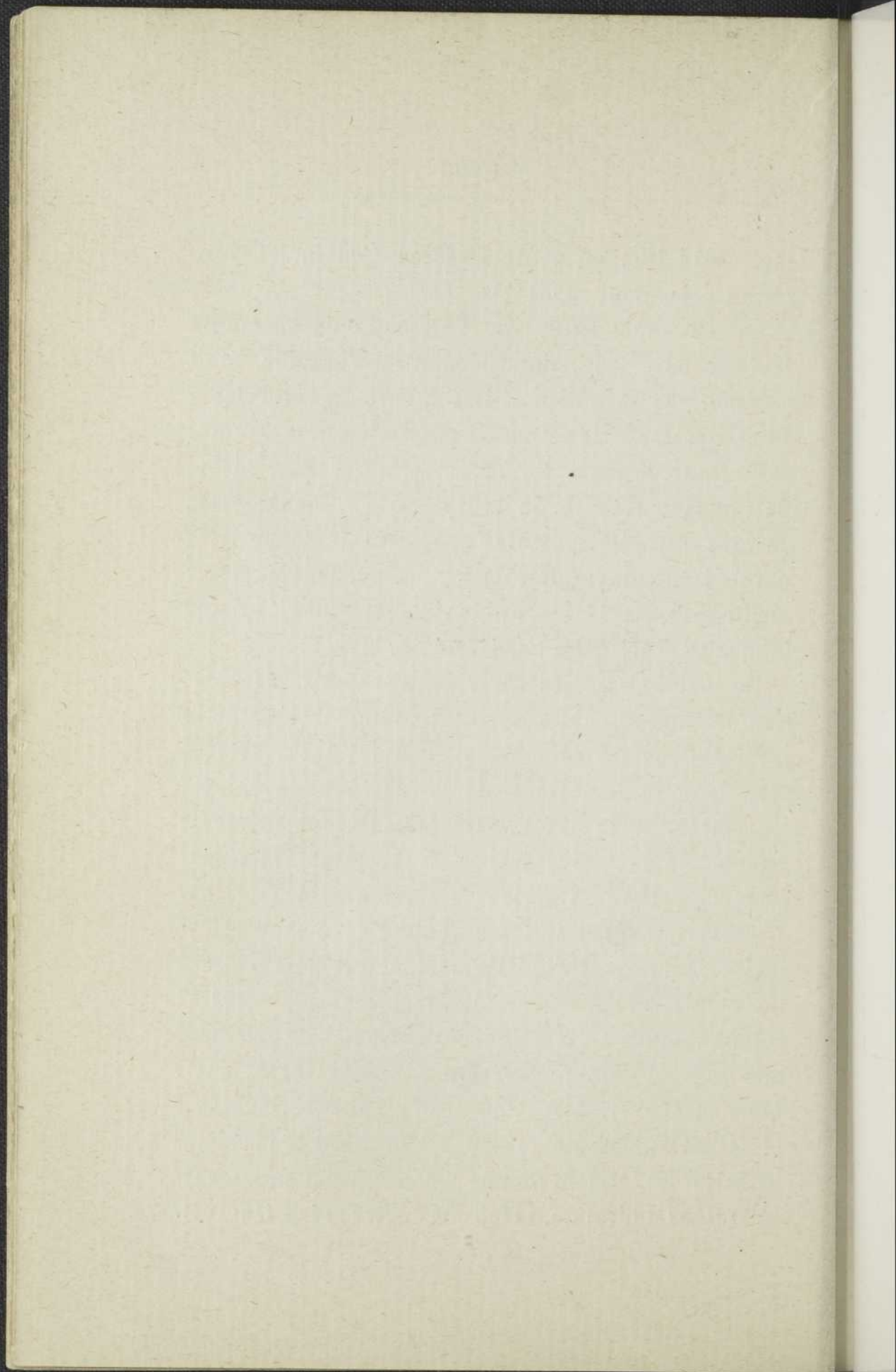
d'offrir à Mgr de Joliette son bâton pastoral ou, si l'on veut, sa crosse d'évêque.

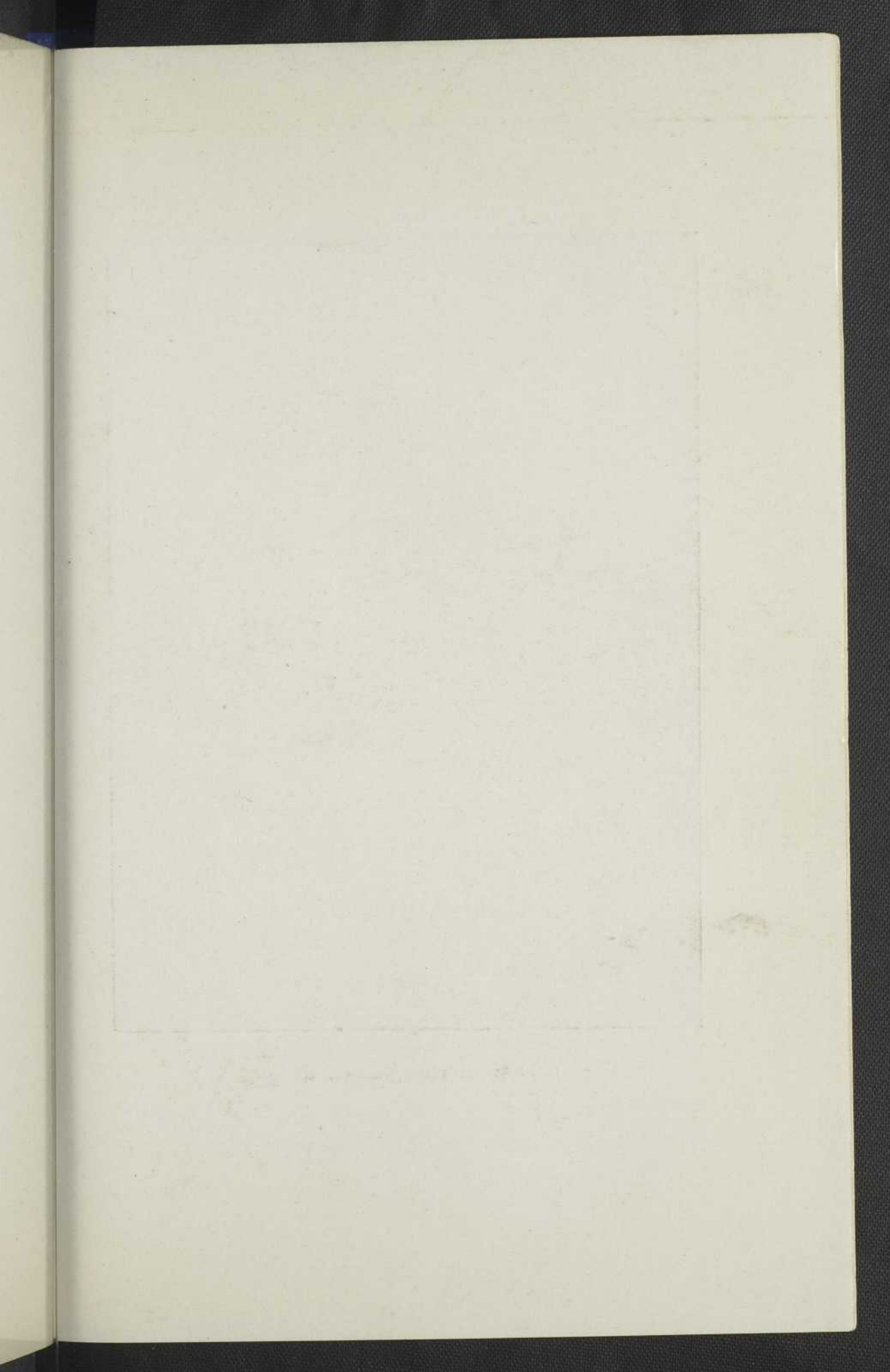
Nous n'avons pas à suivre le nouvel évêque dans sa carrière épiscopale, et c'est ici que doit s'arrêter notre récit, au moment où il quitte Saint-Jean-Baptiste, dont nous racontons l'histoire. Disons seulement que l'ancien curé de l'église de la rue Rachel fut le seul à être surpris de son élection à l'épiscopat. Quand Mgr l'archevêque Bruchési, l'ayant mandé à l'archevêché, lui communiqua qu'il était l'élu du pape Pie X pour le siège de Joliette, le cher curé a raconté " qu'il fut heureux de trouver un siège à sa portée, tant sa surprise était grande". Pour tout le monde, au contraire, rien ne paraissait plus naturel. Le dimanche suivant, l'évêque-élu dut annoncer, au prône, à ses paroissiens, la grande nouvelle. " Mes frères, dit-il, votre curé implore pour sa pauvre personne le secours de vos prières. Une dépêche de Rome, adressée à la délégation apostolique à Ottawa avant-hier, et parvenue hier à l'archevêché de Montréal, lui apporte l'étonnante nouvelle de son élection, par le Saint-Père, au siège épiscopal de Joliette. C'est une grande dignité qui m'échoit. C'est pour moi la plénitude du sacerdoce, l'assimilation aussi parfaite qu'elle peut se concevoir avec le Christ, prêtre, pontife et roi. Mais quelle charge ! Quelle responsabilité pour un homme conscient de son indignité et de sa faiblesse ! Quel besoin pour

moi de la lumière et de la force d'en haut! Mes frères, priez pour moi !”

Le 12 août 1913, M. l'abbé Louis-Alexandre Dubuc, curé de Saint-Clément-de-Viauville, était nommé, par Mgr Bruchési, à la cure de Saint-Jean-Baptiste. Il vint en prendre possession dans les derniers jours de septembre. Le 8 octobre, Mgr Forbes partait pour Joliette, où il fut sacré le 9. Il emportait, en plus du bâton pastoral que lui avaient offert ses paroissiens comme don de joyeux avènement, leurs meilleurs vœux et leurs plus sincères souhaits d'une longue et fructueuse carrière épiscopale.

En arrivant à Saint-Jean-Baptiste en mars 1911, en outre de M. l'abbé Rosconi, administrateur de la fabrique depuis trois mois et qui devait bientôt être le curé fondateur de la paroisse de Sainte-Catherine, M. le curé Forbes, nous l'avons dit, avait trouvé, comme vicaires, MM. Armand Paiement, Eustache Paré, Charles de Lamirande et J.-A. Lefebvre. L'année suivante, l'abbé Paré mourut en pleine jeunesse et l'abbé Paiement fut nommé curé de Sainte-Adèle. Naturellement, d'autres vicaires furent donnés au curé Forbes au cours de ses deux ans et demi d'administration. Ce furent MM. J.-H. Lecourt (1911), J.-A. Paré (1912-1914), A.-O. Boyd (1913) et H. Quesnel (1913). En quittant la paroisse, Mgr Forbes laissait comme vicaires à son successeur MM. De Lamirande, Lefebvre, J.-A. Paré et Quesnel.







La troisième église (1915)

Non
l'abbé
paroiss
dre po
suivan
nu pré
depuis
que n
chons
C'est
délica
nent
excell
leurs
allons
nous

CHAPITRE VI

Administration de Mgr Dubuc

LES DERNIERS DIX ANS

1913-1924

Nommé à Saint-Jean-Baptiste le 12 août 1913, M. l'abbé Louis-Alexandre Dubuc, alors en charge de la paroisse de Saint-Clément-de-Viauville, vint prendre possession de sa nouvelle cure le 29 septembre suivant. L'actuel curé de Saint-Jean-Baptiste, devenu prélat le 30 avril 1919, administre donc la paroisse depuis au delà de dix ans. C'est cette dernière décade que nous avons maintenant à raconter. Nous touchons là à l'histoire immédiatement contemporaine. C'est toujours, nous ne l'ignorons pas, une matière délicate à traiter. Les Livres Saints nous préviennent qu'il ne sied pas de trop louer les vivants, si excellentes que soient leurs œuvres. Celles-ci, d'ailleurs, aux yeux de tous, parlent d'elles-mêmes. Nous allons en conséquence, pour la suite de notre récit, nous borner à exposer, le plus fidèlement que nous

le pourrons, et très succinctement, les faits et les œuvres de ces derniers dix ans, en laissant aux historiens de l'avenir de les apprécier selon leurs mérites.

Comme ses quatre prédécesseurs à l'église de la rue Rachel, le fait vaut d'être souligné, Mgr le curé Dubuc est un fils de cultivateur. Son père Louis Dubuc, frère de l'ancien Mgr Dubuc fondateur de l'orphélinat Saint-Arsène, avait sa terre à Longueuil, sur les confins de Boucherville, au bord de notre grand fleuve. Il avait épousé Elisa Sicotte. Ils sont morts tous les deux et leur riche propriété est devenue celle de leur unique fils. C'est là, à Longueuil, que Mgr Dubuc est né le 8 avril 1864. Il fit ses études classiques au séminaire de Saint-Hyacinthe et sa cléricature au grand séminaire de Montréal, où il reçut la prêtrise, des mains de feu Mgr Antoine Racine, le 22 décembre 1888.

Homme de talent, doué d'un sens pratique remarquable, naturellement distingué de manières et d'un commerce agréable, il fut très vite, jeune, entendu en affaires, ayant personnellement à gérer une administration importante. Au reste, appliqué à son devoir et à bien remplir ses fonctions sacerdotales, il n'a pas tardé à attirer l'attention de ses supérieurs ecclésiastiques qui lui ont, à maintes reprises, nous

le verrons tantôt, manifesté leur confiance. Il a à peine 60 ans, et sa carrière est déjà bien remplie.

M. l'abbé Dubuc a d'abord été vicaire à Saint-Vincent-de-Paul (Montréal), sous l'ancien curé Lavallée, cinq ans (1888-1893), puis aumônier du Mont-LaSalle (Montréal) un an (1893-1894) et enfin chapelain de la maison-mère des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie (Hochelaga) cinq ans (1894-1899). En 1899, à 35 ans, il acceptait la tâche, toujours rude, de curé fondateur d'une paroisse, celle de Saint-Clément-de-Viauville. Il a passé là quatorze ans (1899-1913). Il y a bâti la première chapelle, le presbytère, un collège, et deux grandes écoles. Il était à construire l'église actuelle de Saint-Clément, construction nécessitée par les développements rapides de cette jeune paroisse, quand, au cours de l'été de 1913, Mgr l'archevêque Bruchési le nomma, pour succéder à Mgr Forbes, à la cure de Saint-Jean-Baptiste. Il avait juste 49 ans.

Entre temps, M. l'abbé Dubuc avait continué d'étudier et s'était tenu au courant. En 1896 et en 1904, il avait fait deux fois le voyage d'Europe. En 1904, il assistait au congrès marial de Rome et prolongeait ses pérégrinations jusqu'en Terre Sainte. Précédemment, en 1896, il servait de secrétaire au regretté Mgr Fabre, qui dut, cette fois, interrompre sa course, pour revenir, malade, mourir à Montréal

à la fin de cette même année. Ce souvenir d'avoir été le dernier compagnon de voyage du bon Mgr Fabre compte, nous le savons, dans la vie de Mgr Dubuc. Ajoutées à ses études personnelles, ses observations de voyageur avaient enrichi ses connaissances, cultivé son goût et affiné son sens artistique. Personne mieux que lui, semble-t-il, n'était préparé à la besogne de constructeur qui l'attendait à Saint-Jean-Baptiste.

Mgr Forbes, nous l'avons vu, avait généreusement travaillé pour relever de ses ruines l'église incendiée en juin 1911. D'importantes décisions avaient été prises pendant son administration par le conseil de fabrique, et les choses étaient bien en train. Mais, en fait, on était encore, rue Rachel, en présence d'un monceau de décombres. " Arrivé chez nous, disait à Mgr Dubuc, dans un discours public, en une circonstance solennelle dont nous aurons à parler, l'un des marguilliers de la paroisse, M. l'avocat Julien, il vous fallut sans tarder faire face à la tâche. Les plans de l'église étaient prêts, mais il fallait les étudier, les modifier au besoin, les faire exécuter. Comment s'étonner si, durant les années de ce travail, on ne rencontrait pas souvent notre curé par les rues ? L'on avait peine même à l'atteindre au presbytère . . . Il allait au plus pressé, et c'est dans les bâtiments en construction, au milieu des

ouvriers et de leurs matériaux, qu'il fallait l'aller trouver, là où le noir de son costume de prêtre tranchait net sur ces fonds gris ou blancs . . ." Et, comme on fêtait, ce jour-là, la prélature récente du dévoué curé, M. Julien ajoutait avec esprit : " C'est sans doute pour ne pas avoir eu peur d'affronter la poussière des chantiers que votre ceinture et l'ourlet de votre soutane, Monseigneur, ont fini, à la longue, par se violacer . . . "

Ce qui est encore plus certain, c'est que M. le curé Dubuc, dès son arrivée à Saint-Jean-Baptiste, ne ménagea ni son temps ni ses labeurs. " Il ne suffisait pas de bâtir, disait encore M. l'avocat Julien dans ce discours auquel nous avons fait allusion, il fallait aussi payer. Or, sur ce terrain tout le monde fut d'accord. Vous avez pu, Monseigneur, relativement aux plans des bâtisses, soutenir des discussions assez vives ; mais je ne sache pas que quelqu'un ait différé d'opinion avec vous sur une question de finance. C'est ainsi que vous aurez su satisfaire tout ensemble et ceux qui ont du rêve dans l'âme et s'enflamment devant les beautés de notre église, et ceux aussi que les choses pratiques enthousiasment davantage." En quelques mots, c'était tout dire.

M. le curé Dubuc, en effet, mena activement les choses. Cette fois, on ne préleva aucune " répartition " sur la propriété foncière et la fabrique fut

autorisée à effectuer les emprunts nécessaires pour assurer les travaux en construction, qui se poursuivaient sous la direction de M. l'architecte Casimir Saint-Jean et, comme le disait M. l'avocat Julien, sous la surveillance immédiate du curé. En moins de deux ans, l'église fut prête à être ouverte au culte. Le 14 mars 1915, Mgr l'archevêque Bruchési venait la bénir solennellement. Ce fut une belle fête, dont on garde le souvenir dans la paroisse. En présence de Mgr l'archevêque, assistant au trône, l'ancien curé, Mgr Forbes, chanta la messe pontificale, et l'éloquent et regretté Père Hage, provincial des Dominicains, prêcha. " Cette demeure de Dieu est bien à vous, mes frères, dit-il au début de son sermon sur le culte dû à Dieu et le respect qu'on doit aussi à son temple. Cette maison de Dieu, vous l'avez, en effet, édifiée, réédifiée. Vous l'avez relevée de ses ruines et, non contents de la remettre debout, vous l'avez ornée, embellie, achevée. Voici qu'aujourd'hui le son joyeux des cloches — de ces cloches heureusement conservées — annonce la rentrée de Dieu dans son temple, le retour de Jésus-Hostie dans son tabernacle..." M. le curé Dubuc, lui-même, dans son allocution à Monseigneur, ajoutait : " Nous avons voulu que notre temple soit beau et digne de son objet... Nous rêvons que de belles cérémonies se dérouleront ici avec un charme bienfaisant et que



L'intérieur de la troisième église (1915)

les âmes
paroiss
Mais,
pauvre
charité
" Vous
chevè
montr
ple re
nouve
la spl
venus
regret
n'étai
votre
Vous
L'é
guère
fréque
belle.
au le
Bullet
rait m
il est
à flot
le res
regar

les âmes se sentiront dans le vestibule du ciel. . . Mes paroissiens ont souffert, Monseigneur, vous le savez. Mais, ils ont souffert avec patience : patience dans la pauvreté et l'exiguïté du local, patience dans une charité qui ne se repose et ne se lasse jamais. . .” — “ Vous souvient-il, mes frères, répondait Mgr l'archevêque, de cette page de nos Saints Livres qui nous montre les anciens d'Israël revenus dans leur temple reconstruit ? Eux, ils pleuraient parce que leur nouveau temple n'avait pas, quelle que fût sa beauté, la splendeur de celui de Salomon. Vous, mes frères, revenus dans votre église restaurée, vous n'avez rien à regretter. Votre temple s'est relevé plus beau qu'il n'était et répondant mieux, je crois, aux besoins de votre paroisse. . . Il nous éblouit par sa splendeur. Vous en êtes fiers, et vous avez raison.”

L'église actuelle de Saint-Jean-Baptiste, il n'est guère nécessaire de le dire aux paroissiens qui la fréquentent depuis neuf ans, est, en effet, vraiment belle. “ Par la vastitude de ses proportions, écrivait au lendemain de sa bénédiction le rédacteur du *Bulletin paroissial* (avril 1915), le vaisseau apparaît majestueux et imposant. Les tons délicats dont il est décoré et la lumière qui entre de toutes parts à flots victorieux lui donnent un éclat qui tempère le respect dont vous êtes d'abord saisi. . . Votre regard, libre de tout obstacle, embrasse toute l'église

d'un seul coup d'œil. Vous êtes tout de suite captivé par l'autel et le baldaquin. Pénétrez au sanctuaire et vous sentez que c'est là que l'artiste a réalisé son plus grand effort, qu'il a mis le meilleur de son âme et de sa foi. L'autel est justement proportionné, plutôt blanc, sans surcharge d'ornements. Il demeure simple dans sa richesse, d'un art simple et délicat. Le ciborium (tabernacle) au contraire est d'une éclatante somptuosité. Ses colonnes, en marbre de Sienne, s'élancent avec une élégance toute ionienne. Sa coupole prodigue, dans la richesse de ses ors, les symboles les plus variés soutenus par de gracieuses volutes. Autour du chœur, courent de nombreuses stalles, d'un travail très poussé. La voûte de l'abside porte quatorze vitraux qui attirent l'attention..."

Cette description donne une bonne idée, croyons-nous, de l'intérieur du temple. Nous n'insistons pas sur l'extérieur, qui est aussi fort imposant, avec, à l'avant, son portique à colonnade. Il est dommage, seulement, qu'il n'ait pas été possible, en l'éloignant de la rue, de lui donner plus de perspective.

Au moment de la bénédiction, en mars 1915, l'ornementation et l'ameublement de l'église n'étaient pas encore, cependant, au complet. Il fallait des autels latéraux, des vitraux, des orgues. Ce sont les orgues qui vinrent les premières. Le 26 septembre 1915, Mgr l'archevêque présidait à leur inaugu-



Les grandes orgues (église actuelle)

ration
l'ap
M.
sup
tou
La
fit
E
Bu
"S
arr
son
et
Le
plu
me
d'u
dis
en
ho
An
pa
est
Cl
bo
"

ration et les bénissait. L'instrument royal, comme l'appelle Monsabré, sortait de la maison Casavant. M. Gaston Déthier, de passage au Canada, les fit superbement résonner. L'abbé Noël Fauteux en dit tout aussi magnifiquement le rôle et le symbolisme. La chorale, sous la direction de M. Germain Lefebvre, fit merveille, selon son habitude.

En janvier 1916, on eut les autels latéraux. Le *Bulletin* de ce mois l'enregistre dans sa chronique : "Sept nouveaux autels ! Chacun de ces autels arrête les regards et satisfait les plus difficiles. Ils sont du style roman le plus pur. Les lignes sobres et harmonieuses révèlent une pensée nette et claire. Les festons sont délicats, fouillés jusque dans leur plus petits détails et posés avec grâce. Quelques mosaïques en relèvent la richesse. Surmontés chacun d'une superbe statue de marbre, ils constituent une digne réplique au maître-autel..." Le *Bulletin* note en plus que trois de ces autels ont été donnés par les hommes congréganistes, par les dames de Sainte-Anne et par les enfants de Marie. Disons ici, au passage, que la lampe du sanctuaire, en cuivre rouge, est un don de la famille Pierre Terrault.

Un peu plus tard, en mars 1916, la chaire arrive de Chicago. Le chroniqueur du *Bulletin* reprend sa bonne plume et la présente ainsi à ses lecteurs : "De style roman, elle aussi, elle rappelle, par ses

dorures, la coupole du baldaquin... l'abât-voix, avec son ciel où descend la colombe, situe l'œuvre entière : c'est la chaire de vérité !”

En septembre 1917, le *Bulletin* parle des vitraux qu'on a récemment installés dans les châssis de l'église : “ Écoutez le langage des verrières et le catéchisme des couleurs. Le ciel s'ouvre au-dessus de l'autel et l'*Esprit sanctificateur* vient sous la forme d'une colombe, au milieu des rayons et des étoiles, continuer l'œuvre de Jésus rédempteur. Autour du chœur, sont rangés les *douze apôtres*, témoins et hérauts de Jésus... Y a-t-il d'autres personnages ? Oui. *Saint Jean-Baptiste*, placé à l'entrée de l'église, vous y introduit... Que ferons-nous dans cette église ? Regardez à la porte principale : *Notre-Seigneur multiplie les pains*, le pain de la parole pour nous instruire, le pain eucharistique pour nous nourrir... Mais ces *feuillages* multicolores et ces *fleurs* si variées ? C'est la nature dont nous sommes les rois et les interprètes... Voyez au milieu de ces feuillages et de ces fleurs : *I H S*, Jésus sauveur des hommes ; *M A*, Marie ; *S A*, sainte Anne ; *S J B*, saint Jean-Baptiste, les saints, nos frères et nos modèles...”

Trois ans plus tard, ce fut au tour des statues de la façade. Lisons le *Bulletin* de septembre 1920 : “ Depuis quelques semaines, la façade de notre église semble avoir pris vie. Elle s'est peuplée de

personnages : cinq statues de six pieds et quatre pouces de hauteur se sont posées là et attirent l'attention. Que représentent-elles ? Notre-Seigneur au milieu, on le reconnaît à sa croix. Les quatre autres personnages ont un livre en main, c'est l'évangile qu'ils ont écrit sous l'inspiration divine. Deux de ces évangélistes furent apôtres : saint Jean, à droite de Jésus, qui comme un *aigle* au vol puissant est monté jusqu'au ciel pour y contempler la génération du Verbe ; saint Mathieu, à gauche, auprès de qui on a mis la victime des sacrifices antiques, le *bœuf*. Les deux autres, saint Marc et saint Luc, n'étaient pas apôtres ; mais le premier a annoncé, par la voix de Jean-Baptiste, le *lion* de la tribu de Juda, tandis que le second débute par la naissance de Jésus à Bethléem... Il reste deux niches vides, elles seront bientôt occupées par les statues de saint Pierre, le premier vicaire du Christ, et de saint Paul, l'apôtre des nations..." Le *Bulletin* nous dit encore que la pierre de ces statues a été tirée des carrières de Bedford Stone (Indiana), qu'elle est facile à travailler au sortir du sol, qu'elle se durcit ensuite au contact de l'air, que ce sont des sculpteurs italiens qui ont taillé ces personnages, là-bas, dans l'Indiana. Il ajoute que les statues sont un don personnel de Mgr le curé...

En arrière de l'église, avec une large porte ouvrant en plein centre de l'abside, vous avez la sacristie, flanquée du presbytère, à droite (côté de l'évangile), et d'une chapelle des mariages, à gauche (côté de l'épître). L'incendie de 1911 avait laissé debout la maison du curé. Elle reste, en conséquence, accolée au rond-point de l'église, trop encastrée et trop sombre. Disons d'un mot qu'à force de soins attentifs, M. le curé Dubuc a réussi à en faire une demeure convenable. La chapelle des mariages, où l'on entre par la rue Drolet, est gracieuse et douce. . . En juin 1916, on y installait un "bijou" d'orgues et de fort jolies verrières (maison Perdriau), en même temps que d'autres verrières (maison Daprato) étaient fixées aux châssis du transept de l'église (*Bulletin* de juin 1916). Cette chapelle des mariages est dédiée à saint Louis de Gonzague, l'un des patrons du curé (décision de Mgr Bruchési, 29 octobre 1917).

Nous avons tenu à reproduire dans nos pages tous ces détails, car il est sûr que la construction, l'achèvement et l'ornementation du temple de Dieu ont constitué, de 1913 à 1920, la grande affaire de la vie de la paroisse et la principale occupation de son curé.

Comme ses prédécesseurs, Mgr le^F curé Dubuc eut pour l'assister, dans l'exécution de ces travaux et la gérance des affaires de fabrique, les anciens marguil-



Chapelle Saint-Louis (église actuelle)

liers et
admini
Rousse
Alexan
Alfred
Vaillan
Matte
décédé
En
étaient
Dama
(1914)
te: M
Julien
Antoi
xandre
Zéphi
(1924)
Narc
vost,
te.
Co
sur la
l'églis
de la
les re
et au

liers et syndics et ceux qui se sont succédé sous son administration. Le 13 février 1916, M. Alfred Rousseau était élu syndic, en remplacement de M. Alexandre Hogue, décédé ; le 7 avril 1912, M. Joseph-Alfred Julien, en remplacement de M. Benjamin Vaillancourt, décédé ; le 27 février 1923, M. Romuald Matte, en remplacement de M. Onésime Martineau, décédé.

En 1913, à son arrivée, les marguilliers du banc étaient, nous l'avons vu précédemment, MM. Damase Leclerc (comptable en 1913) Louis Verner (1914), et Ephrem Renaud (1915). Sont venus ensuite: MM. Edgar Courteau (1916), Joseph-Alfred Julien (1917), Joseph Galarneau (1918), Alphonse-Antoine Lefebvre (1919), Joseph Sanche (1920), Alexandre Deschamps (1921), Romuald Hotte (1922), Zéphirin Arcand (1923). Les marguilliers du banc en 1924) sont MM. Louis-Moïse Cornellier (comptable) Narcisse Ouellette (en remplacement de Raoul Prevost, parti de la paroisse) et le docteur Pierre Barrette.

Comme il n'y a pas eu de " répartition " prélevée sur la propriété foncière pour la construction de l'église actuelle, ainsi que nous l'avons dit, la dette de la fabrique est naturellement assez élevée. Mais les revenus ordinaires suffisent à solder les intérêts et au delà. En quatre ans, de 1920 à 1924, on a payé

40,600 piastres sur le capital dû. Ajoutons d'un mot que la valeur des édifices religieux appartenant à la fabrique est aujourd'hui cotée à plus d'un demi-million. Les affaires sont, en somme, en bonne voie.

Si la construction, l'achèvement et l'ornementation de son église ont été la grande occupation du curé Dubuc, cela ne veut pas dire qu'il n'en a pas eu d'autres en ces derniers dix ans. L'œuvre du *Bulletin paroissial*, par exemple, lui a coûté plus d'une sollicitude. L'on sait que cette revue mensuelle, à l'exemple des *Croix* de France, se compose d'une partie principale, qui est faite pour toutes les paroisses de la ville qui veulent en profiter, et d'une partie spéciale, laquelle est rédigée pour chaque paroisse. Mgr Forbes l'avait voulue, cette revue pieuse et si utile, pour ses paroissiens. Mgr Dubuc a perfectionné l'œuvre, en donnant une importance spéciale à sa chronique de paroisse. De 1914 à 1916, c'est l'un de ses vicaires, M. l'abbé Lapalme, qui fit cette rédaction d'une plume alerte et de belle tenue. Depuis, avec l'aide de ses vicaires, le curé lui-même a continué. Outre qu'il renseigne immédiatement chaque mois ses lecteurs sur la vie paroissiale, ce *Bulletin* constitue pour l'histoire, nous en faisons ici même l'heureuse expérience, une mine et une réserve précieuse. Pierre l'Ermite écrivait naguère que le *Bulletin paroissial* " doit fleurir le bon parfum de la

n mot
t à la
demi-
voie.
enta-
on du
as eu
lletin
solli-
exem-
partie
de la
ciale,
Mgr
utile,
onné
à sa
in de
édac-
puis,
onti-
aque
lletin
ême
pré-
ulle-
le la



L'école Lafontaine (école maternelle)

petite
"aine"
Jean-P
Une
l'habit
1917,
Saints
mille q
700 en
de ju
entre
trava
ce l'en
marm
d'aller
jeunes
comp.
dison
trouve
marm
elles
soigne
vit é
patro
d'hu
le nor

petite patrie, parce que c'est cela surtout qu'on aime". On s'inspire de cette idée pour celui de Saint-Jean-Baptiste.

Une autre œuvre, due complètement celle-là à l'initiative du curé Dubuc, ce fut la fondation, en 1917, rue Berri, sous la direction des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, de l'*Ecole maternelle* qui reçoit annuellement une moyenne de 600 à 700 enfants. Nous lisons, à ce sujet, dans le *Bulletin* de juillet 1917 : " Avez-vous remarqué, rue Berri, entre Rachel et Marie-Anne, qu'on est à faire des travaux de démolition ? Que va-t-on construire sur ce terrain ? Une maison pour les petits enfants. Ces marmots embarrassent parfois leurs mamans, obligées d'aller travailler au dehors. De 4 à 7 ans, ils sont trop jeunes pour qu'on les envoie à l'école et, pour beaucoup, les tenir à la maison est difficile. On les enverra désormais à l'*École maternelle* de la rue Berri. Ils trouveront là, sous la garde des religieuses, de petites mamans, qui ne seront autres que ces bonnes sœurs elles-mêmes, qui sauront les intéresser, les occuper, les soigner, les choyer, les dorloter..." Cette école s'ouvrit en septembre 1918 et elle fut placée sous le patronage et le vocable de la bienheureuse (aujourd'hui sainte) Marguerite-Marie. Elle est connue sous le nom d'école Lafontaine.

L'*Assistance maternelle*, si bienfaisante aux mères, et la *Goutte de lait*, si utile aux nourrissons, ont également reçu les encouragements et la protection effective du curé Dubuc. Il semble en plus qu'il ait témoigné une dilection spéciale à sa conférence de *Saint-Vincent-de-Paul*, qui s'honore d'avoir donné au comité central de Montréal son président général M. l'avocat Julien. L'obligeant curé a ménagé aux membres de sa conférence, dans le sous-sol de son église, une spacieuse et fort belle salle, qu'il a baptisée lui-même du beau nom de *salle Saint-Vincent-de-Paul*. L'on y voit souvent de brillantes réunions ou assemblées, qui sont fort avantageuses aux intérêts des pauvres du bon Dieu.

Les institutions paroissiales qui existaient déjà, l'académie des Clercs de Saint-Viateur, l'académie Marie-Rose, l'académie du Sacré-Cœur, l'hospice Auclair, et tout ce qui s'y rattache, ont, pareillement, bénéficié largement du zèle et de la charité de Mgr Dubuc.

A l'automne de 1917, les 1,200 enfants de l'académie des Frères, rue Henri-Julien, se consacraient solennellement au Sacré-Cœur de Jésus.

En décembre 1920, l'hospice Auclair célébrait ses noces d'argent. A cette occasion, on publia d'intéressantes statistiques. En vingt-cinq ans, cette maison d'asile a reçu et hébergé 1,329 vieilles femmes,

344 vieillards, 1,290 orphelines, 1,381 orphelins. De plus, les bonnes Sœurs de la Providence ont visité, au dehors, 14,500 malades et 124,800 pauvres, elles ont assisté 3,600 mourants, et elles ont donné aux malheureux affamés, à leur porte ou ailleurs, 59,390 repas. Ce sont là des chiffres qui ont leur éloquence.

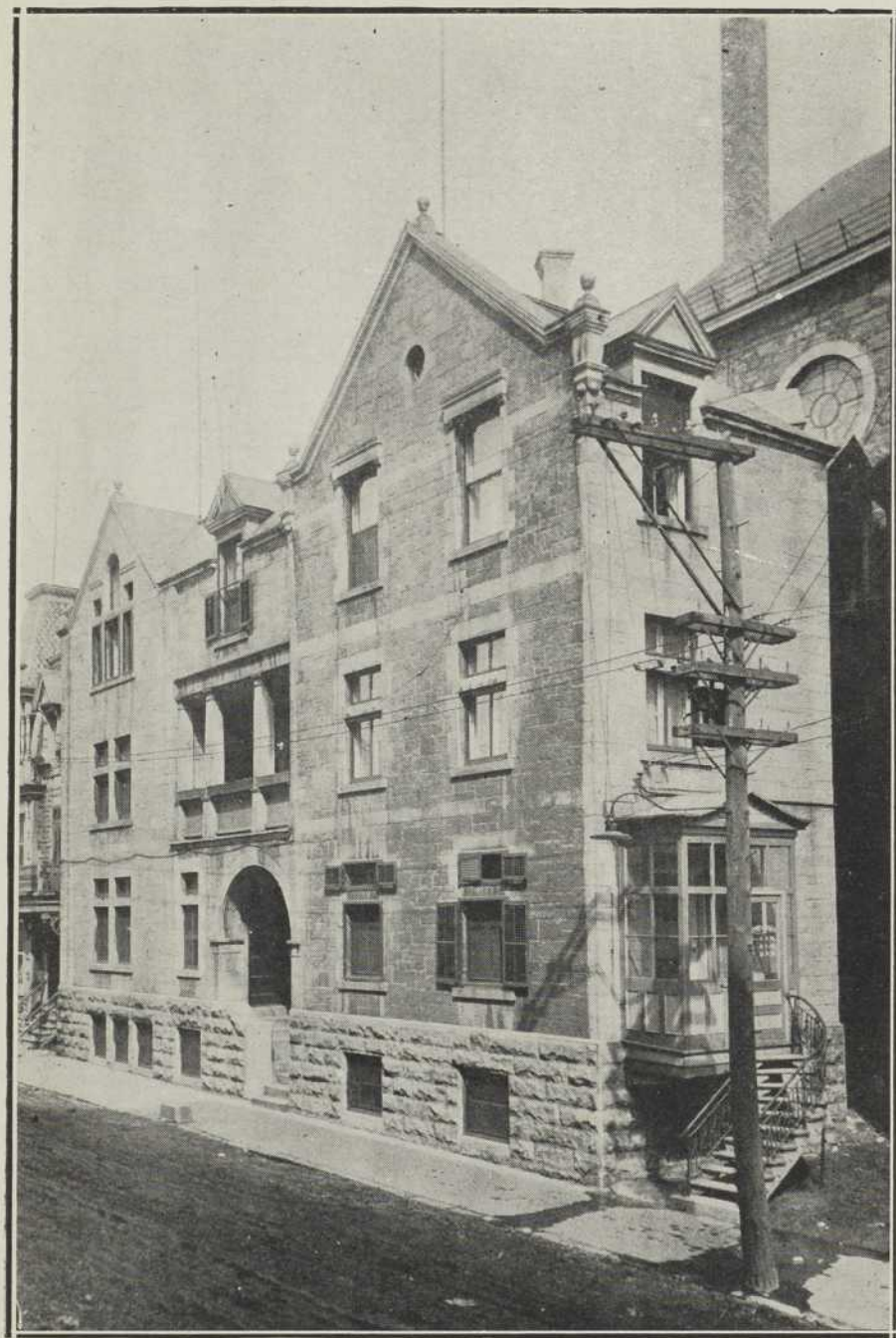
Mentionnons, pour terminer, les organisations de tombolas et de pèlerinages, qui ont continué, sous la direction de Mgr Dubuc, aidé de ses vicaires, comme jadis sous l'administration de Mgr Forbes et du curé Auclair. Tout cela a demandé, évidemment, du zèle et du dévouement.

Toutes ces occupations et ces préoccupations n'ont pas empêché l'actif pasteur de bien assurer l'exercice du saint ministère dans sa paroisse et le bon fonctionnement des diverses congrégations, et, aussi, de donner au culte et aux cérémonies de son église une attention spéciale. Sa chorale, sous la direction de M. Germain Lefebvre, est l'une des plus réputées qui soient, et, nulle part à Montréal, les cérémonies du chœur ne sont exécutées avec plus de grâce et de dignité qu'elles ne le sont à Saint-Jean-Baptiste par les élèves de ces excellents clercs paroissiaux que sont les Viateurs. Les paroissiens en sont justement fiers.

De nombreux vicaires se sont succédé, au presbytère du curé Dubuc, qui l'ont assisté dans le ministère et au saint autel. En arrivant à Saint-Jean-

Baptiste en 1913, il trouvait les vicaires de Mgr Forbes, que nous avons nommés au chapitre précédent : MM. de Lamirande, Lefebvre, J.-A. Paré et Quesnel. Sont venus ensuite : MM. Auguste Lapalme (1913-1916), Ernest Bernier (1914-1915), Alexandre Gratton (1914-1915), J.-A. Sicard (1914-1917), Noël Fauteux (1915-1917), Léopold Olivier (1915-1921), J.-N. Labrosse (1916-1916), Avila Derome (1916-1919), A. Lorphelin (1916-1919), A. Dufresne (1917-1921), N.-E. Poulin (1917-1918), Joseph Latour (1919-1923), A.-J.-M. Gauthier (1919-1921), Joseph Fortin (1919 jusqu'à date), L. Lapierre (1921-1922), Roméo Mercure (1921 jusqu'à date), Léon Boismenu (1921-1922), Donat Bélisle (1921 jusqu'à date), Wilfrid Carbonneau (1922 jusqu'à date) et J.-A. Champoux (1923 jusqu'à date). Les vicaires actuels sont MM. Champoux, Bélisle, Fortin, Carbonneau et Mercure.

Plusieurs autres prêtres ont vécu sur la paroisse, au presbytère, à l'hospice ou à l'académie des Frères : M. l'abbé Charles Rosconi (1915-1923), M. l'abbé Oscar Maurice (1916-1920), M. l'abbé Lionel Groulx (1915-1917), l'ancien curé Louis Bonin (1910-1921), l'ancien curé Alfred Desnoyers (1921-1921), d'autres encore. M. l'abbé Clément Berthiaume est aumônier à l'hospice depuis quatre ans et le Père Dugas remplit les mêmes fonctions à l'académie des Frères depuis un an.



Le presbytère actuel (1899)

V
par
évé
U
fou
ren
cur
rom
ann
com
apo
ses,
à
Ben
nat
acc
pré
Sain
Mg
Do
cur
Bay
I
ava
sup
Pas
pon

Voilà, en ces derniers dix ans, pour la vie de la paroisse et de ses institutions, quelques-uns des événements les plus notables.

Une circonstance heureuse s'est présentée, qui a fourni aux paroissiens, il y a cinq ans, l'occasion de rendre un bel hommage public aux mérites de leur curé. Ce fut, en 1919, son élévation à la prélature romaine. Mgr l'archevêque Bruchési faisait, cette année-là, avec M. le chanoine Émile Chartier comme compagnon de route, sa visite à Rome *ad limina apostolorum*. Voulant honorer son clergé des paroisses, il demanda à Sa Sainteté Benoît XV d'élever à la prélature six de ses principaux curés. Le pape Benoît, qui avait Mgr Bruchési, son confrère d'ordination en 1878, en particulière estime, voulut bien accéder à cette demande. Le 30 avril, il nommait prélats de sa maison: Mgr de la Durantaye, curé de Saint-Jérôme, Mgr Cousineau, curé du Sacré-Cœur, Mgr Bélanger, curé de Saint-Louis-de-France, Mgr Donnelly, curé de Saint-Antoine, Mgr Richard, curé de Verdun, et Mgr Dubuc, curé de Saint-Jean-Baptiste.

Déjà, le 20 septembre 1915, Mgr l'archevêque avait distingué M. le curé Dubuc en le nommant supérieur ecclésiastique de la communauté du Bon-Pasteur. Subséquemment, il l'avait aussi désigné pour faire partie du comité diocésain chargé de sur-

veiller la construction des églises et presbytères. Mais cette fois, il mettait le comble à sa bienveillance en décorant, avec quelques autres, le méritant curé de Saint-Jean-Baptiste des insignes et du titre de Monseigneur.

Il n'entre pas dans le cadre de ce précis historique de raconter en détail les fêtes par lesquelles on célébra, le 20 décembre 1919, à Saint-Jean-Baptiste, l'accession à la prélature romaine du dévoué curé. Dès le 29 juin, une adresse de félicitations lui avait été présentée, au nom des paroissiens, par M. le marguillier Lefebvre. En décembre, les membres du chœur de chant ayant pris l'initiative d'une célébration spéciale en l'honneur de Mgr le curé, la fête devint tout de suite l'affaire de tout le monde. On offrit au curé-prélat une bourse de 2,800 piastres, qu'il s'empessa de donner à l'église. C'est ce qui a permis disons-le au passage, la commande des statues de la façade dont nous avons parlé. Comme dans toutes les célébrations canadiennes, outre l'adresse présentée à Mgr Dubuc par M. le marguillier Deschamps, il y eut, au banquet qui suivit, dans la salle Saint-Vincent-de-Paul, nombre de discours. Qu'on nous permette de rapporter ici quelques-unes des paroles qui ont été prononcées en cette circonstance mémorable. Il nous semble qu'elles condensent et résument

la vie paroissiale de Saint-Jean-Baptiste en ces derniers dix ans.

“ Le village Saint-Jean-Baptiste est tout joyeux, disait dans son adresse M. le marguillier Deschamps. Nous fêtons, vénéré pasteur, votre élévation à la prélature. C'est un honneur qui rejaillit du curé sur les paroissiens. . . . Vous avez élevé ce temple matériel. Vous avez sanctifié nos âmes, temples spirituels. . . . Construire une église de trois mille places, Monseigneur, dans une vieille paroisse, après deux incendies, coordonner les efforts des architectes et des ouvriers, trouver l'argent nécessaire, poursuivre l'entreprise jusqu'à sa perfection. . . . c'est l'œuvre souvent de toute une vie. Vous l'avez réalisée en quelques années. . . . ”

Au banquet, parlant au nom des paroissiens, M. l'avocat Julien prononça un grand et beau discours, dans lequel il fit comme une synthèse de l'œuvre du curé de Saint-Jean-Baptiste depuis 1913. Après avoir loué son intelligent labeur de constructeur de l'église, il parla notamment de l'action de Mgr Dubuc en faveur des pauvres et des œuvres qui les assistent : “ Pour mieux prendre soin des deshérités de ce monde, dit-il, vous avez voulu, Monseigneur, grouper autour de votre presbytère les associations de charité. Non content d'avoir en face de votre demeure l'hospice des pauvres, vous avez

voulu loger tout à côté de votre porte l'*Assistance maternelle* et la *Goutte de lait*. Vous n'avez pas permis à votre *Conférence de Saint-Vincent-de-Paul* de sortir de l'enceinte de l'église. Vous l'avez installée dans cette salle où nous sommes, qui est presque une pièce de votre maison, et vous avez baptisé cette salle du nom de saint Vincent de Paul...

En répondant à l'adresse de M. le marguillier Deschamps, dans l'église, le matin de ce jour, le nouveau prélat avait heureusement exprimé ce qu'il fallait dire. "C'est une des grandes joies de ma vie, après celle de mon sacerdoce, avait-il dit, d'avoir pu élever avec vous, à la gloire de Dieu, l'un des plus beaux temples de cette vaste cité. C'est la réalisation d'un vœu que je formulais en mon âme au moment de devenir prêtre il y a trente ans. Ce peuple inconnu et mystérieusement désigné alors par notre incomparable directeur du grand séminaire (M. Lecoq) à la veille du grand jour de l'ordination, aujourd'hui je le vois, je le connais, je l'aime..."

Comme ses prédécesseurs, en effet, Mgr Dubuc a aimé et aime son peuple. C'est toujours le secret du vrai zèle et du vrai dévouement. Dans ses armes prélatiques, Mgr le curé de Saint-Jean-Baptiste a mis comme devise les deux grands mots de justice et de vérité. Il aurait pu, en toute justice et en toute vérité, en mettre un troisième, celui de dévouement. L'histoire s'en chargera.

Table des matières

PRÉFACE.	7
---------------	---

CHAPITRE I. — LES ORIGINES DE LA PAROISSE — avant 1874.	9
---	---

SOMMAIRE.— Saint-Jean-Baptiste a été détachée du Saint-Enfant-Jésus (p. 9).— Montréal “ville aux clochers dans la verdure” ? (p. 9).— Une seule paroisse avant 1866 (p. 10).— L’ancien Mile-End — 1848 (p. 11).— Précis historique (p. 11).— Le “village Saint-Jean-Baptiste” s’organise en paroisse (p. 13).— M. l’abbé Maynard en est chargé (p. 13).— Don du terrain de l’église à l’évêché (p. 14).— Premiers travaux — 1872 (p. 14).— Requête de mars 1873 (p. 15).— Noms des citoyens qui la signent (p. 15).— Reprise des travaux, corvées — 1873 (p. 16).— L’église est ouverte au culte — 28 juin 1874 (p. 17).— M. l’abbé Maynard est nommé desservant, M. l’abbé Baril assistant (p. 17).— Première maison presbytérale (p. 17).— Érection canonique de la paroisse et nomination de M. l’abbé Maynard comme curé — 11 décembre 1875 (p. 18).— Les difficultés de Mgr Bourget à propos de l’érection des paroisses dans Montréal (p. 18).— Les raisons qu’il avait d’insister (p. 20).— Jugement de M. Colin, supérieur de Saint-Sulpice (p. 20).—

CHAPITRE II. — ADMINISTRATION DES CURÉS MAYNARD ET DOZOIS (les premiers développements) — 1874-1880.	23
--	----

SOMMAIRE.— Mgr Bourget, précis de sa carrière (p. 23).— Appréciation de son œuvre par M. le supérieur Colin (p. 24).— M. le curé Maynard, précis de sa carrière (p. 25).— Jugement de l’auteur sur ce digne prêtre (p. 26).— Ce qu’était le “village Saint-Jean-Baptiste” (p. 27).— Quelques noms des pionniers (p. 28).— Belle portion de la vigne du Seigneur (p. 29).— Un deuxième vicaire : M. l’abbé Régis Bonin (p. 29).— Son témoignage sur les débuts (p. 29).— La “bonne volonté” des pionniers de la paroisse (p. 31).—

Constitution de la "fabrique" par Mgr Bourget (p. 31). — Les douze premiers "anciens marguilliers" (p. 32). — Les trois premiers du banc (p. 32). — L'organisation spirituelle (p. 32). — Démission de Mgr Bourget — 11 mai 1876 (p. 33). — Mgr Fabre, précis de sa carrière (p. 33). — Jugement de l'histoire, un mot du pape Léon XIII (p. 34). — Mgr Fabre bénit l'académie Marie-Rose (p. 34). — Note historique sur ce beau couvent (p. 34). — L'évêché cède les propriétés à la "fabrique" (p. 36). — M. l'archidiacre Séguin vérifie une requête demandant d'achever l'église (p. 37). — Retard (p. 37). — M. le curé Maynard quitte Saint-Jean-Baptiste (p. 37). — Ses vicaires de 1874 à 1878 (p. 38). — M. le curé Dozois, précis de sa carrière (p. 38). — Jugement de l'auteur sur ce digne prêtre (p. 40). — Ce qu'il a fait à Saint-Jean-Baptiste (p. 41). — Ses vicaires de 1878 à 1880 (p. 41).

CHAPITRE III. — ADMINISTRATION DU CURÉ AUCLAIR (première période) — 1880-1898. 43

SOMMAIRE. — Nomination du curé Auclair (p. 43). — Les familles Auclair et Gravel (p. 43). — Magloire et ses frères (p. 44). — Précis de sa carrière (p. 45). — Pourquoi Mgr Fabre l'appelle à Saint-Jean-Baptiste (p. 46). — Activités du jeune curé (p. 47). — Marguilliers et syndics de 1880 à 1884 (p. 48). — Mgr Lorrain à Saint-Jean-Baptiste — anecdote (p. 49). — Répartition de 1881 et achèvement de l'église (p. 51). — Marguilliers et syndics de 1885 à 1898 (p. 52). — Autres initiatives du curé (p. 53). — L'école de la rue Georges-Hippolyte (p. 54). — L'académie des Viateurs — 1883 (p. 55). — La chapelle du Sacré-Cœur — 1888 (p. 56). — La paroisse de l'Immaculée-Conception — 1884 (p. 58). — L'église des Pères du Saint-Sacrement — 1890 (p. 60). — L'académie du Sacré-Cœur — 1891 (p. 61). — Le curé Auclair directeur d'âme, son zèle au ministère, son talent oratoire (p. 62). — Quelques-uns de ses premiers vicaires (p. 63). — L'hôpital Saint-Roch — 1885 (p. 64). — L'hospice Auclair — 1894 (p. 64). — Noces d'argent sacerdotales - 1894 (p. 67). — Liste des vicaires de 1880 à 1898 (p. 68). — Une seconde paroisse natale (p. 68). — État de Saint-Jean-Baptiste en 1897 (p. 69). — L'incendie du 29 janvier 1898 (p. 70). — Quelques souvenirs (p. 71).

CHAPITRE IV. — ADMINISTRATION DU CURÉ AUCLAIR (seconde période) — 1898-1910. 73

SOMMAIRE.— Sympathies de Mgr Bruchési (p. 73).— Précis de la carrière du nouvel archevêque (p. 73).— Sympathies des paroissiens après l'incendie, difficultés du ministère (p. 75).— Tâche du curé, diverses assemblées des fabriciens ou des francs-tenanciers (p. 76).— Ouverture du presbytère, du soubassement, puis de l'église elle-même (p. 78).— Description de l'église de 1903 (p. 79).— Constitution de la paroisse de Sainte-Agnès (p. 80).— L'hospice Auclair passe aux Sœurs de la Providence, 14 octobre 1899 (p. 81).— Le curé reste chargé de dettes (p. 82).— Le 25e du curé Auclair comme curé dans la paroisse (p. 83).— Ses forces diminuent (p. 83).— Agrandissement à l'académie Marie-Rose (p. 84).— Compte rendu de la visite pastorale de 1907 (p. 84).— Note de Mgr l'archevêque consignée dans les archives paroissiales (p. 85).— Les marguilliers de 1899 à 1910 (p. 86).— Les vicaires de 1898 à 1910 (p. 87).— Maladie du curé Auclair (p. 87).— Sa démission (p. 88).— M. Paiement desservant et M. Rosconi administrateur de la fabrique (p. 88).— Reconnaissance et bel esprit des fabriciens (p. 89).— Le curé Auclair en retraite à Saint-Polycarpe (p. 89).— Mort et funérailles du curé Auclair (p. 90).— Éloge de la *Semaine religieuse* (p. 91).— Bel hommage du *Bulletin paroissial* de Saint-Jean-Baptiste (p. 91).— Au bas de son portrait-souvenir (p. 92).

CHAPITRE V. — ADMINISTRATION DE MGR FORBES — 1911-1913. 93

SOMMAIRE.— Mgr Forbes à Saint-Jean-Baptiste (p. 93).— Ses noces d'argent (p. 94).— Saint Paul et saint Jean (p. 94).— Les ancêtres de la famille Forbes (p. 95).— Au collège de Montréal, il y a quarante ans (p. 96).— Destinées des deux frères, tous les deux devenus évêques (p. 97).— M. le curé Forbes à Caughnawaga et à Sainte-Anne-de-Bellevue (p. 97).— Lourde succession à Saint-Jean-Baptiste (p. 98).— Affaires financières, les orgues nouvelles (p. 98).— L'incendie du 27 juin 1911 raconté par Lozeau (p. 99).— Œuvre difficile (p. 100).— Les sympathies, celles du curé Auclair (p. 100).— Inauguration de la crypte, 24 décembre 1911 (p. 101).— L'architecte Saint-Jean et le contracteur Rho

(p. 102).— Les marguilliers et syndics de 1911 à 1913 (p. 103).— Diverses initiatives du curé Forbes (p. 103).— Son zèle pour les âmes (p. 104).— Sa paroisse à ses noces d'argent (p. 104).— Son élection au siège de Joliette (p. 105).— Comment il l'annonce à ses paroissiens (p. 106).— M. le curé Dubuc lui succède (p. 107).— Les vicaires de 1911 à 1913 (p. 107).

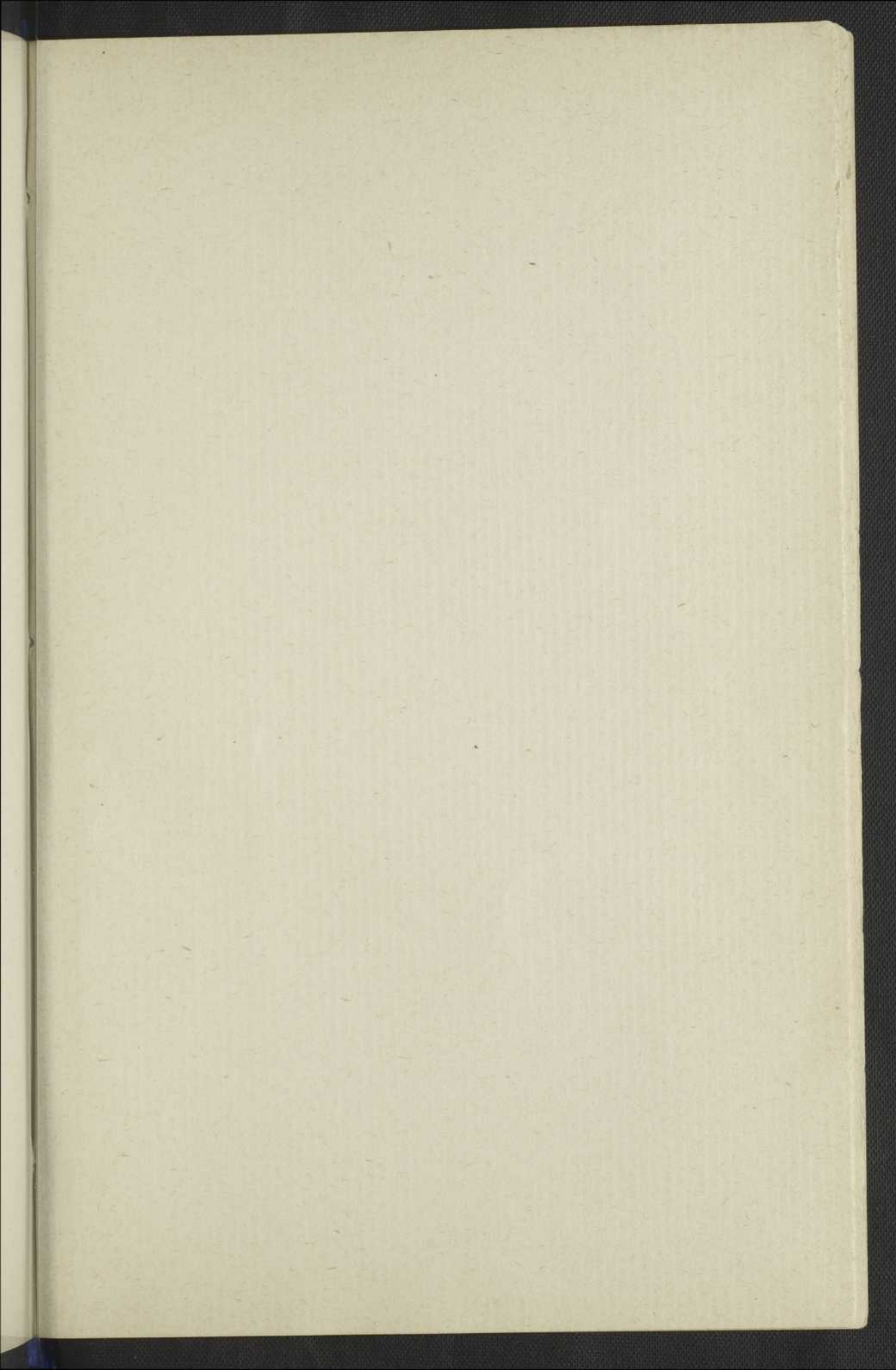
CHAPITRE VI. — ADMINISTRATION DE MGR DUBUC (les derniers dix ans) — 1913-1924. . . . 109

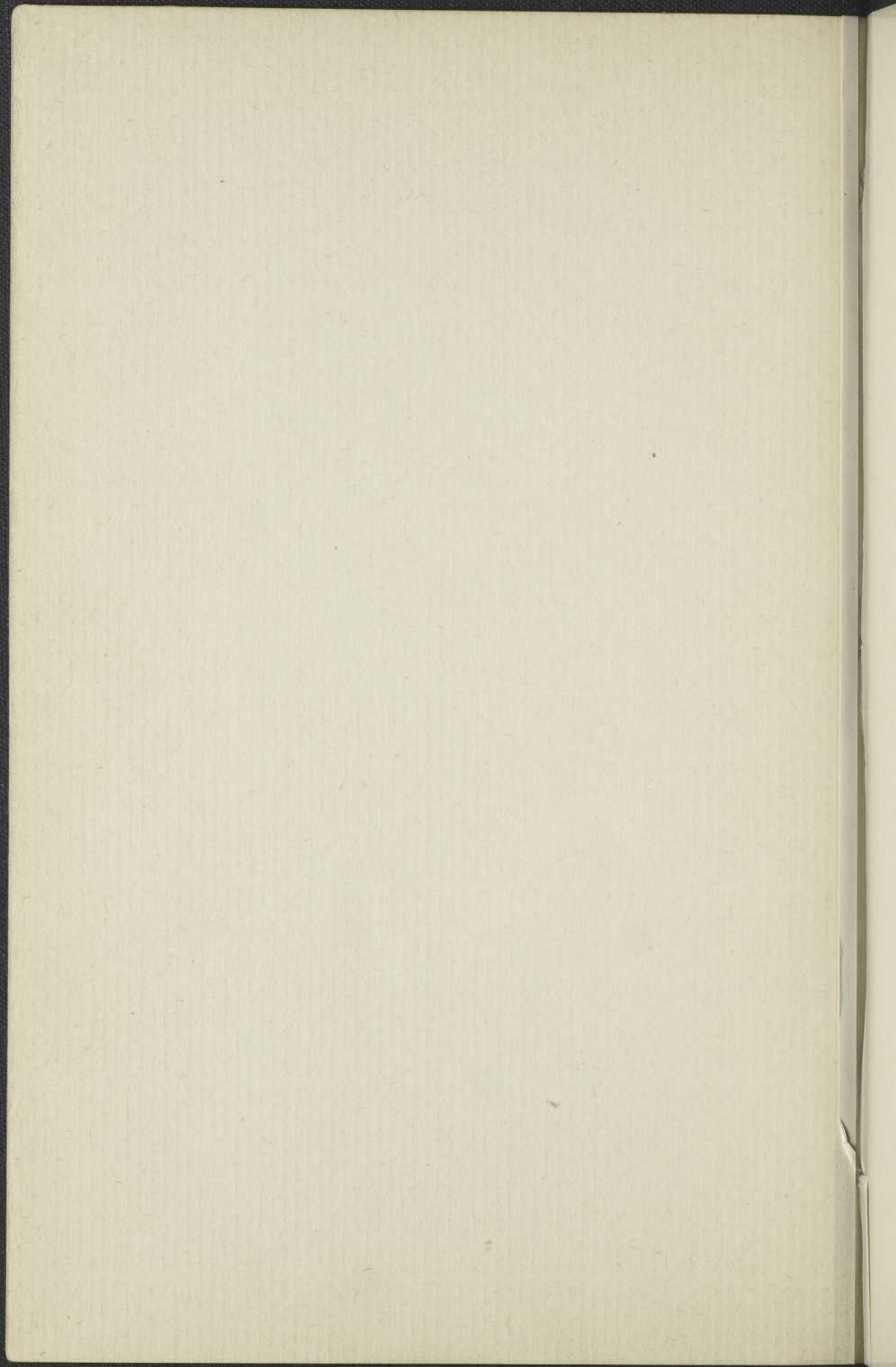
SOMMAIRE.— Mgr Dubuc à Saint-Jean-Baptiste, la dernière décade (p. 109).— Sa naissance, ses études et son éducation (p. 110).— Ses talents, son application au devoir (p. 110).— Précis de sa carrière (p. 111).— Ses voyages et sa formation (p. 111).— Sa tâche en arrivant à Saint-Jean-Baptiste (p. 112).— Il mène activement les choses, bénédiction de la nouvelle église — 14 mars 1915 (p. 113).— Belles paroles du Père Hage, du curé Dubuc et de Mgr Bruchési (p. 114).— Description de l'église (p. 115).— Les orgues (p. 116).— Les autels latéraux (p. 117).— La chaire (p. 117).— Les vitraux (p. 118).— Les statues de la façade (p. 118).— La sacristie et la chapelle des mariages (p. 120).— Les marguilliers de 1913 à 1924 (p. 121).— L'état des affaires (p. 121).— Le *Bulletin Paroissial* (p. 122).— L'*Ecole maternelle* de la rue Berri (p. 123).— L'*Assistance maternelle*, la *Goutte de lait* et la *Saint-Vincent-de-Paul* (p. 124).— Les autres institutions de la paroisse (p. 124).— Statistiques de l'hospice Auclair (p. 124).— Les tombolas et les pèlerinages (p. 125).— La chorale et les enfants de chœur (p. 125).— Les vicaires de 1913 à 1924 (p. 126).— Autres prêtres sur la paroisse (p. 126).— Mgr Bruchési fait nommer le curé prélat (p. 127).— Supérieur ecclésiastique et membre du comité diocésain des constructions (p. 127).— Les fêtes à l'occasion de la prélature (p. 128).— Adresse du marguillier Deschamps, discours de l'avocat Julien, allocution de Mgr le curé (p. 129).— Comment on pourrait compléter sa devise prélatice (p. 130).

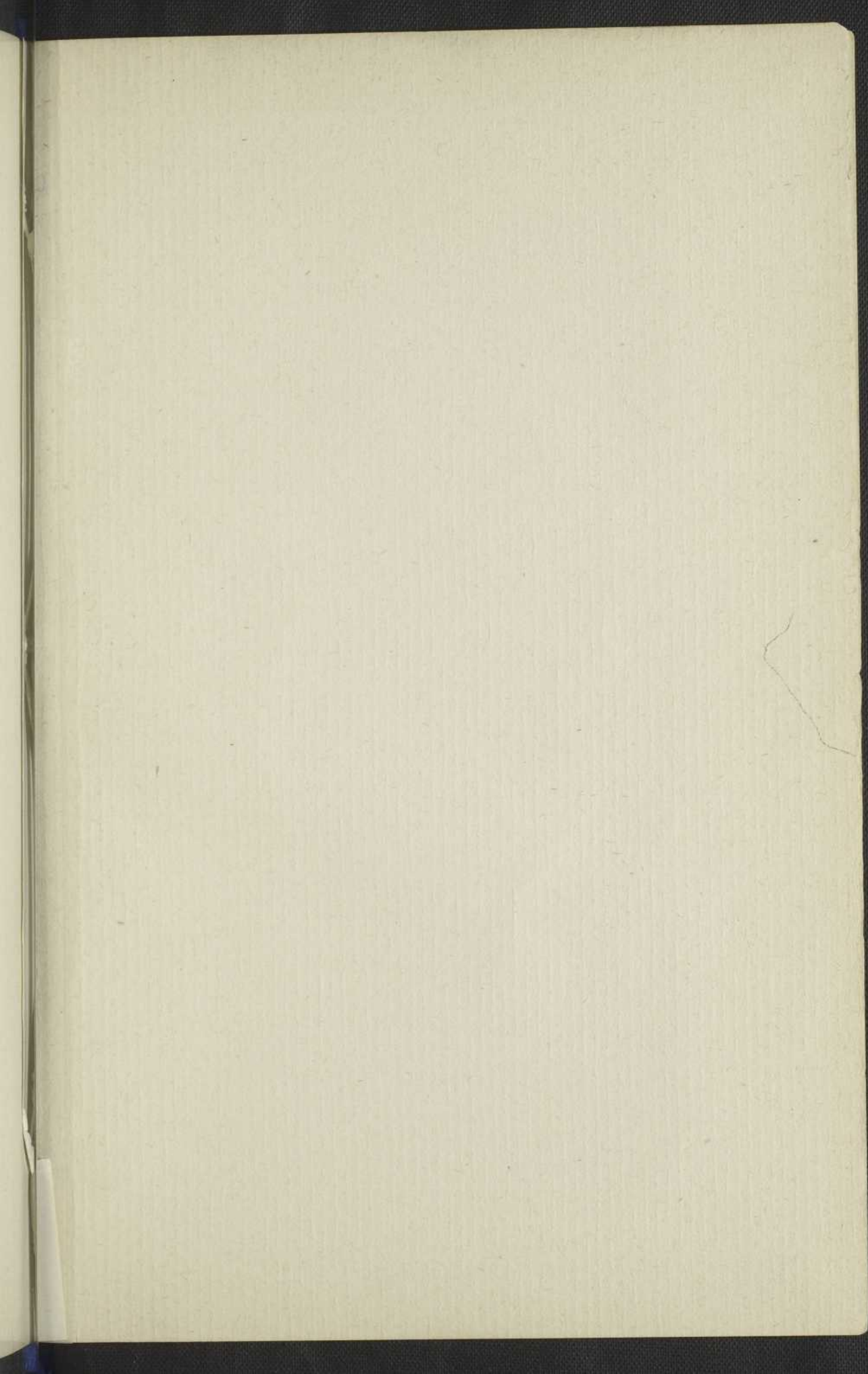
Table des gravures

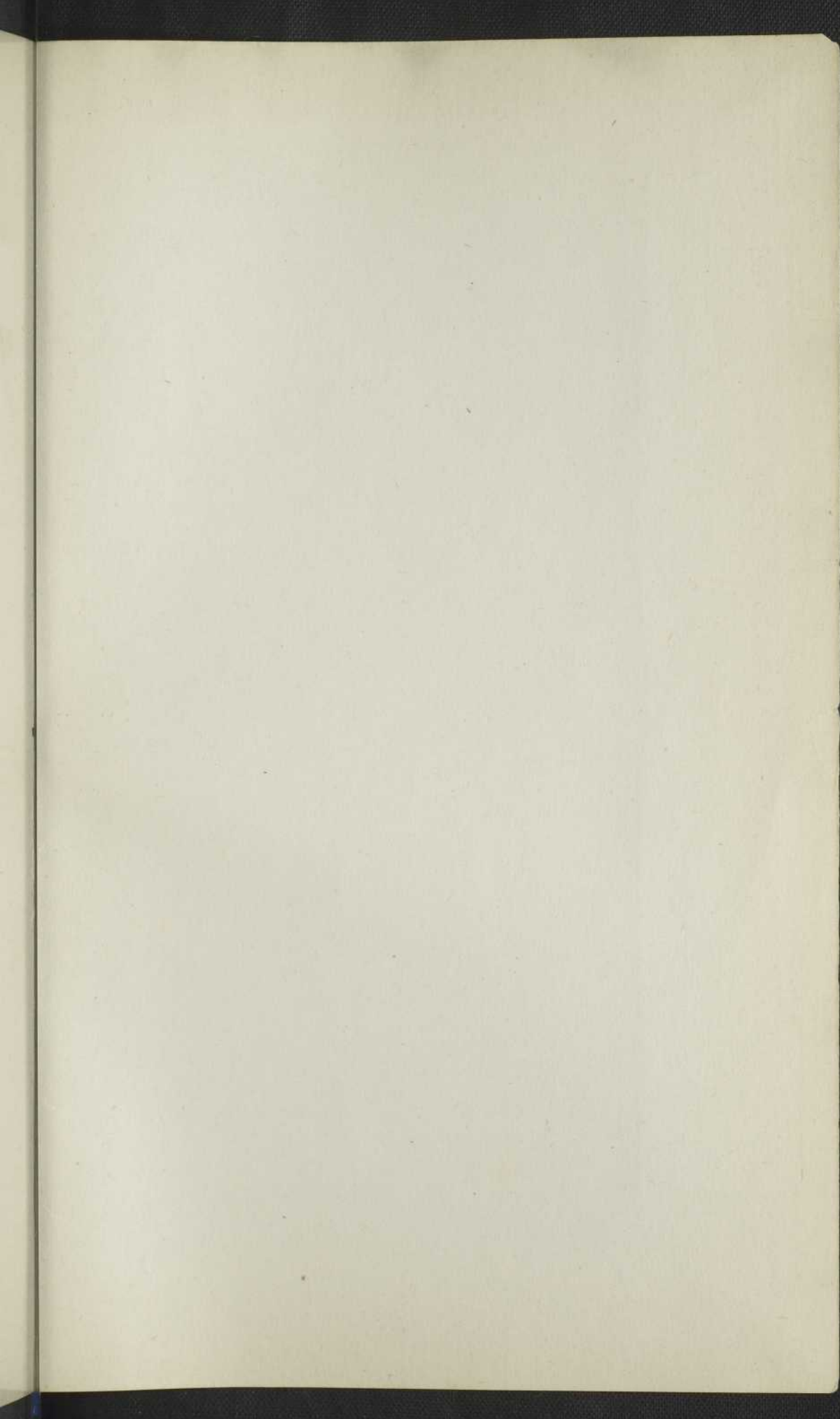
(entre les pages)

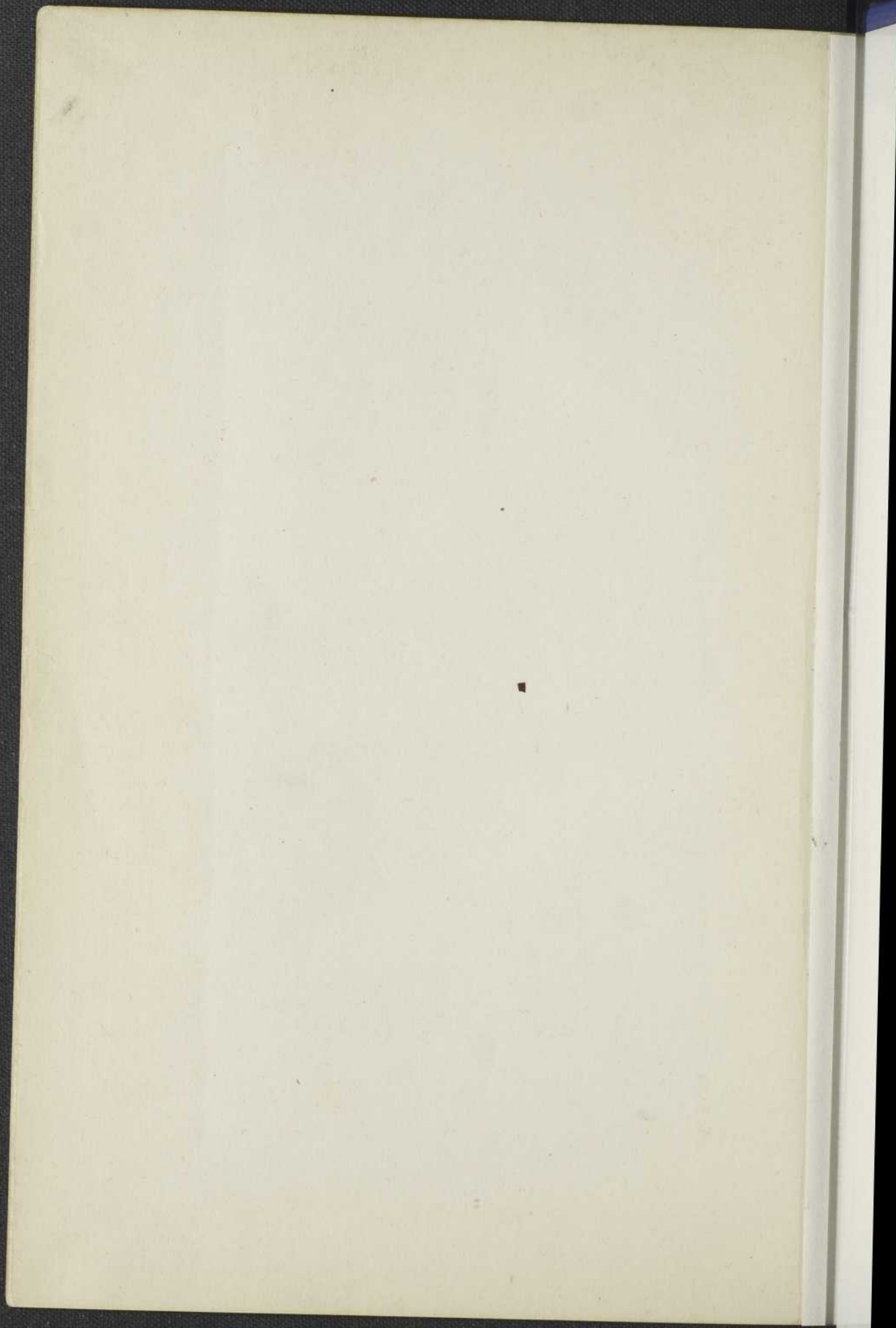
1° LES CINQ CURÉS DE SAINT-JEAN-BAPTISTE DE 1874 À 1924.....	10 et 11
2° LA PREMIÈRE ÉGLISE (1874-1898).....	22 " 23
3° L'INTÉRIEUR DE LA PREMIÈRE ÉGLISE (1881).....	30 " 31
4° ACADÉMIE MARIE-ROSE (1876).....	34 " 35
5° LE PREMIER PRESBYTÈRE (1879).....	40 " 41
6° ACADÉMIE SAINT-JEAN-BAPTISTE (1883).....	54 " 55
7° FAÇADE DE LA CHAPELLE DU SACRÉ-CŒUR.....	56 " 57
8° ACADÉMIE DU SACRÉ-CŒUR (1892).....	60 " 61
9° L'HOSPICE AUCLAIR (1894).....	64 " 65
10° LA DEUXIÈME ÉGLISE (1903-1911).....	76 " 77
11° INTÉRIEUR DE LA DEUXIÈME ÉGLISE (1903).....	80 " 81
12° LA TROISIÈME ÉGLISE (1915).....	108 " 109
13° L'INTÉRIEUR DE LA TROISIÈME ÉGLISE (1915).....	" 114 " 115
14° LES GRANDES ORGUES (ÉGLISE ACTUELLE).....	116 " 117
15° CHAPELLE SAINT-LOUIS (ÉGLISE ACTUELLE) LE).....	" 120 " 121
16° L'ÉCOLE LAFONTAINE.....	122 " 123
17° LE PRESBYTÈRE ACTUEL.....	126 " 127













BNQ



000 372 604